

Nouvelle Série

Le N° : 250 frs



**BULLETIN  
DES SEANCES**

DE

**L'ACADÉMIE DE NIMES**

=====  
**Année 1959**  
=====

IMPRIMERIE CHASTANIER Frères & BERTRAND  
NIMES — 12, RUE PRADIER, 12 — NIMES

1959

# TABLE

## DE L'ANNEE 1959

### FAITS ACADEMIQUES

Renouvellement du Bureau .....	3-4
M. le Pasteur Barde, membre résidant .....	3-64
M. Seston, Président de l'Académie .....	7
Commémoration du 150 <sup>me</sup> anniversaire de l'Académie .....	5
M. Max Nègre, nommé membre honoraire .....	6
Comité « Mireille » .....	27-48-50
M. Tailhades, réélu Maire de Nîmes .....	27
M. André Nadal, membre résidant .....	86-101
Deuil de M. Gibelin .....	96
Cérémonies en l'honneur de Montcalm .....	96
M. Lignières, Commandeur de l'Instruction Publique .....	96
Décès de M. le Bâtonnier Bosc .....	130
La tombe de Reboul .....	137
M. Marc Bernard, membre non résidant .....	152

### COMMUNICATIONS

M. Gibelin : Le Tour de Ville à Nîmes en 1880 .....	4
M. Sablou : Le nom de la Regordane .....	6
M. le Docteur Baillet : Courteline .....	7
M. le Professeur Robert : Naissance de la légende d'Œdipe .....	9
M. le Chanoine Bruyère : Le Centenaire des Amoureuses .....	11
M. le Conservateur Flaugère : Les Vidourlades .....	15
M. le Chanoine Bruyère : Jean Reboul et Mistral .....	28
M. le Docteur Baillet : Voyage en Etrurie .....	48

Mme Martin-Guis : Charles des Guerrois poète et prosateur .....	50
M. Lacombe : Restauration de la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon .....	53
M. Hutter : Le drame de la Pyramide ensevelie	73
M. des Guerrois : Victor-Emmanuel III .....	83
M. Noé : Louis Bousquet, de Parignargues, au- teur de « La Madelon » .....	86
M. Lignières : Mistral et les Catalans .....	91
M le Chanoine Bruyère : Voyageurs anglais à Nîmes .....	96
M. Velay : Le mot de la fin .....	130
M. Fabre : Choses et gens du vieil Uzès .....	132
M. Enjoubert : Le Marquis de Mirabeau .....	132
Mlle Lavondès : Selma Lagerlöf .....	136
M. André Nadal : Les Soucoupes Volantes .....	152

### HOMMAGES

M. Amiaud Bellevaud : Le capitaine Merle, chef huguenot .....	10
Marquis de Lordat : Les Peyrenc de Moras .....	130
Mme Girard Duverne : Poèmes.	

Nouvelle Série

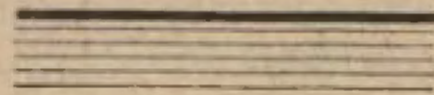
Le N° : 250 frs



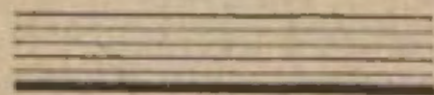
**BULLETIN  
DES SEANCES**

DE

**L'ACADÉMIE DE NIMES**



1<sup>er</sup> Trimestre 1959



IMPRIMERIE CHASTANIER Frères & BERTRAND  
NIMES — 12, RUE PRADIER, 12 — NIMES

1959

# SOMMAIRE

## FAITS ACADEMIQUE:

Renouvellement du Bureau .....	3 - 4
Election de M. le Pasteur Barde, membre résidant	3
M. Seston, Président de l'Académie .....	4
Commémoration du 150 <sup>me</sup> anniversaire de l'Académie .....	5
M. Max Nègre, nommé membre honoraire .....	6

## COMMUNICATIONS

M. Gibelin : Le Tour de Ville à Nimes en 1880	4
M. Sablou : Le nom de la Regordane .....	6
M. le Docteur Baillet : Courteline .....	7
M. le Professeur Robert : Naissance de la légende d'Œdipe .....	9
M. le Chanoine Bruyère : Le Centenaire des Amoureuses .....	11
M. le Conservateur Flaugère : Les Vidourlades	15

## HOMMAGES

M. Amiaud Bellevaud : Le capitaine Merle, chef huguenot .....	10
---	----

**BULLETIN**  
**DES**  
**SEANCES DE L'ACADEMIE DE NIMES**

---

**SEANCE DU 2 JANVIER 1959**

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Hutter, président.

Etaient présents : M.M. Gibelin, Chanoine Anthérieu, Chanoine Bruyère, Bâtonnier Des Guerrois, Vincent, Seston, Mlle Lavondès, Colonel de Balincourt, Livet, Théron, Lafage, membres résidants ; de Joly, Auméras, membre non-résidants ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

Il est procédé au renouvellement du Bureau. Ont été élus :

Président : M. le Professeur Seston ; Vice-Président : M. l'Inspecteur Lignièrès. La Commission des Concours sera ainsi composée : Mlle Lavondès ; M.M. Seston, Hugues, Baillet, Fabre, Bosc.

Il est procédé à l'élection de M. le Pasteur Barde, comme membre résidant en remplacement de M. Hubert Rouger.

---

## SEANCE DU 16 JANVIER 1959

L'Académie a procédé à s'installation de son Bureau. En ouvrant la séance, M. le Secrétaire perpétuel s'acquittant d'une Mission de M. Hutter, Président sortant, a excusé celui-ci empêché par son état de santé d'ouvrir cette séance. Au nom de ses confrères, Maître Lacombe fait des vœux pour un prompt retour parmi eux de M. Hutter dont il rappelle en quelques mots avec quelles hautes qualités il a présidé aux travaux de la Compagnie au cours de l'année 1958. Il invite M. Seston à occuper le fauteuil présidentiel.

Sont présents : M.M. le Chanoine Anthérieu, Docteur Baillet, Gibelin, Mlle Lavondès, Bâtonnier des Guerrois, Lignièrès, Flaugère, Colonel de Balincourt, Livet, Théron, Hugues, Pasteur Brunel, Sablou, Bâtonnier Lafage, membres résidants ; de Joly, membre non-résidant ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

En prenant place au fauteuil, le nouveau président, M. le Professeur Seston, a remercié ses confrères de l'honneur qu'ils lui font ; il rappela les hautes qualités de son prédécesseur, M. Hutter, et fit ensuite un spirituel parallèle entre la tâche d'un professeur et le rôle d'un président d'Académie, il termina en assurant de son désir de remplir avec toute sa bonne volonté ses nouvelles fonctions.

M. Seston a prononcé l'éloge funèbre du regretté Marcel Coulon. Devant sa tombe, des paroles, selon le désir formel du défunt, n'ont pu être prononcées, mais elles doivent l'être au sein de notre compagnie. M. Seston rappela la carrière de celui qui fut à la fois un brillant magistrat et un écrivain justement célèbre, mêlé aux cénacles parisiens des années 1880 et suivantes.

Marcel Coulon, outre de nombreux livres qu'il publia fut durant « Mercure de France ». La séance fut ensuite levée en signe de deuil.

M. Gibelin fit une communication sur le tour de ville à Nîmes en 1880. C'est une agréable rétrospective sur la vie nimoise et ses personnalités : ses vieilles rues, des

fours à chaux à la place Balore, le jardinet, ses pittoresques habitants, les ouvriers en taïole, les resquilleurs au théâtre ; des personnes : Victor de Laruel, les violonistes Comtat, Tagliapetra, Mlle Long, etc... M. Gibelin évoqua quelques événements locaux : la fameuse corrida au cours de laquelle fut blessé Frascuello, et rappela les noms d'anciens établissements alors en vogue : le café Peloux, le Tortoni, le Petit Saint-Jean, etc...

M. Seston fit ensuite le récit de la cérémonie au cours de laquelle à Aix-en-Provence a été commémoré le 150<sup>me</sup> anniversaire de la fondation de l'Académie de cette ville.

---



### SEANCE DU 30 JANVIER 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. Gibelin, Docteur Baillet, Chanoine Bruyère, Dupont, des Guerrois, Mlle Lavondès, Flaugère, Colonel de Balincourt, Livet, Hugues, de Régis, Thérond, Pasteur Brunel, Lafage, Sablou, membres résidants ; Marquis de Lordat, de Joly, membres non-résidants ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. Max Nègre ayant offert sa démission de membre non-résidant à cause de son âge est nommé membre honoraire.

M. Sablou, archiviste départemental, a fait à ses confrères une communication particulièrement documentée sur « le nom de la Regordane ». Après avoir rappelé les études nombreuses déjà parues sur cette voie romaine, il a précisé que son propos n'était pas d'étudier l'histoire ni le tracé de la Regordane, mais d'examiner l'origine et la signification du nom assez mystérieux qu'on lui connaît depuis le moyen âge. Partant de Nîmes par la porte de Sauve cette voie franchissait le Gardon à Russan, débouchait par Alès dans la vallée de la Valgague, puis par Villefort allait vers Clermont. Voie stratégique, elle devint au moyen âge une grande route de pèlerinage. Les textes littéraires (« Charroi de Nîmes », « Les Narbonnais », « Chroniques d'Aldebert ») en font foi.

M. Sablou, à l'aide de documents d'archives, établit qu'on employait ce nom pour indiquer une région : une forêt près de Portes, terres de la paroisse de la Veyrune, des terrains à Luc, à Chamborigaud ? L'appellation était ainsi usitée depuis la vallée supérieure de l'Allier jusqu'à Portes, région difficile des vallées supérieures des torrents cévenols. Nulle part, il n'est fait mention d'une route qui porterait le nom de Regordane, si ce n'est pour désigner la voie traversant la région regordane. Ce n'est que peu à peu que la route a pris le nom de la région desservie par elle.

On a beaucoup discuté sur la signification et l'étymologie de ce nom : l'origine remonterait à l'empereur Gordien ! Est-il issu de la combinaison « vec » ou « veg », prénom romain signifiant rivière ? On a rappelé aussi un personnage : Rivaord. Enfin, plus récemment, on a tenté de rattacher ce nom à celui de « regord » qui (voir Mistral) désigne l'agneau d'arrière-saison. Toutes ces explications ont le défaut de rendre compte d'un nom de route alors qu'il désigne une région. Or, ce nom se retrouve dans des régions diverses : à Saint-Jean-d'Acre, dans l'Aude, dans les Pyrénées-Orientales, en Lozère : à Goudargues, célèbre par ses sources. Comme éponyme on pense à la notion de présence de l'eaugurges-itis du latin gourg : gorge. En tenant compte du « re » intensif on reconstitue un terme de bas latin qui désigne une région de gouffres. Cette savante étude fut longuement applaudie.

M. le Docteur Baillet a fait une communication sur Courteline, dont c'était en 1958, le centième anniversaire de la naissance.

Courteline, de son vrai nom Georges Moinaux, est né à Tours. Il était le fils de Jules Moinaux qui, comme rédacteur à la « Gazette des Tribunaux », avait fait paraître un certain nombre de contes humoristiques qu'il a réunis sous le titre de « Tribunaux Comiques ». Georges Courteline, avec sa verve satirique héritée de son père, avait surtout le sens du théâtre qu'il pratiqua à la fois comme auteur et comme acteur.

La création, par Antoine, du « Théâtre libre » lui permit de donner libre cours à son génie, et pendant quinze ans il produisit un certain nombre de saynètes et de vaudevilles où la gaieté gauloise se déployait en toute liberté. Comme Molière, c'est au formalisme des règlements qui régissent la vie sociale, comme à la bêtise humaine, qu'il s'en prit pour en rire et en faire rire. De ses souvenirs de son passage au 51<sup>me</sup> Chasseurs, il composa « Les gaités de l'escadron », « Le train de 8 heures 47 », et nombre d'autres pochades. De son bref séjour dans l'administration du ministère des Cultes, il conçut « Messieurs les ronds de cuir ». La fréquentation des tribunaux lui inspira le célèbre « Article 330 », et « Le Client sérieux ».

Mais c'est dans « Boubouroche » et dans la « Conversion d'Alceste » qu'il donna la pleine mesure de son talent, à la fois pour l'étude des caractères et la rigueur d'un style qu'admirait Anatole France.

Courteline mérite de passer à la postérité pour avoir remis en honneur la gaieté au théâtre, en digne fils de son compatriote Rabelais, et avoir eu cette « vis comica » qui l'apparente à Molière.

Courteline est mort en 1929, commandeur de la Légion d'Honneur et membre de l'Académie Goncourt.

---

### SEANCE DU 28 FEVRIER 1958

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. Gibelin, Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Professeur Brunel, Colonel de Balincourt, Thérond, Pasteur Brunel, Bâtonnier Lafage, membres résidants ; de Joly, Professeur Robert, membres non-résidants ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. Robert, Professeur en Sorbonne, a fait une très savante communication sur : « La naissance de l'évolution de la légende d'Œdipe ».

M. Robert se demande : que faut-il éliminer pour arriver à préciser le fond primitif de la légende ? D'abord les détails de la faute de Laios ; puis la présence à Athènes du tombeau du héros qui a été sans doute inventé par les Athéniens ; la cécité. Il convient d'éliminer aussi toutes les influences delphiques avec l'intervention de l'Oracle et enfin les éléments communs à d'autres légendes. On sait qu'Œdipe signifie « pieds enflés », d'où le récit du sauvetage de l'enfant aux pieds percés. Le Sphinx et sa mort, la pendaison de Jocaste ne constituent pas la caractéristique de la légende. M. Robert en arrive ainsi à souligner l'élément primitif et essentiel qui est le meurtre de Laios.

---

### SEANCE DU 13 MARS 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. le Chanoine Bruyère, Docteur Baillet, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Flaugère, Colonel de Balincourt, Thérond, Pasteur Brunel, Sablou, membres résidants ; de Joly, membre non-résidant ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. le Conservateur Flaugère commence une étude sur le Vidourle et Vidourlades, phénomènes torrentiels.

M. le Chanoine Bruyère rend compte d'un livre de M. G. Amiaud Bellevaud, Président de Cour Honoraire, qui vient de paraître en un fort volume in-8° aux éditions Peladan à Uzès.

Il est intitulé : « Un chef huguenot, le capitaine Merle, ses ascendants et descendants et les guerres de religion, notamment en Auvergne, Gévaudan et Vivarais ».

Ce travail, bourré de notes, fruit de longues recherches dans les archives publiques et privées est précieux pour les passionnés d'histoire locale et les érudits. Mais la complexité du récit peut en rendre la lecture assez laborieuse pour les lecteurs ordinaires.

M. Amiaud Bellevaud a réussi à faire le point entre les historiens qui ont exalté sans réserve aucune et ceux qui ont exagéré les cruautés et les méfaits de celui qui, dans les hautes et basses Cévennes, fut la terreur des catholiques, comme le baron des Adrets l'avait été pour le Dauphiné et le Lyonnais.

La prise, le pillage de Mende et la destruction, sauf les tours, de sa cathédrale, chef d'œuvre gothique, est l'acte de guerre auquel restera attaché le nom du farouche capitaine, né à Uzès, qui servit sous les ordres du roi de Navarre, le futur Henri IV.

## LE CENTENAIRE DES AMOUREUSES

N'est-il pas trop tard, a demandé M. le Chanoine Bruyère, au début de sa communication sur le Centenaire des Amoureuses d'Alphonse Daudet, pour en parler en cette fin d'année ? Non, car cette dernière n'est pas encore terminée. N'est-ce pas superflu ? Il ne le pense pas. Malgré plusieurs excellents discours prononcés, il y a quelques mois, au square de la Couronne, on peut dire que le livre des Amoureuses en a été l'occasion et non le thème fondamental. Et puis ne serait-il pas surprenant que l'Académie de Nîmes, dont Daudet accepta d'être membre, négligeât de rappeler le souvenir du début dans les Lettres de celui qui fut une des gloires de notre ville ?

Ces motifs ont décidé M. le Chanoine Bruyère à aborder l'étude des Amoureuses.

Il a commencé par indiquer à quel moment de la vie de Daudet elles avaient été publiées.

Et, à ce propos, il rappelle les différents épisodes de la jeunesse de leur auteur.

Né à Nîmes, le 13 Mai 1840, Alphonse quitta cette ville, au printemps de 1849, pour Lyon où son père, dont les affaires déclinaient, espérait trouver plus de succès. Il n'en fut rien, et sa déchéance alla en s'accroissant. En Avril 1857, une place de surveillant au Collège d'Alès s'étant trouvée vacante, les parents d'Alphonse furent heureux de profiter de cette chance, de procurer un gagne pain à leur plus jeune fils.

Le séjour d'Alphonse en Alès dura du 1<sup>er</sup> Mai au 1<sup>er</sup> Novembre. Les lecteurs du « Petit Chose » savent qu'il ne réussit pas dans ses fonctions. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre de son frère aîné, Ernest, déjà à Paris, depuis quelques mois, de l'y rejoindre. Le 1<sup>er</sup> Novembre 1857, il se trouvait dans la capitale.

Les débuts d'Alphonse à Paris furent pénibles. Partageant avec son frère, rédacteur à un journal, une très modeste chambre, lorsque ce frère appelé en province par ses fonctions, quitta Paris, Alphonse dut vivre d'expédients et dans un état de misère. Il passa son premier hiver à écrire des vers et à fréquenter le monde

de la bohême, mais aussi, grâce à des lettres de recommandation, certains salons littéraires. En Juillet 1858, il eut la bonne fortune de trouver un éditeur, Jules Tardieu, qui consentit à publier, sous le titre d'Amoureuses, un recueil de vingt et une pièces du jeune poète.

Le livre tiré à 500 exemplaires attira peu l'attention de la critique et du grand public.

Il portait une mystérieuse dédicace : A Marie R. M. Bornecque et M. Ferlet ont écrit qu'il s'agissait d'une cousine d'Alphonse, Marie Reynaud, avec qui, enfant, il aurait joué à la Vignasse, la demeure des Reynaud, les ancêtres de la mère d'Alphonse, et sur les bord de la rivière, l'Ardèche, qui coule à proximité.

Or, aucun témoignage n'existe d'un voyage ou d'un séjour d'Alphonse à la Vignasse.

L'existence d'une Marie Reynaud, de l'âge de Daudet est, elle aussi un mythe. Des recherches opérées dans les registres de l'état-civil d'Auriolles, la commune sur le territoire de laquelle se trouve la Vignasse, ont révélé qu'il n'y a pas eu de naissance dans la famille Reynaud, de 1817 à 1851. Et cette dernière est celle d'un garçon, Eugène Léopold, qui fut le dernier représentant mâle des Reynaud.

Alphonse a bien eu une cousine, née à Nimes, un an plus tôt que lui, c'était Marie Vermez, avec qui, enfant, il avait joué à la maison paternelle du Grand Cours, et qu'il ne revit que huit ans, après qu'il eut quitté Nimes.

En réalité, la Marie R. était Marie Rieu, modèle de peintre, que Daudet avait connue dans une brasserie de Paris et avec qui il entretient jusqu'en 1867, date de son mariage, les rapports que l'on devine.

Après ces préliminaires, M. le Chanoine Bruyère a examiné les principales des vingt et une pièces qui composent le recueil des Amoureuses.

Les premières du livre, celles qu'il avait apportées de Lyon et d'Alès sont imprégnées d'esprit chrétien : « Aux petits enfants », écrits en 1855, pour la naissance d'un petit cousin, Louis Montégut ; « le Coup » ; « La Vierge à la Crèche » ; « Une Larme de Sainte Femme ».

Il en est d'un genre purement fantaisiste, comme

« Les Bottines ». D'autres ont un caractère personnel : « La Perle des Vallons » et « Les Prunes ». « La Perle des Vallons », composée à Lasalle, où Alphonse passa une partie des vacances de 1857, est le portrait de trois cousines que « cachait, comme trois fleurs, le vallon de Lasalle ». « Les Prunes », où Daudet met en scène une cousine que nous n'avons pu identifier et qui vraisemblablement est de sa création, ont connu une très grande popularité, si bien que, dans les milieux félibréens, on en désignait l'auteur sous le surnom de « Daudet des Prunes ».

Récitées devant l'impératrice Eugénie, elles lui plurent tellement qu'elle demanda au Comte de Morny que l'on fit quelque chose en faveur d'un jeune homme si plein de talent. Morny obéit : il le manda au Corps législatif, dont il était le président, et lui offrit une place de secrétaire attaché à son cabinet, place que Daudet conserva jusqu'à la mort du duc, en 1865, et qui le sortit de la misère.

La pièce sur « Le 1<sup>er</sup> Mai, Mort d'Alfred de Musset » détonne dans le recueil des Amoureuses. Le jeune poète qui avait à peine dix-huit ans, s'y livre à une vive critique de l'auteur des « Nuits », qu'il accuse d'être toujours triste pour des riens, et qui finit par mourir « de dégoût, de tristesse et d'absinthe ».

D'autres pièces correspondent mieux au titre du livre de Daudet, parce que l'amour et surtout les amourettes en constituent le thème. Certaines traitent ces sujets avec légèreté, cynisme même. Parmi elles, « l'Ange et les Amoureux » ; « A Clairette » ; « A Célimène » ; « Autre amoureuse » ; « Les Cerisiers »...

Mais la pièce la plus impertinente est celle qui a pour titre « La Croyance ». « Je n'ai plus ni foi ni croyance... mon cœur est vieux ; il a mûri... les grands sentiments me font rire... j'ai toujours peur d'un mauvais coup quand un ami me soute au cou ». Et l'auteur termine par cette pirouette : « Je ne crois pas même un seul mot de ce que j'ai dit ».

Il y a donc dans les Amoureuses un vaste choix de sujets : la religion et sa moquerie, l'amour et l'amourette, la nature et le boudoir, le rire et les larmes. Dau-



det s'y montre poète sachant manier élégamment le vers, et au courant des ressources de la prosodie.

Par un dernier côté elles méritent de retenir l'attention : elles nous renseignent sur l'état d'esprit de leur auteur à l'âge de dix-huit ans. Il se souvient des sentiments religieux dans lesquels il a été élevé, mais déjà le doute a mordu son esprit, et la passion sensuelle s'est définitivement emparé de son cœur.

---

## SEANCE DU 27 MARS 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. le Docteur Baillet, Chanoine Bruyère, Colonel de Balincourt, le Conservateur Flaugère, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Thérond, Pasteur Brunel, Sablou, Bâtonnier Lafage ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. le Conservateur Flaugère continue sa communication sur les phénomènes torrentiels cévenols et Vidourlades :

Qu'est-ce que le Vidourle ? Un petit fleuve côtier de la mer méditerranéenne, qui prend sa source dans la commune de Saint-Roman-de-Codières, vers 550 mètres d'altitude sur le versant septentrional de la montagne de La Fage, à 10 kms environ au nord de Saint-Hippolyte-du-Fort et vient finir à la mer, au travers des étangs qui avoisinent le Grau-du-Roi.

La longueur de son cours est à peine de 86 kms et l'ensemble de son bassin représente une superficie de 689 kms dont 60 dans le département de l'Hérault. Mais alors que les bassins de réception de ses deux voisins : Hérault et Gardon, qui enserrent le sien, s'étendent jusqu'à la ligne de crête des Cévennes (1.500 m.) atteignant ainsi la ligne de partage des eaux Océan-Méditerranée, le sien qui culmine à 975 mètres confronte à peine les Basses Cévennes cristallines.

## PLAINES ET COLLINES

Ainsi très peu de montagnes dans ce bassin, par ailleurs d'étendue bien restreinte. On s'explique ainsi très mal, à priori, l'ampleur vraiment extraordinaire atteinte par les crues de ce cours d'eau dont le bassin est, dans son ensemble, un pays à relief plutôt atténué, un pays de collines basses et de plaines, à quoi

s'ajoute, par ailleurs, le fait d'un profil en long ne révélant que des pentes plutôt faibles. L'étonnement s'accroît encore quand on considère et compare le débit du Vidourle à son plus bas étiage à la masse des eaux que roulent ses crues. Le savant géologue gardois Emilien Dumas rapporte qu'après jaugeage par barrage à déverseur, il a obtenu à Saint-Laurent-d'Aigouze les débits minima suivants par seconde : 11 litres 82, le 23 Septembre 1846 ; 45 litres 89, le 17 Juillet 1849 et 57 litres 30, le 20 Juillet 1850.

On est beaucoup moins bien renseigné sur les débits maxima des grandes Vidourlades et, pour cause : on conçoit assez peu une exécution de jaugeage quand à l'heure du maximum de la crue, le plus souvent, sous les rafales de vent et de pluie, le cours d'eau est, au maximum, de sa furie et de ses divagations.

L'installation d'appareils enregistreurs n'apparaît pas plus aisée dans le lit du torrent charriant troncs d'arbres et branchages et autres produits de ramassage par les eaux.

Les chiffres n'ont pas moins été donnés, concernant chacun une crue bien précisée, 1.600, 1.800, 2.000 mètres cubes seconde, peut-être même davantage.

Au lendemain de la Vidourlade du 27 Septembre 1933, qui est donnée pour la plus violente crue du siècle, je tentai personnellement, avec le scepticisme qui convient en de telles expériences, d'obtenir un ordre de grandeur des masses d'eau roulées par cette crue. La présence des lais et relais des eaux rendait possible de déterminer, en des points bien choisis, la surface mouillée des profils en travers correspondants ; des renseignements valables furent donnés sur la vitesse de marche des eaux au maximum de la crue. Ces indications ont permis d'établir que l'on pouvait tenir comme valable pour la Vidourlade du 27 Septembre 1933, le débit de 2.000 m<sup>3</sup> seconde ; je dirai un peu plus loin le grand intérêt qu'elles présentent.

## LES PRINCIPALES CARACTERISTIQUES

Les caractéristiques des grandes crues du Vidourle qui sont aussi bien celles de toutes les rivières cévenoles — notamment Hérault, Gordon, Cèze et Ardèche — sont les suivantes :

— Crues subites, extrêmement violentes, véritables raz-de-marée dont la puissance des effets est considérablement disproportionnée avec l'étroitesse de la zone où s'abattent les pluies diluviennes qui les provoquent.

— Ce ne sont pas, comme il advient pour les cours d'eau des autres bassins hydrographiques de France, des pluies prolongées qui provoquent les crues les plus fortes, ce sont des pluies courtes, de quelques heures seulement, mais d'une densité exceptionnellement élevée (cas de la crue du 27 Septembre 1933 et de la toute dernière du 4 Octobre 1958).

— Dans la majorité des cas, c'est en Septembre-Octobre qu'éclatent sur les Cévennes, ces orages monstrueux, presque toujours précédés dans la région, d'une période sèche de quelques semaines, à la fin d'un été plus sec qu'à la normale.

— Deux facteurs, l'un orographique ; le second, climatologique conditionnent, sans parade possible, ces précipitations diluviennes, à savoir :

a) L'existence de la barrière des Cévennes, puissant condensateur de pluies ;

b) L'existence au pied de cette muraille condensatrice de ce puissant foyer d'évaporation qui est la Méditerranée.

## DE NOMBREUSES ETUDES

A ces deux facteurs s'en ajoutent d'autres inhérents à la nature même du bassin du Vidourle et qui aggravent cette situation ; ce sont notamment : le facteur géologique et morphologique des sols, le facteur habitat humain, et, surtout, le facteur pluviométrique.

La vidourlade du 30 Septembre 1932, violente, avait vivement ému les populations riveraines et, par elles, les pouvoirs publics. Sous la présidence de M. le Préfet du Gard, fut tenue le 27 Mars 1933 une assemblée plénière de tous les maires des communes intéressées, avec but de préciser les causes de ces désastreuses inondations et d'y porter remède effectif dans le plus bref délai possible. Invité devant cette assemblée à présenter sur ces deux points bien précisés l'avis et les suggestions de l'Administration des Eaux et Forêts, que je représentais, je déposais, lus et commentais un mémoire devant servir de base à une étude préalable sur le terrain, de l'ensemble du bassin du Vidourle ; c'était l'indispensable point de départ.

Pour les causes, je donnais, dûment commentés, les différents facteurs ci-dessus rapportés qui les conditionnent.

L'étude sur le terrain de la recherche de ces causes devait orienter la recherche des moyens de parade ; elle révélait en effet, en bref, que l'on se trouvait en présence d'un bassin fluvial de faible étendue soumis principalement dans ses parties haute et moyenne à des pluies soudaines et de caractère diluvien tropical tombant et ruisselant sur un sol de nature dominante imperméable ; ces conditions créent l'inondation proprement dite, débacle d'eau subite, faisant irruption dans le bas pays à la manière d'un raz-de-marée menaçant cultures, routes, ponts et jusqu'aux villages et leurs habitants.

D'autre part, la dénudation du sol qui va s'amplifiant sur les pentes des versants tend à créer par l'érosion le phénomène torrentiel c'est-à-dire l'arrachage de matériaux, terre, graviers, pierres et blocs rocheux, qui, emportés dans le lit du cours d'eau en surélèvent le fond, diminuant ainsi la section utile d'évacuation des eaux des crues dont le niveau se trouve lui aussi surélevé.

## UNE LUTTE S'IMPOSE

La lutte doit donc être menée à la fois contre ces deux phénomènes, inondation et torrentialité.

Pour cette lutte, tous les auteurs ont proné le recours à la reforestation. Il est indiscutable que la création de masses boisées a été le principal et radical moyen d'extinction des redoutables torrents alpestres et que jamais le reboisement n'est demeuré inefficace contre ces fléaux des montagnes.

## LA FORET ET L'EROSION

Dans son ensemble et par son ensemble, la forêt arrête net l'érosion ; contre les masses d'eau de pluie elle agit à la manière d'une éponge emmagasinant et retenant une certaine quantité d'eau. Mais, ainsi qu'il en va pour toute éponge, il y a pour une forêt un point de saturation plus ou moins vite atteint à partir duquel elle n'emmagasine plus rien. Oui, mais ce pouvoir de rétention peut être sensiblement accru, à la fois par une extension de sa superficie et par une amélioration de la masse spongieuse elle-même. Le premier moyen postule la constitution d'une vaste masse forestière — 4 à 5.000 hectares — dans le haut du bassin du Vidourle (sur 205 kilomètres carrés). Le second commande de créer des forêts denses, sans vides ni clairières, à plusieurs étages superposés de végétation, constituant par un humus épais et poreux un puissant appareil de rétention.

## FUTAIE JARDINEE

Les conditions de sol et de climat permettent dans ce haut bassin une telle réalisation.

Toutefois, face à la réalité des choses, en présence d'un habitat humain dont il faut respecter les nécessités vitales, il faut reconnaître que cette reforestation projetée et le rôle que l'on est en droit d'attendre d'elle

ne sont encore et pour un assez long temps, qu'à l'état de devenir.

Pas davantage, alors même qu'elle serait rapidement réalisée, elle ne saurait par elle seule résoudre totalement le problème du Vidourle que domine ce double fait géographique et climatologique, exceptionnel et non réversible, et qu'il faut subir tel qu'il se présente et ne cessera de se présenter dans les temps à venir, je veux dire :

1. — l'existence de la haute barrière des Cévennes;
2. — l'existence, au pied de cette muraille puissamment condensatrice, d'un des plus puissants foyers d'évaporation.

Or, c'est tout de suite et non demain qu'il faut agir et réussir ; comment ? En apportant par avance au secours de la future forêt insuffisamment puissante toute seule l'aide de la seule parade à tenir pour radicale, immédiate et définitive, celle des « barrages-réservoirs » dits mieux encore « barrages d'écrêtement des crues », seuls capables de contenir en amont les eaux excédentaires et d'empêcher ainsi pour le moins, dans les plaines d'aval, à protéger l'attente des côtes d'alerte.

Telles furent mes suggestions devant l'assemblée des maires :

1. — dans le plus proche immédiat, préparer la constitution d'un périmètre de restauration forestière dont Saint-Hippolyte-du-Fort serait le centre et qui devrait comprendre au moins une étendue de 4 à 5.000 hectares ;

2. — sans délai, construire les trois ou quatre barrages d'écrêtement qui semblent nécessaires. La connaissance que nous avons présentement pour le Vidourle supérieur (de sa source jusqu'à Saint-Hippolyte) et pour ses affluents principaux d'un ordre de grandeur à la fois de leur débit de crue et de l'intensité des pluies dans leur bassin respectif, doit aider à fixer leurs points d'implantation et le volume des eaux à retenir par chacun d'eux. Il convient, par ailleurs, de prendre souci de gêner le moins possible les riverains d'amont dont partie de leur domaine pourroit être inondée, et de ne

pas omettre de faire l'étude de l'hydrologie souterraine partout où seront intéressés des calcaires du type ruiforme et karstique (massif de Coutach), étude que rend nécessaire l'existence d'un Vidourle souterrain.

Sur la demande du Conseil Général du Gard, le Service des Ponts et Chaussées déposa le 5 Avril 1938 un avant-projet comportant la construction de quatre barrages dont l'un au choix, facultatif. Aucune suite ne lui fut donnée, mais le Conseil Général vient de remettre à son ordre du jour ce projet, en faveur duquel il a voté de nouveaux crédits pour étude définitive.

On peut donc envisager pour un proche avenir l'heureuse solution du problème du Vidourle et de ses vidourlades.

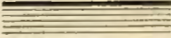
---



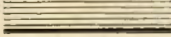
**BULLETIN  
DES SEANCES**

DE

**L'ACADÉMIE DE NIMES**



**2<sup>me</sup> Trimestre 1959**



IMPRIMERIE CHASTANIER Frères & BERTRAND  
**NIMES** — 12, RUE PRADIER, 12 — **NIMES**

1959

# SOMMAIRE

## FAITS ACADEMIQUE:

Comité « Mireille » .....	27-48-50
Médaille décernée à M. le Bâtonnier Bosc .....	27-48
Félicitations à M. Tailhades, réélu Maire de Nîmes .....	27
Réception de M. le Pasteur Barde .....	64
Election de M. André Nadal comme membre résidant .....	86

## COMMUNICATIONS

M. le Chanoine Bruyère : Jean Reboul et Mistral .....	28
M. le Docteur Baillet : Voyage en Etrurie .....	48
Mme Martin-Guis : Charles des Guerrois poète et prosateur .....	50
M. Lacombe : Restauration de la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon .....	53
M. Hutter : Le drame de la Pyramide ensevelie .....	73
M. des Guerrois : Victor-Emmanuel III .....	83
M. Noé : Louis Bousquet, de Parignargues, auteur de « La Madelon » .....	86

## HOMMAGES

Poèmes de Mme Girard Duverne .....	48
------------------------------------	----

---

# **BULLETIN**

## **DES**

### **SEANCES DE L'ACADEMIE DE NIMES**

---

**SEANCE DU 8 AVRIL 1959**

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Etaient présents : M.M. Gibelin, Chanoine Bruyère, Docteur Baillet, Bâtonnier des Guérois, Mlle Lavondès, Hutter, Conservateur Flaugère, Colonel de Balincourt, Hugues, Bâtonnier Lafage, Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. le Président, en se réjouissant de la présence de M. Hutter, le félicite de son rétablissement. Il met ensuite la Compagnie au courant des activités du Comité Mireille : la Sainte Estelle sera reçue avec solennité ; les fêtes se continueront à Arles, aux Saintes-Maries et se termineront par une séance organisée par l'Académie de Nimes.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Hugues qui à bien voulu s'occuper de la Médaille. M. Hugues la fit admirer et il est décidé qu'elle sera remise à M. le Bâtonnier Bosc, notre doyen, retenu loin de la Compagnie, par la maladie.

Sur la proposition de M. le Docteur Baillet, l'Académie vote à l'unanimité, une adresse à notre confrère

Tailhades qui vient, pour la troisième fois, se voir confirmer dans la charge de premier magistrat de Nîmes.

A l'occasion de la mort du Cardinal Mgr Grente, les journaux ont rappelé les principaux mérites de l'éminent prélat. Il n'est pas sans intérêt de mentionner qu'à tous ses titres, s'ajoutait celui de membre honoraire de l'Académie de Nîmes.

C'est en 1932 que Mgr. Grente que les travaux sur Fléchier avaient contribué à faire élire à l'Académie Française, fut invité par l'Evêque de Nîmes, Mgr. Girbeau, à venir prononcer dans sa chère cathédrale, le panégyrique de son illustre prédécesseur. C'est à cette occasion que, par l'intermédiaire de M. le Commandant Espérandieu, qui était membre de l'Institut, Mgr. Grente fut nommé membre honoraire de l'Académie de Nîmes, ainsi que Mgr. Girbeau. L'Académie de Nîmes, en 1937, accepta de collaborer au Dictionnaire des Lettres Françaises, sous la direction de Mgr. Grente.

## A PROPOS DU CENTENAIRE DE « MIREILLE »

Jean Reboul et Frédéric Mistral

L'Académie de Nîmes, qui, l'an dernier, au cours d'une de ses séances, a commémoré le Centenaire des « Amoureuses » la première œuvre imprimée de notre compatriote Alphonse Daudet, se doit, pour de multiples raisons, de célébrer celui de la « Mireille », du poète mairançais, Frédéric Mistral.

Elle se le doit, non seulement à cause de la valeur hors pair du poème, mais parce que son auteur a été membre de notre Compagnie depuis 1867 ; qu'il a dans « Mireille » fait, au premier chant, le récit d'une course à pied sur l'Esplanade à Nîmes, ville où il est venu souvent, en Août 1847, la première fois, pour y passer le baccalauréat, puis en fréquentant le salon de Madame Adrien Dumas, dans la rue Briçonnet ; qu'il a dans son poème exalté la Provence, — et Nîmes n'est-ce pas pour certains une partie de la Provence ? — c'était l'o-

pinion de Mistral — ou, tout au moins, sa polongation? et encore parce que «Mireille» est écrit dans une langue si apparentée au dialecte nimois, malgré les différents qui, sur cette question de langue, ont opposé Mistral à notre Bigot.

Mais la grande raison qui nous confère un droit particulier à prendre part aux fêtes commémoratives qui, dans tout le Midi, en France, à l'étranger même, ont glorifié déjà, ou glorifieront le plus populaire, peut-être le meilleur des chefs-d'œuvre de Mistral, cette raison est que si «Mireille» a dû à Lamartine d'être si vite connue et exaltée par la critique littéraire qui lui suscita de nombreux lecteurs, une part considérable dans la révélation du poème à ce même Lamartine revient au poète nimois Jean Reboul, et c'est cette part trop ignorée que nous voudrions mettre en lumière.

Certes, Reboul n'a pas été le seul introducteur de Mistral auprès de Lamartine. Un autre écrivain a eu cet honneur, Adolphe Dumas, dont le rôle est bien connu. D'Adolphe Dumas, — ne le confondons pas avec le romancier Alexandre Dumas, père — nous parlerons aussi. Et de la sorte, toute la lumière sera faite sur ce que nous appellerons le «lancement» du livre de Mireille.

C'est peu de temps après son retour d'Aix-en-Provence, où il avait conquis son diplôme de licencié en droit, que Mistral, dans son village natal de Maillane, conçut, vers 1851, le projet d'écrire «Mireille». «Quand je fus délivré de mes souvenirs d'école, a-t-il déclaré, et que, dans le mas de mon père, je me fus pénétré de la pensée rustique, c'est alors que, plein de Dieu, je commençais «Mireille». Et ailleurs : «J'avais 21 ans. Une après-midi, au temps des semailles, en regardant les valets de ferme, qui, en chantant, suivaient la charrue dans le sillon, j'entamai, gloire à Dieu! le premier chant de Mireille». Et encore : «Mon poème, enfant de l'amour, se fit tout tranquillement, tandis que je menais les travaux du mas, sous la direction de mon père, qui, en prenant ses 80 ans, était devenu aveugle». A propos de ces travaux, précisons que, d'une façon générale, Mistral ne travaillait pas lui-même de ses mains, et que Lamartine a exagéré en disant qu'il taillait ses

vignes, fauchait son blé, et lavait ses moutons, au printemps, dans la Durance [?] ou la Sorgue [?].

Il semble que Mistral ne voulut tout d'abord que décrire une passion entre « deux beaux enfants de la nature provençale », passion que les différences de situation sociale contrarieront, et qui se terminera par la tragique mort accidentelle de l'héroïne. On a dit parfois que l'histoire de Vincent et de Mireille était celle, la mort de la jeune fille exceptée, de Mistral lui-même avec une Dauphinoise venue travailler au mas du Juge ; mais une lettre du poète maillanais à Pierre Dévoluy s'est inscrite en faux contre cette affirmation.

Cependant, au fur et à mesure que Mistral avançait dans son œuvre, son horizon s'élargit. Une réunion en Arles, en 1852, puis à Font-Ségugue, en 1854, de quelques poètes du terroir, désireux de remettre en honneur la langue provençale et de faire connaître et aimer leur province, ces réunions l'affermirent dans son projet de se consacrer à cette œuvre, et, en exaltant par ses chants la Provence, de concourir à ce renouveau. Si bien que l'amour de Vincent et de Mireille ne fut presque que la trame sur le fond de laquelle furent décrits les paysages, les mœurs, les croyances de cette Provence.

En Novembre 1852, la moitié de « Mireille » était composée, et, en Juin 1855, le poème était terminé ; mais, pendant plus de trois ans, son auteur se livre sur lui à un rigoureux travail de corrections et d'additions, comme en témoigne le manuscrit du premier chant conservé au Palais du Roure, en Avignon.

Mistral n'attendit pas que son poème fût au point pour en lire ou communiquer des passages à ses amis : Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, et autres félibres. Le poète nimois Jean Reboul, en eut aussi connaissance, quoique nous ignorions de quelle façon, par Louis Roumieux, peut-être.

Jean Reboul, né en 1796, l'auteur de « l'Ange et l'Enfant », d'un recueil de « Poésies » qui parut en 1830, sous le patronage de Lamartine et d'Alexandre Dumas, d'un poème « Le Dernier Jour », d'un drame chrétien « Vivia Perpetua », représenté à l'Odéon, d'un dernier

recueil « Les Traditionnelles », dont nous célébrions le Centenaire en 1857. Jean Reboul est de nos jours bien oublié. Mais alors pour ses talents poétiques, la dignité de sa vie, la sagesse de ses conseils, la fidélité à ses convictions, il était le maître écouté et vénéré, surtout dans le Midi, dont on recherchait les encouragements et l'appui, étant donné ses hautes relations dans le monde de la littérature et de la politique.

Le point de départ de la liaison de Reboul et de Mistral fut le Congrès qui se tint en Arles, en Août 1852, et réunit des poètes provençaux. Reboul n'y assiste pas, mais on lut une lettre de lui, dans laquelle il félicitait ses frères en poésie de chanter si bien, et surtout de ne chanter que pour les honnêtes gens. Il les exhortait à persister, à grossir leur phalange.

En Novembre 1854, Mistral adressa à Reboul et à un écrivain nimois, Jules Canonge, une pièce de vers en provençal, dans laquelle il disait de Reboul :

« Mais ce qui fait que tu es tant aimé,  
O beau Reboul ; en ta personne,  
Ce qui plaît et étonne tant,  
C'est que, sous tant de couronnes  
Ton front demeure si serein ! ».

Reboul remercia Mistral en lui écrivant : « Nous avons lu, l'ami Canonge et moi, vos vers avec le plus grand plaisir... Couleur, énergie, sentiment, c'est Mistral... Permettez-moi de vous remercier de cœur de cette marque d'amitié et de sympathie que vous avez daigné accorder à deux amis liés par la commune appréciation de votre beau talent ».

La parution, en fin Décembre 1857, des « Traditionnelles » de Jean Reboul suscita en Mars suivant les félicitations de Mistral : « ...Noble poète, aux bonnes racées que vous donnez au vice, aux soufflets bien appliqués que vous lancez aux débauchés, on reconnaît la vertu de votre vie et la sagesse de votre âme... Les saluts aimables que les « Traditionnelles » donnent à la langue provençale, cela nous portera bonheur, et le bon Dieu qui paye à leur dû toutes les bonnes œuvres

vous payera la vôtre en bel argent du Paradis... Conservez nous, ô bon Monsieur Reboul, dans votre souvenir ; tenez-vous gaillard, tant que vous pourrez, et même toujours ».

C'est dans sa réponse du 22 Mars 1858, que Reboul parle pour la première fois de Mireille :

« Où en est votre poème ? « Mireille » sera une Traditionnelle (il voulait dire par là une œuvre inspirée par la tradition, qui est l'attachement au passé dans ce qu'il a de beau, de noble et d'éternellement vrai) d'après les quelques morceaux que je connais ; et vous faites bien. Il faut remonter le passé pour trouver la poésie du vrai. Tout est postiche aujourd'hui ; on trouve du coton partout. Hâtez-vous de fixer dans vos chants le passé et le présent de votre chère Provence, car bientôt tout sera uniforme, et l'ennui fera l'office de l'ange exterminateur : le monde mourra d'embêtement ». Ce sont là, dirons-nous, des vues bien pessimistes, mais n'oublions pas que, dans les dernières années de sa vie, — il devait mourir en 1864, — Reboul eut des accès de ce que l'on appelait alors le spleen.

Quelques mois après cette lettre de Reboul, Mistral, au début d'Août 1858, prit la résolution d'aller à Paris.

Quels motifs l'avaient poussé à entreprendre ce voyage ?

Ce fut tout d'abord en vue d'obtenir pour le lancement de sa « Mireille », prête à l'impression, une préface de quelques gros « catas » disait-il, traduisons : d'un personnage éminent du monde des lettres. Ce personnage était, dans sa pensée, le grand Lamartine, dont la poésie l'avait toujours émerveillé, qui avait été, en 1836, le parrain littéraire de Reboul, et qui s'intéressait fort aux poètes issus du peuple.

Dans une lettre au Professeur Saint René Taillandier, il a donné un autre motif : « Je suis allé à Paris, pour faire dire là-haut à ceux de nos compatriotes qui dédaignaient leur idiome natal, qu'il n'était pas honteux de parler cet idiome. Je n'ai voulu conquérir l'attention des artistes et le succès de Paris que pour arriver plus vite à la vulgarisation de mon poème dans le peuple de Provence.



Mistral se trouvait dans la capitale, le 24 Août, logé dans un hôtel de la rue Montmartre, au n° 112.

« Tu sais que Reboul est à Paris, écrivait-il, avant de partir, à Louis Roumieux. Si je pouvais le dénicher, ce serait parfait ; mais comment faire dans une si grande ville ? ».

Reboul était, en effet, à Paris, en visite chez son grand ami, Marcellin Defresne, avec qui, depuis 1829, jusqu'à sa mort, il échangea une volumineuse correspondance qui a été publiée. Pour joindre Reboul dans la capitale, Mistral n'avait pas eu l'idée de l'avertir de son voyage. Il finit bien par savoir chez qui était le poète nimois, mais ce ne fut qu'après qu'il eut été présenté par Adolphe Dumas à Lamartine, et, un jour après le départ de Reboul. « Quelle joie pour moi, devait lui dire plus tard celui-ci, si j'avais pu remplir l'office d'Adolphe Dumas auprès de Lamartine et de tant d'autres ! ».

Adolphe Dumas ! Il nous faut maintenant laisser Reboul pour un instant, et voir les rapports qui ont existé entre Mistral et cet écrivain Adolphe Dumas.

Celui-ci, dont la vie et l'exposé de l'œuvre ont été écrits par M. Frédéric Mistral neveu, était un Provençal, né en 1806, à la Chartreuse de Bonpas. Fixé à Paris, auteur de poésies et de drames qui eurent quelques succès, mais furent vite oubliés, il était très répandu dans les milieux romantiques et lié avec Hugo, Lamartine, surtout Alfred de Vigny, et beaucoup d'autres.

En Février 1856, chargé par M. de Fortoul, Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, d'une mission pour recueillir les poèmes populaires des provinces méridionales ; il vit Mistral à Maillane. « C'est donc vous, M. Mistral qui faites des vers provençaux, lui dit-il d'un ton goguenard, en lui tendant la main » — « Oui, répondit Mistral, et il lui chanta l'aubade de Magali, toute fraîche arrangée pour le poème de « Mireille ». Adolphe Dumas, enlevé, s'écria : « Mais où donc avez-vous pêché cette perle ? » — Elle fait partie d'un poème provençal en douze chants que je suis en train d'affiner ». Et il lui en lut un morceau. — « Ah ! si vous me parlez comme cela, me fit Dumas après ma lecture, je vous ti-

re mon chapeau, et je solue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait ».

À peine arrivé à Paris, Mistral alla voir Adolphe Dumas; et, dans l'espace de trois jours, lui lut tout « Mireille ». Complètement enthousiasmé, Dumas adressa à la « Gazette de France », où elle parut, le 29 Août, un article où il (disait : « Je veux être le premier à Paris qui aura découvert celui qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence ».

Quelques jours après, un dimanche, vers les sept heures et demie du soir, Adolphe Dumas et Mistral allèrent chez Lamartine. Introduits dans un salon tout tapissé de tableaux, œuvres de Madame de Lamartine, ils attendirent que le grand homme ait soupé. « Lorsque la porte s'ouvrit, a écrit Mistral, un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vint nous souhaiter la bienvenue. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi, et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Il me pria de lui dire quelques strophes de « Mireio », non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi et trouva cela bien plus doux que l'italien... Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc..., etc... « Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et je vous écrirai... ». Et voilà, ça s'est bien passé; Dumas en était ravi ».

De retour à Maillane, Mistral adressa, le 10 Septembre, à Reboul, la lettre suivante :

« Illustre et cher poète,

« J'ai hâte en arrivant chez moi, de vous remercier de l'éloge magnifique et spontané que vous avez fait de moi à M.M. Alexandre Dumas et Lamartine. [Mistral, en effet, avait désiré avoir l'appui du premier, le grand romancier. La visite que Reboul fit à celui-ci fit l'objet d'une lettre adressée par Mistral au félibre nimois Louis Roumieux, lettre qui a dû s'égarer. Nous ignorons d'ailleurs ce que fit Alexandre Dumas — s'il

le fit — pour faire connaître « Mireille »]. Quant à M. de Lamartine, lui ayant été présenté par M. Adolphe Dumas, je fus accueilli par ces bonnes paroles : Monsieur, je suis d'autant plus charmé de vous connaître que l'éloge que m'a fait de vous Adolphe Dumas s'accorde en tout point avec ce que Reboul me disait de vous, il y a deux jours... Merci donc de votre chaude sympathie ! Il me tarde d'avoir imprimé mon épopée rustique de « Miréio » pour la justifier. Cela ne sera fait que dans quatre mois, et, si mon poème provençal, rural et catholique, a le bonheur alors de mériter vos applaudissements, je retournerai hardiment à Paris, et tâcherai d'y conquérir une petite pointe de clocher pour y planter le drapeau des félibres ».

Ce n'est pas quatre mois, mais cinq qui s'écoulèrent avant que parût, le 21 Février 1859, « Mireille » sorti des presses de François Seguin, en Avignon. Sûr du succès de son œuvre, Mistral l'avait fait imprimer à ses frais et profits, et le libraire Roumanille n'en fut que le dépositaire. Une seconde édition ne tarda pas à être nécessaire ; l'éditeur Charpentier, de Paris, s'en chargea et Mistral, qui tout grand poète qu'il était, s'entendait aux affaires, lui vendit ses droits d'auteur. Cette seconde édition portait une dédicace en provençal à Lamartine :

Je te consacre « Mireille » : c'est mon cœur et  
[mon âme,  
C'est la fleur de mes ans.  
C'est un raisin de Crau, qu'avec toute sa rame  
T'offre un paysan.

« Une bonne partie de ce succès vous est due ! » écrivait Roumanille à Reboul, car c'est bien vous, mon cher Reboul, qui nous avez gagné, et qui avez gagné à la cause de « Mireio » le grand poète qui lui a consacré, je ne dirai pas un article, mais un hymne ».

Cet hymne, nous allons le voir, était le « XL<sup>me</sup> Entretien du Cours familial de littérature ».

Comme de juste « Mireille » fut envoyé à Reboul et à Lamartine.

« Cher et illustre poète, écrivit Reboul à l'auteur, je n'ai pas la patience d'arriver au dernier chant de votre

livre. Il faut que je vous dise tout d'abord ce que j'en pense : vous avez fait « une œuvre qui ne mourra point ». Vous avez créé une langue à la hauteur de votre imagination. C'est une poésie à réveiller les morts. La chanson de « Magali » est ravissante. C'est comme une émanation de rose mêlée à l'odeur funèbre du laurier dont on couvre le cercueil des jeunes vierges. Voilà trois ou quatre jours qu'elle tinte dans ma tête et dans mon cœur. Adieu, cher ami, permettez-moi de me servir de ce mot, ce sera le dernier terme de mon admiration.

J'ai écrit en Janvier, [cette date laisserait supposer que Mistral avait envoyé à Reboul les épreuves de son livre avant que ce dernier ait été complètement imprimé], j'ai écrit en Janvier à Lamartine sous l'impression de la lecture de votre création. Vous pouvez penser ce que je lui ai dit. Adieu encore ; votre âme est aussi belle que votre imagination. Permettez que je vous embrasse ; cela vous portera bonheur. Tout à vous, J. Reboul ».

Cette lettre a dû disparaître, car nous ne l'avons pas retrouvée dans les archives du Château de Saint-Point.

Pour ce qui est de Lamartine nous savons qu'il lut et relut d'un bout à l'autre le poème jusqu'à trois fois, qu'il ne le quittait plus, et ne lisait rien autre.

A l'en croire, « l'habitude des patois latins parlés uniquement par lui, jusqu'à l'âge de 12 ans, dans les montagnes de son pays, lui rendirent intelligible le texte provençal ». Il est plus probable qu'il se servit de la traduction française placée en face de ce texte par Mistral, sur les conseils de Reboul, et faite, a écrit Mistral, pour réapprendre à la classe aisée et citadine de nos contrées la langue de nos contrées, la langue qu'ils cherchent en vain à désapprendre.

Il écrivit à Reboul, le 4 Mars : « J'ai lu « Mireille » : Depuis vous, rien n'avait paru de cette sève naturelle, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai été tellement frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un « Entretien sur Mireio ». Dites à M. Mistral : oui, depuis les « Homérides » dans l'Archipel, un

tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé ! J'ai crié comme vous : c'est Homère !

Adieu, écrivons-nous ».

Mistral sentait bien que, pour mieux faire connaître son livre, une visite à Paris s'imposait, et il se prépara à s'y rendre.

Mais auparavant, il connut à Nîmes un éclatant triomphe.

Jean Reboul lui avait écrit : « Venez, venez, préparez la voie à « Mireille » attendue ici avec impatience ».

Mistral répondit à l'invitation, et était à Nîmes, le 12 Mars, accompagné de Roumanille et d'Aubanel. Les trois félibres descendirent tout d'abord au Collège de l'Assomption, dirigé par le P. d'Alzon, assisté par l'abbé, le futur Cardinal de Cabrières.

Après le repas, ils se rendirent à l'Hôtel de Ville. La grande salle était pleine de beau monde, et parée pour la fête. Le tout Nîmes qui aime la poésie et qui aime à faire le bien étoit là. Car si la fête se faisait en l'honneur des félibres, la réunion avait lieu au profit des pauvres, assistés par les conférences de Saint Vincent de Paul.

Devant cette assemblée, Roumanille et Aubanel lurent quelques uns de leurs vers, et Mistral, la Ferrade, tirée de « Mireille ». Il chanta aussi, d'une voix douce et mélancolique, la sérénade de Magali.

« Tout ce poétique ensemble, écrivit le journaliste Ernest Roussel, dans le « Courrier du Gard » du 19 Mars, a fait éprouver à l'auditoire les plus agréables émotions, que, pour notre compte, nous avons largement partagées ».

Le comique Martin, de Nîmes, débita des fables de Bigot, et eut, comme les autres, son ample et bonne part d'applaudissements.

« Mais un moment touchant, déclarait « l'Armana provençau » de 1860, que nous allons citer maintenant, un moment grand et solennel, ce fut quand tout à coup Reboul, le vénérable et beau Reboul, apparut sur la scène en tenant à la main trois couronnes de laurier, liées avec des rubans blancs à franges d'or, et portant le nom des trois félibres brodé en lettres d'or.

« Toutes les voix, toutes les mains, tous les cœurs l'applaudirent, car Jean Reboul, éternelle et pure gloire de la cité de Nîmes, est adoré dans son pays. Et il ne faut pas lui enlever son droit : s'il est populaire, il le mérite, et par ses chants, et par l'exemple de sa vie, et par sa magnanimité.

« Donc Reboul, d'une voix émue, ayant pris la parole, remercia les trois félibres. Et puis, au nom de Nîmes et devant le peuple, qui battait des mains, il les couronna.

« Et lorsque ceux-ci, gonflés d'attendrissement et de reconnaissance eurent embrassé celui qui les avait couronnés, un orphelin s'approcha d'eux, leur récita gentiment quelques vers, et remit un bouquet de marguerites à Roumanille, des fleurs rouges à Aubanel, des épis de blé à Mistral... Et le peuple d'applaudir et la musique de jouer... Beaux quatre mille francs (près d'un million de francs dévalués de 1959) tombèrent dans la bourse de Saint Vincent de Paul ».

C'est également à « l'Armana provençau » que nous empruntons le compte rendu suivant, dont, chose curieuse, Ernest Roussel n'a rien dit dans le « Courrier du Gard ».

« Le lendemain dimanche, la ville de Nîmes offrit, au Collège de l'Assomption, un banquet aux trois félibres couronnés. Des toasts furent portés. Celui de Mistral le fut à la ville de Nîmes : « Noble ville de Nîmes, avenante aux félibres, que toujours tes enfants soient heureux et libres ! Que ton nom dans les siècles aille avec les premiers ! Que du serpent toujours ton lézard [le crocodile des armes de Nîmes], te préserve ! Que la paix du bon Dieu en toi se conserve, et que fleurisse ton palmier ! ».

« Enfin le vénérable et beau Reboul se leva et dit :

« Je bois à « Mireille », le plus beau miroir où la Provence se soit jamais mirée. Mistral, tu vas à Paris. Souviens toi qu'à Paris les escaliers sont de verre ! N'oublie pas ta mère ! N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as fait « Mireille », et que c'est ce qui te fait grand ! N'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse de Saint Paul qui a posé la couronne sur ta tête ».

« Ainsi parla Reboul, et les larmes lui tombaient des yeux ; et l'émotion et le bonheur étaient dans le cœur de tous. On aurait cru un vieux prophète qui imposait les mains sur le front de son disciple et lui remettait son manteau et son don ».

Mistral partit pour Paris, le 16 Mars. En y arrivant il alla avec Adolphe Dumas, chez Lamartine. Il y avait ce soir là chez le poète, nombreuse réunion. Lamartine présenta Mistral à tous avec les éloges les plus enthousiastes ; on ne parla que de « Mireille ». Il dit à Mistral qu'il avait déjà écrit cent quinze pages sur son poème, qu'il y consacrerait tout un « Entretien », et qu'il y aurait de quoi écrire pour deux.

Puis, se tournant vers Alphonse Dumas, et désignant Mistral : « Maintenant qu'il est jeune et beau, avant qu'il parte, faites-lui faire sa photographie à laquelle nous souscrivons tous ».

Cette photographie fut-elle prise ? Nous l'ignorons. En fait d'anciens portraits de Mistral nous ne connaissons que l'esquisse faite en 1851, et celui de 1863, le représentant dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa mâle beauté.

Mais, à Paris, Mistral n'oubliait pas Reboul.

« Mon cher protecteur, lui écrivit-il, le 23 Mars, je ne puis rester plus longtemps sans vous écrire. J'avais sur le cœur les obligations que nous vous devons tous, et moi, en particulier, et je veux aujourd'hui, de ma chambrette parisienne, vous envoyer mes remerciements.

Ce que je vais vous dire vous étonnera peut-être : jamais de ma vie je n'avais éprouvé une émotion pareille à celle qui me prit à mon retour de Nîmes. Au milieu de vos fêtes et de vos applaudissements, l'étonnement, l'admiration avaient ravi mon âme, mais je n'avais pas pleuré. En arrivant chez moi, je me mis à raconter à ma mère mon couronnement. Je ne pus achever, les sanglots me coupèrent la parole, et pendant deux jours, toutes les fois que je voulais revenir à ces choses, les pleurs noyaient ma voix. Et pourtant, je vous assure, ce n'étaient point des larmes de joie ; c'était quelque chose comme un attendrissement pro-

fond, mêlé d'un vigoureux désir de me rendre plus digne de telles sympathies ».

Mistral parle ensuite de la façon dont Lamartine l'avait accueilli, et il ajoute :

« Recevez, mon cher ami, mes remerciements les plus vifs pour avoir été un de mes répondants auprès de ce grand homme. Votre sainte amitié m'a porté bonheur, et mon succès dépasse tous mes rêves ».

Et, plus loin encore, il lui dit :

« Mon cher et noble ami, je vous réitère mes remerciements et vous assure que le toast que vous m'avez porté au banquet de l'Assomption sera toute ma vie devant mes yeux et dans mon cœur ».

Pendant tout le mois d'Avril où Mistral resta à Paris, il vit de nombreuses personnalités littéraires : Autran, Louise Colet, Mignet, Legouvé, Alfred de Vigny, Villemain, et autres, ainsi que des rédacteurs de journaux qui publièrent des articles élogieux sur « Mireille ».

Une connaissance qu'il fit, présente un intérêt tout particulier pour nous, Nimois, c'est celle d'Alphonse Daudet, alors depuis plus d'un an et demi à Paris, et qui, en Juillet de l'année précédente, 1858, avait pu faire imprimer son recueil de poésies, les « Amoureuses ».

Il avait lu « Mireille » dont on parlait beaucoup dans un groupe de Méridionaux qu'il fréquentait et voulut connaître son auteur. Il alla le voir à son hôtel de la rue Montmartre, et, après lui avoir fait de nombreux compliments sur « Mireille », il lui dit qu'une des choses du poème qui l'avait le plus touché était le passage du second chant où Vincent parle du domaine de la Font du roi à Beaucaire.

« Tu as une sœur ? lui dit Mireille. — Oui, lui répondit-il, à la Fontaine du Roi à Beaucaire, où elle était allée après les faucheurs, tant leur plut sa gentille adresse que pour servante ils l'ont prise ».

« Figurez-vous, apprit Daudet à Mistral, que le mas de la Fontaine du Roi était à ma famille, et que, hélas ! maintenant nous l'avons vendu ».

Daudet ne se contenta pas de cette visite à Mistral. Il désira avoir un entretien plus long avec lui. Pour



quoi ? C'est, a-t-il déclaré, sur la fin de sa vie, à Baptiste Bonnet, « parce que Mistral, nouvelle gloire française, se trouvait être non seulement un de mes compatriotes, mais il advenait encore que la célébrité qui le paraît venait justement d'avoir chanté la langue que mon père ne voulait pas que je parle ». Il l'invita, lui et Adolphe Dumas, à un dîner tout simple dans sa petite chambre de l'Hôtel du Sénat, dans la rue de Tournon.

Il a ainsi décrit le poète de Maillane : grand, fort, le teint hâlé, la tête fine, son large buste boutonné dans une redingote. Il portait la moustache et la barbi-che militaires, mais son intelligence de poète éclatait tout entière sur un front large, dans des yeux grands ouverts, des yeux noirs et profonds, qui gardaient un peu de méfiance paysanne pour tout ce qui était de Paris, dont il avait l'épouvante et le respect. Très aimable, très poli, il parlait, il répondait avec une voix douce et chantante, vous prenait tout de suite.

Il s'emportait cependant lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait écrit en provençal. Il répondait que le provençal était sa langue maternelle, la langue de la terre où il était né, tandis que le français n'était pour lui qu'une langue apprise aux écoles, comme une langue étrangère.

Ses souvenirs de jeunesse, Mistral les raconta, pendant que les trois interlocuteurs dinaient d'un mauvais diner de gargote monté froid du sous-sol de la cuisine. L'entretien, en provençal bien entendu, se prolongea longtemps, et roula sur le Midi et sa langue.

Cette rencontre de Mistral et de Daudet, peu connue, fut le début d'une persistante amitié, qui prit forme vraiment lorsque Daudet se rendant, en 1860, dans le Midi, s'arrêta, pendant près d'un mois, chez Mistral, à Maillane.

Il tardait cependant à Mistral, qui languissait d'embrasser sa mère, de retourner dans sa Provence. Mais auparavant, il alla avec Adolphe Dumas, faire ses adieux à Lamartine. « Ah ! leur dit celui-ci, c'est vous ? Asseyez-vous, poètes. Je vais lire à Mistral ce que je pense de son livre ». Et, devant la haute société qui emplissait le salon, il lut, de sa grande et harmonieuse

voix, le « Quarantième Entretien de son Cours de Littérature ».

Cet « Entretien », Lamartine l'avait écrit dans l'enthousiasme. Lui, qui avait toujours souhaité que « Dieu suscite un génie populaire » : ce sont ses paroles à la poétesse ouvrière, Reine Garde, d'Aix-en-Provence, voyait son désir réalisé par « Mireille ».

Nous ne pouvons dissimuler qu'il y a dans l'« Entretien » des fantaisies et des inexactitudes. Mais qu'elles sont peu de chose à côté de la divination que Lamartine a montrée du génie de Mistral, de la perception immédiate qu'il a eue de la nouveauté de sa poésie, née en pleine nature, de l'appui qu'il a spontanément accordé à un jeune inconnu, de l'immense bénéfice enfin que le poème de Mistral a retiré d'un si haut parrainage.

Il était assez difficile jusqu'à ces derniers temps de se procurer le « Quarantième Entretien », la Bibliothèque Ségurier ne le possède pas. Heureusement, Madame Espérandieu de Flandressy, au Palais du Roure, en Avignon, a pris l'initiative de le publier intégralement dans une édition de luxe.

« Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle, porte le début de l'« Entretien », un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil ».

A la fin, Lamartine comparait Mistral à l'aloès d'Hyères qui ne fleurit que tous les vingts-cinq ans, embaumant longtemps tout le golfe. « O poète de Mailane, le parfum de ton livre, plus heureux que l'arbre d'Hyères, ne s'évaporerait pas en mille ans ! ».

A ces mots, Mistral, gonflé de pleurs se dressa pour embrasser et remercier son bienfaiteur, mais un afflux de larmes lui coupa la parole, et il retomba sur sa chaise en pleurant.

Le lendemain, premier Mai, il écrivait à Lamartine une longue lettre de reconnaissance qui se terminait ainsi : « Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes ; et, de nouveau, je vais pleurer sur vos pages di-

vines. Laissez-moi donc me dire avec le plus grand respect, votre enfant dévoué ».

S'il faut en croire le « Journal » d'Edmond de Goncourt (t. IX, 291-2), ce jour aussi « pour remercier Dieu de l'article de Lamartine, Adolphe Dumas faisait communier, en sa compagnie et celle de deux célibres, Garcin et Anselme Mathieu, Mistral à Notre Dame, après qu'ils se furent confessés au Père Félix. Cette communion fut suivie d'un bon repas arrosé de nombreux vins ».

Mistral resta encore à Paris quelques temps pour « affaires », et ne quitta la capitale qu'en fin Mai. De Maillane, le 6 Juillet; il s'excusa auprès de Reboul de ne pas lui avoir écrit plus tôt « Le soleil en est cause, lui disait-il, quelles chaleurs, mon Dieu ! Je vais me rafraîchir en songeant à votre amitié ». Il lui avoua que le péristyle d'or que Lamartine avait dressé à son œuvre lui avait fait un certain nombre d'envieux. Me souvenant à temps, disait-il des belles paroles que vous m'avez dites à mon départ, je quittai Paris, aussitôt qu'il me fut possible, et je tâche maintenant, par ma vie retirée, de me faire pardonner ma gloire ».

Il annonçait encore que l'éditeur Charpentier imprimait la dixième édition de « Mireille » ; et que lui, Mistral, préparait le plan d'un nouveau poème provençal [c'était « Colendal »] et était fort content de ce qu'il avait déjà trouvé.

« Me souvenant des belles paroles que vous m'avez dites à mon départ » déclarait Mistral à Reboul. Celui-ci les lui avait renouvelées dans une lettre du 27 Mars. « Regardez en vous-même, et vous me direz si le mot de Chateaubriand est vrai : « C'est une grande avance pour le poète et l'artiste que d'être Chrétien ». Auriez-vous fait votre livre si vous aviez oublié la foi de votre mère ; et que deviennent et que sont devenus ceux qui se sont rendus coupables de cette espèce d'apostasie du foyer paternel. Hélas ! Hélas ! regardez ! ».

D'autres lettres furent encore échangées entre Mistral et Reboul. La dernière, celle de Mistral, étant du 17 Janvier 1862. Comme elles ne concernent pas le poème de « Mireille », nous n'en parlerons pas, sinon pour signaler qu'elles révèlent, à propos d'une pièce

de Reboul : « A François II, roi de Naples », des divergences politiques chez les deux hommes. Reboul exaltait le courage du jeune roi, défenseur du droit monarchique et assiégé dans Gaète, tandis que Mistral avouait, en s'excusant de sa franchise, que ses applaudissements avaient suivi Garibaldi à Naples et à Caprera. « Je sais qu'en politique nous ne desservons pas les mêmes autels, portait la lettre d'envoi de la pièce de Reboul ; mais la Croix nous reste, et c'est sous ce divin abri que vous recevrez, je l'espère, l'hommage de l'amitié et de la poésie ».

Tous les documents que nous venons de produire montrent quelle dette de reconnaissance Mistral devait à Reboul. Non seulement celui-ci a été un des deux écrivains qui l'ont fait connaître, et sa « Mireille », à Lamartine, s'il est difficile de dire lequel a eu une plus grande persuasion. En tout cas, Reboul a été le premier ; mais encore, et la chose est plus importante, il a conseillé, avec quelle insistance et conviction ! à Mistral de ne pas se fixer à Paris, mais d'être fidèle à sa Provence, conseil qui fut aussi celui de Lamartine.

« On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie, lui dit-il, dans son XL<sup>me</sup> « Entretien », tu en as fait un ; rends grâces au Ciel, et ne reste pas, parmi nous : tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie : le bonheur dans la simplicité ; rentre humble et oublié dans la maison de ta mère ».

Mais qui sait si, sans le conseil de Reboul que Lamartine ne fit que confirmer, les éloges exceptionnels et multiples, prodigués à Mistral par la presse et les cercles littéraires de Paris ne l'auraient pas grisé et fortement tenté d'essayer de se tailler une place dans la littérature tout court ? De toutes parts, en effet a écrit Gaston Paris, on le sollicitait de se fixer dans la capitale ; mais un sûr instinct, affermi par les conseils reçus, le convainquit qu'un poète provençal à Paris ne serait fatalement qu'un amuseur et un conteur, comme les autres, et qu'il n'aurait sa vraie force qu'en touchant sa terre natale, comme l'Antée de la légende.

Nous ayons dit, au début de cette étude, que l'intervention de Reboul auprès de Lamartine pour lui faire connaître et Mistral et « Mireille », ainsi que la part

qu'il prit pour éviter que Mistral se fixe à Paris sont trop laissées dans l'ombre.

De ce regrettable état de choses, Lamartine et Mistral lui-même sont, il faut bien le dire, en partie responsables.

Le XL<sup>me</sup> « Entretien » parle longuement d'Adolphe Dumas, — et avec raison — mais se tait sur Reboul. Par ce silence, Lamartine n'a pas été un narrateur exact des faits.

N'a-t-on pas également le droit d'affirmer, dans le cas où ce silence aurait été volontaire, qu'il constitue une ingratitude vis-à-vis de Reboul, qui alors s'occupait, avec un zèle rare, de la souscription nationale que Lamartine avait ouverte pour essayer de sortir de ses embarras financiers ?

Mistral, au sixième chant de « Mireille », a évoqué le souvenir de quelques félibres et d'Adolphe Dumas : « Toi dit-il à celui-ci, qui, dans Paris, as mené « Mireille » par la main », mais dans ce même poème Reboul n'a été l'objet d'aucune allusion.

Mistral aurait pu se racheter dans le livre des souvenirs de sa jeunesse : « Moun Espelido. Memori e Raconte ». Sans doute, il y cite, en l'écoutant, la lettre de Lamartine à Reboul : « J'ai lu « Mireille ». Rien n'avait encore paru... J'écris un « Entretien » sur ce poème ». Mais il ne parle nullement de l'enthousiasme de Reboul à la lecture de son œuvre, de l'intervention de celui-ci auprès de Lamartine et de la visite qu'il lui rendit. Et surtout, Mistral a observé le silence le plus complet sur son couronnement par Reboul aux fêtes de Nîmes, et les belles paroles qui lui furent adressées !

Est-ce parce qu'il avait oublié celui qu'en 1859, il appelait son « cher protecteur », ce qui était la vérité même ? Nullement. En Avril et Mai 1910, au cours de plusieurs entretiens qu'il eut, à Maillane, avec M. Pitollet, qui lui avait demandé, pour les publier, les lettres à lui envoyées par Reboul, il fit part à son interlocuteur de sa « pleine et entière vénération » pour le poète nîmois, et de la « légitime gloire » de celui-ci.

Comment alors expliquer les lacunes des « Memori e Raconte » ?

Le livre fut écrit en 1906, à une époque où Mistral, depuis longtemps, avait acquis une renommée universelle. N'a-t-il pas craint de porter atteinte à son prestige ; et son orgueil n'aurait-il pas été froissé s'il avait montré sa dépendance de jadis vis-à-vis de Reboul et parlé des conseils qu'il en reçut ? Et puis Reboul n'était-il pas pour lui, Mistral, catholique, sans doute, mais surtout de tradition, croyant, mais irrégulier dans sa pratique religieuse, Reboul n'était-il pas trop austère, trop droit, incapable de compromissions, paroissien fidèle de Saint-Paul : « N'oublie pas que c'est un bon catholique de Saint-Paul qui t'a couronné, lui avait-il dit ? ».

Nous pouvons ajouter que c'est pour le public de l'Université des Annales que Mistral se décida à publier les faits principaux des trente premières années de sa vie, et qu'il désirait que son livre ait du succès, parce que le produit de sa vente devait s'ajouter au prix Nobel pour l'aménagement du Musée Arlaten.

Ce public, en général superficiel, il fallait ne pas l'effaroucher par des pages trop sérieuses, mais le gagner par le rappel de détails plaisants. On comprend dès lors que le nom de Reboul et le récit des fêtes de Nîmes aient été écartés comme inopportuns. Les épisodes de l'amourette de Mlle Louise pour Mistral dans ses vingt ans, et de la Ribote de Trinquette en compagnie d'Alphonse Daudet, étaient de nature à plaire davantage.

Une dernière raison du silence de Mistral nous paraît plausible. Il tenait comme indispensable pour le succès de la cause félibréenne l'absolue neutralité de son chef, lui, Mistral, tant en religion qu'en politique. Or, rappeler la part que Reboul, le parfait catholique, avait prise au succès de « Mireille » ne risquait-il pas de classer cette cause et son chef dans une confession religieuse déterminée et exclusive, et, par là, de la compromettre ?

Mais pourquoi n'existe-t-il pas de portrait de Reboul au Musée Mistralien, installé dans la maison mêm-

me de l'auteur de « Mireille », conservée dans l'état où elle se trouvait à sa mort ? (1).

Le village de Maillane qui a une rue Lamartine et une autre Adolphe Dumas n'en a pas portant le nom de Reboul.

J'avoue en avoir été surpris au cours d'un récent voyage à Maillane.

Quelles que soient les raisons de ces différents silences, le fait n'en demeure pas moins douloureux, pour un admirateur de Reboul comme moi, ou simplement un Nimois.

Le rappel du rôle important, nous n'osons dire primordial, joué par notre plus grand poète Nimois dans la genèse du succès de « Mireille », et de l'intuition qu'il a eue de la vraie vocation de Mistral, ce rappel devait être fait en cette année du Centenaire de l'immortel poème.

Ce rôle et cette intuition confèrent une place de choix à notre ville parmi celles qui ont fêté ou fêteront le génial auteur de « Mireille » : Maillane où il la conçut et l'écrivit, Avignon où elle fut imprimée, Paris qui, grâce à Lamartine, la fit connaître dans les milieux littéraires.

A Nîmes, revient la gloire d'avoir, la première, célébré publiquement la valeur hors pair de « Mireille » et d'avoir possédé un Jean Reboul qui révéla sa valeur à Lamartine, et, par les sages conseils qu'il donna à Mistral, contribua à lui faire prendre la décision de ne pas abandonner sa Provence, mais à en être le chantre et le restaurateur de la langue.

---

(1) Ce portrait, nous a dit M. Frédéric Mistral, neveu, se trouvait dans la maison de Mistral, mais a été transporté au Museum Arlaten, et n'a pas été remplacé.

Pour réparer cette lacune, nous avons fait agrandir une photographie représentant Reboul à l'âge où il reçut Mistral à Nîmes, et en avons fait hommage au Musée Mistralien.

## SEANCE DU 24 AVRIL 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. le Docteur Baillet, Chanoine Anthérieu, Chanoine Bruyère, Mlle Lavondès, des Guerois, Flaugère, Lignièrès, Colonel de Balincourt, Barnouin, Hugues, Sablou, Pasteur Brunel, Lafage, membres résidants ; Marquis de Lordat, membre non-résidant ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. le Président rend compte de la cérémonie au cours de laquelle il a été remis à M. le Bâtonnier Bosc, une médaille consacrant son jubilé académique.

M. Hugues met la Compagnie au courant des propositions du Comité Mireille, pour la célébration à Nîmes, du Centenaire de « Mireille ».

Les membres du Félibrige venant célébrer la Sainte-Estelle, l'Académie tiendra une séance solennelle, pour recevoir les membres du Félibrige. Cette séance aura lieu le samedi 16 Mai, à 18 heures, dans les salons de l'Hôtel-de-Ville.

M. le Chanoine Bruyère annonce qu'en l'honneur de ce centenaire, une Messe sera célébrée en la Cathédrale, à 11 heures 15. Il informe également la Compagnie que M. Buccesi qui avait été ici, reçu lors de son voyage en Europe, vient d'être nommé ambassadeur, du Canada à Madrid.

M. Hugues présente un spécimen d'une peinture de M. Fabre de Thierrens représentant Mireille et dont l'auteur se propose d'assurer le tirage et dont il fera don à l'Académie.

Lecture est donnée de poèmes de Mme Girard Duverne et notamment d'une pièce intitulée « Le Flambeau de la Vie ».

Le Docteur Baillet nous convie à l'accompagner dans un voyage en Étrurie, voyage à la fois dans l'espace et dans le temps, car si l'Étrurie en tant que pays



est la Toscane d'aujourd'hui, les Etrusques en tant que peuple ont disparu depuis plus de deux siècles.

Ce peuple était resté jusqu'à ce jour très mystérieux quant à ses origines et son écriture est encore aujourd'hui indéchiffrable.

Toutefois de nombreuses fouilles faites depuis 20 ans dans l'Italie Centrale, ont permis de soulever un coin du voile et, en apportant aux archéologues de nouveaux documents, de reconstituer l'histoire des Etrusques

Ce peuple venant d'Asie Mineure, dix siècles avant Jésus-Christ, a formé par métissage avec les populations autochtones de l'Italie Centrale, une véritable nation, par la fédération de diverses peuplades unies par un lien politique et religieux.

Du VIII<sup>me</sup> au VI<sup>me</sup> siècle, qui marque l'apogée de l'Etrurie dans l'histoire, leur expansion dans la péninsule les fit s'établir dans la vallée du Pô au nord et jusqu'aux colonies grecques du Golfe de Salernes au sud. Ils envahirent ainsi le Latium et fondèrent Rome où ils régnèrent pendant un siècle. Par orgueil national, les historiens latins sont muets sur ces faits et ont préféré créer la légende devenue classique de Romulus allaité par une louve et traçant à la charrue sur le Mont Palatin, le périmètre de ce qui devait être la ville éternelle.

En réalité jusqu'au V<sup>me</sup> siècle avant Jésus-Christ, les Etrusques furent maîtres de la moitié nord de l'Italie. Ce n'est qu'à cette époque que les Latins s'étant organisés en nation avec Rome comme capitale partirent à la conquête de l'Italie d'abord en conquérant l'Etrurie du nord, et en repoussant les Grecs au sud, avant de s'élancer à la conquête du monde antique.

L'histoire classique n'a donc pas jusqu'ici tenu assez grand compte de l'importance des Etrusques dans la formation de la civilisation italienne, d'autant que leur apport fut à la fois abondant, précieux et varié, donnant la preuve d'une nation de culture comparable à celle des Egyptiens et des Grecs contemporains.

---

## SEANCE DU 15 MAI 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Etaient présents : M.M. le Chanoine Anthérieu, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Hutter, Docteur Max Vincent, Colonel de Balincourt, Enjoubert, Davé, Brunel, Bâtonnier Lafage, Pasteur Brunel ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

Excusé : M. le Docteur Baillet.

M. le Président met la Compagnie au courant des dispositions prises en vue de la séance publique que l'Académie tiendra demain 16 Mai dans les salons de l'Hôtel-de-Ville en l'honneur du Félibrige venu à Nîmes à l'occasion des fêtes du Centenaire de « Mireille ».

L'Académie entend une communication de Mme Martin-Guis, membre correspondant, sur Charles des Guerrois, poète et prosateur :

Né à Troyes, le 3 Août 1817, des Guerrois fit ses études au lycée de cette ville, et lorsqu'il débuta dans les lettres, lors d'un séjour à Paris, fit la connaissance de Sainte-Beuve qui le prit pour secrétaire. Sainte-Beuve, qui avait traversé tous les milieux, qui était l'esprit « le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses », et qui voulait faire « l'histoire des esprits », établi dans le scepticisme moral et le positivisme philosophique, aimait à s'entourer de secrétaires qualifiés qui l'aidaient dans ses travaux de recherches et de documentation.

Mais des Guerrois ne fut pas seulement son secrétaire, il devint aussi son ami. Cependant, une liaison de Sainte-Beuve avec Mme de Vaquez, qui eut une très grande emprise sur lui, vint s'interposer entre les deux amis et les sépara à jamais. Cette femme, d'ailleurs, écartait systématiquement tous les amis de Sainte-Beuve, tous ceux qui prenaient une trop grande place dans le cœur de son amant, et Sainte-Beuve subissait cette tyrannie sans rien dire, se détachant peu à peu de ceux qu'il aimait pourtant.

Sainte-Beuve aurait sans doute épousé Mme de

Vaquez, d'origine espagnole, si elle n'était morte (chez lui d'ailleurs) d'une affection pulmonaire.

Ch. des Guerrois habita presque toute sa vie la ville de Troyes. Il aimait cette ville qui compte parmi les plus pittoresques de France, avec ses maisons à hauts pignons, ses ruelles tortueuses ayant conservé leur charme médiéval, ses hôtels aux lignes nobles, cachés au fond des cours, tel l'hôtel du Petit-Louvre, construit par Louis Budé, frère de l'humaniste Guillaume Budé, qui créa le Collège de France.

Ainsi Ch. des Guerrois habita jusqu'à sa mort une vaste demeure située rue Robert, qui s'appelle aujourd'hui rue Ch.-des-Guerrois, où une plaque commémorative a été scellée sur le mur de son immeuble.

C'est à l'ombre des hautes tours de Saint-Nizier et Saint-Urbain, qu'il vécut auprès de sa femme, grande musicienne, qu'il adorait.

Ch. des Guerrois, homme de lettres, fut reçu à la Société Académique de l'Aube; et, grand bibliophile, il fut possesseur d'une magnifique collection de quarante mille volumes qu'il légua à sa ville natale.

Le poète écrivait beaucoup, c'était un refuge spirituel qu'il se créait à lui-même avant de nous en offrir les bienfaits.

L'époque où nous découvrons ses premiers poèmes se situe aux environs de 1832. C'est l'époque des grands écrivains tels que Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Vigny, et, plus tard, Théophile Gautier, Leconte de Lisle; enfin, en 1866, Verlaine, et, en 1876, Mallarmé.

Mais tandis que ces écrivains se débattaient pour parvenir à la gloire, des Guerrois laissait à sa poésie poursuivre sa destinée.

Cette poésie fait partie de lui-même, elle est une nourriture pour son âme; mais, ne partageant pas les idées de Malherbe ou de Boileau, la critique sera particulièrement dure à son égard.

Mais notre poète n'a pas besoin d'encouragement, possédant le feu sacré, il continuera à s'entretenir avec Sainte-Beuve, qui le soutiendra.

Dès 1854, ses premières œuvres paraissent en librairie. Le premier ouvrage, intitulé : « A l'ombre de Virgile », est plein de l'air des chants latins, et nous y voyons le résultat que le poète a recueilli à l'étude de Virgile, qui fut pour lui un maître, un conseiller, un frère.

Puis, ce sont des œuvres sur Port-Royal, où le poète, attiré par le souvenir de Pascal, de Racine et de Lancelot, sa muse, s'orientera vers ces lieux choisis pour le repos et la méditation. Et ce seront les épisodes de la vie de ce monastère suspect au Roi Soleil, et sur la vallée de Chevreuse.

Il chantera encore les horizons ensoleillés, « et dans le vallon » les sons vagues errants qui se mêlent aux voix errantes de la brise : « Les épis frissonnent sous un vent de surprise », ou encore « Baiser de l'ombre à l'ombre et de l'ombre au soleil ». Ainsi, par la magie des mots, il s'abreuvera des sucres les plus puissants de la poésie.

Enfin, à la compagnie de sa vie, à laquelle il a voué une infinie tendresse, il exprimera, dans des pages émouvantes qui ont une résonance et une profondeur humaines, son accablement, son désespoir, sa souffrance, jusqu'à la fin de ses jours qu'il attend impatientement pour la rejoindre :

Enfants, apportez-moi des pavots pour dormir  
Le long sommeil, celui que je désire  
Sous les grands buis et la goutte de myrrhe...

Il a laissé à sa mort de nombreux ouvrages inédits, plus d'une trentaine édités de son vivant, et plus d'une quarantaine d'ouvrages posthumes.

---

## SEANCE DU 29 MAI 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. le Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Hutter, Mlle Lavondès, Colonel de Balincourt, Inspecteur Flaugère, Lafage, Davé, Sablou ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

M. Lacombe a entretenu ses confrères, de la restauration de la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon :

C'est à pied qu'il y faut arriver.

Tout au long du chemin — qui est court depuis la gare - les sonorités, jaillies des clochetons d'Avignon et, ayant franchi le fleuve, vous font cortège; cependant que le Rhone fredonne encore quelques refrain de farandole provençale. Devant la Tour de Philippe le Bel tout s'est tu. Et vous voyez déjà Villeneuve. Sous la masse du Fort Saint-André et vue d'un peu loin, n'a-t-elle pas l'allure d'une villageoise vêtue comme au Moyen-Age ? Au premier tournant, elle s'est déjà dépouillée de son vêtement antique. Une rue strictement parée (si l'on peut dire) par l'Administration de l'Urbanisme, surveillée, dès le porche de l'Hôtel-de-Ville, par des anges que l'on nomme «de la route» ce qui n'empêche pas d'impératifs klaksons de vous faire aplatir prudemment contre les murs. Mais ne nous troublons pas et ne voyons que ce qu'il importe de voir : Une cité où la pourpre cardinalise rougeoit encore sur le seuil de quelques échoppes. A droite, à gauche, s'ouvrent des voûtes ogivales et arceaux qui vous tentent. Saluez-les mais ne leur obéissez pas, derrière eux se dissimulent de noirs mécanos ou d'insolents bistrots.

Mais la Chartreuse ? car c'est elle à qui nous sommes venu rendre visite. Entre une épicerie qui se vante d'être parisienne et une pompe à essence, s'ouvre l'entrée de la Chartreuse du Val de Bénédiction. Majestueuse entrée que vous connaissez certainement. Elle est située sur la grande rue de Villeneuve (ancienne rue de l'Amelier).

Sans doute donne-t-elle accès à cette cité endormie dans son apparat moyenâgeux ; une réplique peut-être de la Cité de Carcassonne où la vie contemporaine niche encore dans les vieilles pierres.

Oui, c'est un peu semblable ; et sous des fragments d'arcs, des poussées interrompues d'ogives, des maisons où les marches du seuil ne sont que des sculptures tombées d'en haut, ménagères, enfants et vieillards vivent humblement. Tout cet enchevêtrement ressemble aux herbes folles qui envahissent les tombes dans les cimetières délaissés. Et cela forme une rue étrange mais qui, enfin ! bute contre le mur d'entrée et derrière lequel nous attendons le guide.

Celui qui aujourd'hui nous ouvre c'est l'Inspecteur des Beaux Arts. Non ! pas celui de 1959. Non ! celui d'il y cent ans, Mérimée en personne, car c'est à lui qu'il faut demander de voir le joyau de la Chartreuse : le tombeau du Pape Innocent VI. Son tombeau ! je l'ai découvert, nous dit Mérimée dans son « Voyage dans le Midi, dans la mesure d'un vigneron... des tonneaux, des troncs d'oliviers, des échelles énormes sont entassés dans le petit réduit. C'est là que Mérimée le déniché et l'admire. « Rien de plus svelte, dit-il, de plus gracieux, de plus riche que ce dais de pierre. Autrefois un grand nombre de statues d'albatre ornaient le soubassement ; elles ont été vendues une à une ; de plus le propriétaire de la mesure a défoncé ce soubassement pour s'en faire une armoire... il n'est sorte d'outrages que l'on n'ait fait subir à ce magnifique monument ».

Le flot révolutionnaire l'avait emporté depuis la Chartreuse jusqu'à cette cave et l'avait, comme un témoin gênant condamné à la réclusion. Après quarante années vint la grâce : En Avignon on se souvint et la Cité Papale réclama son Pape. Du jour où Villeneuve sut qu'elle possédait une pierre précieuse son sens artistique se réveilla et décida de défendre son bien. Mais on ne pouvait plus laisser le trésor au vigneron, ni le rendre à la Chartreuse qui n'existait plus. Restait l'hospice. On mit Innocent VI à l'hospice mais dans la Chapelle de cet établissement : où le tombeau se trouve à l'heure actuelle et où vous pouvez le voir.

Puisque nous sommes devant les vestiges de la

Chartreuse, c'est à eux que nous devons tout d'abord nous intéresser : à leur origine, à leurs fastes, à leurs malheurs et enfin à leur résurrection.

Cette Chartreuse, et ceci proclame déjà l'importance qu'elle aura ; à l'encontre de la plupart de ses sœurs ne fut point fondée par un moine, mais par un Pape régnant : Innocent VI qui la plaça sous le titre de Saint-Jean Baptiste.

Qui était Innocent VI ? Il se nommait Etienne Aubert, était né dans le Limousin, exactement au village des Monts de Pompadour. Jurisconsulte, professeur à Toulouse, il devint en 1338, évêque de Noyon ; puis, deux ans plus tard, évêque de Clermont. En 1342, il est créé cardinal, au titre de Saint-Jean, Saint-Paul. En 1352 il sera évêque d'Ostie. Le 16 Décembre 1352, en Avignon, vingt-cinq cardinaux entraient en Conclave et le 18, Etienne Aubert devenait Innocent VI. Il est piquant de noter que ce futur fondateur de Chartreuse fut élu, de préférence au Supérieur général des Chartreux : Jean Birel. Le cardinal Talleyrand Périgord ayant fait craindre que Birel ne soit facilement influencé par le Roi de France. Ainsi allait s'ouvrir un Pontificat que les événements devaient rendre agité, difficile et révéler par là même les grands mérites du nouveau Pape. Innocent VI n'avait pas oublié qu'il avait été professeur, il fonda un collège à Toulouse, Saint-Martial ; une université de Théologie à Bologne. Mais d'autres tâches s'imposaient : en premier lieu, réprimer des abus. Il commença par donner l'exemple en réformant sa propre maison. Ayant fait preuve d'austérité, il demanda aux membres du Sacré Collège de suivre son exemple et enfin il imposa aux ordres religieux de se conformer aux nouvelles consignes.

Mais d'autres soucis l'assaillaient car vous savez combien était troublée l'Europe en ce temps-là. Quand Innocent Ceignit la tiare, Jean le Bon était à la deuxième année de son règne, vous connaissez l'état de la France, ses embarras financiers, la captivité du Roi, la révolte d'Etienne Marcel, le désastre de Poitiers et le pénible traité de Bretigny (1360). Les historien en étaient tous émus et voici ce que nous rappelle l'un

guerres, révoltes, pillages, invasions, épidémies, famines, tous les maux s'unissent pour déchirer et appauvrir l'Occident... et les Turcs franchissent les Dardanelles ». Le père commun s'en inquiétait ; il n'arrivait pas à pacifier et ne pouvait guerroyer. C'est donc seulement en venant secourir pécuniairement le Roi de France qu'il pouvait utilement intervenir. Il le fit largement et l'histoire sait aujourd'hui que « les prêts faits au Roi de France par Clément VII et Innocent VI furent le plus clair de leurs ressources pour la politique extérieure » (Bulletin de l'Ecole des Chartres). En ce qui concerne Innocent VI nous le voyons sacrifier une partie de son argenterie, et des ornements, vaisselle, clochettes, statuettes, jusqu'aux gants où brillait l'émeraude. Une de ses ventes lui permit de donner 25.000 florins. Ce qui se passait au loin ne laissait pas sans remous les bords du Rhône. Un jour de Mai 1357, l'effroi soudain se répandait en Avignon. Une bande, en tête de laquelle était Armand de Cervole venait de pénétrer en Provence. C'était une des conséquences de la trêve de Bordeaux, qui avait entraîné la dislocation des troupes irrégulières employées jusqu'à ce jour par l'Angleterre, contre la France. Elles s'étaient organisées en bandes pour vivre de pillage. Devant le danger menaçant, Innocent VI se tourna vers le protecteur naturel : le Roi de France. Mais le Roi ne pouvait rien. Il fallait se défendre soi-même. Avignon s'entoura de remparts. L'orage redouté n'avait pas éclaté car Cervole partit pour Paris au secours du Dauphin menacé par Etienne Marcel (Charles V). A peine s'était-on rassuré en Provence que les alarmes recommencèrent : Cervole, Etienne Marcel maîtrisé ; revenait vers les côtes ensoleillées.

C'est alors qu'apparaît dans toute sa grandeur, le rôle d'Innocent VI : entre les soudards et les Provençaux, c'est lui qui sera le pacificateur. Une fois encore le Pontife sera le Defensor civitatis. De son propre fonds il donne à Cervole 1.000 florins moyennant quoi celui-ci s'engage à se détourner de la Provence. Ce danger écarté, un autre surgit. Le 8 Mai 1360 intervient le désastreux traité de Bretigny, Jean II le Bon se rachète moyennant rançon et voilà les mercenaires désormais désœuvrés, les voilà se réunissant en compagnies redoutables. Rodant en tous lieux, les voici dans le pays



de Beaucaire ; puis ils s'emparent de Pont-Saint-Esprit (28 Décembre) et cette prise isole Avignon.

La population élève des barricades défensives, organise des rondes et ce, pour répondre à l'appel d'Innocent VI qui prêche une véritable croisade. Enfin, des secours arrivent venus de Sénéchaussée de Beaucaire, du Gévaudan, du Velay, du Vivarais. Grâce à eux, le châtelain d'Emposte, qui assiège Pont-Saint-Esprit, parvient à négocier un arrangement. Nous sommes en Mars 1361. Contre paiement de 14.500 florins, les compagnies abandonnent la Provence et s'en vont en Italie.

Mais ces réfugiés accourus dans la Cité papale ont apporté la peste. Du 29 Mars au 25 Juillet, 1361, dix-sept mille personnes y ont péri et le Sacré Collège a payé un lourd tribut à l'épidémie : neuf Cardinaux sont morts. Nous avons sur ce point des détails dans une communication faite à l'Académie de Nîmes par notre regretté et savant confrère M. le Commandant Gaudronneau. Il s'était surtout attaché à la physionomie du Cardinal de Boulogne qui fut précisément en relief pendant ce triste temps et qui nous intéresse également puisqu'il fut un des plus grands amis et un bienfaiteur de la Chartreuse de Villeneuve. N'est-ce pas lui qui, le 19 Avril 1358, en présence du Pape Innocent VI et de tout le Sacré Collège, consacra l'Eglise de ce monastère ? Passons sur son rôle diplomatique fort important d'ailleurs. Restons sur les côtes de Villeneuve ; ils étaient alors parsemés de villas habités par les dignitaires abrités du Mistral et se chauffant au soleil. Bien des Cardinaux y avaient également leurs demeures de plaisance ; mais c'est à Villeneuve qu'ils avaient leurs véritables résidences, ce que l'on nommait les « Livrées cardinalices ». On en a compté quinze. La livrée du Cardinal de Boulogne (plus connue sous le nom de livrée du Cardinal de Thuroye, nom de son dernier occupant au commencement du XV<sup>me</sup>) était fastueuse. On y a mis au jour des fresques de Madones, des crucifixions, des natiuités. Une d'elle est à remarquer ; elle représente un saint des plus populaires au Moyen Age, Saint Sébastien. Pourquoi Saint Sébastien ? Etait-ce en qualité de méridional né à Narbonne ? C'est plu-

tôt qu'ayant résisté aux flèches, il était invoqué contre les atteintes de la Peste. Le Cardinal de Bologne, rentrant de sa mission en Castille, fut bouleversé devant le vide que la mort avait fait dans le Sacré Collège, et à Villeneuve même où le Cardinal Pierre de la Forêt succombait le 23 Juin 1361. Innocent VI ne devait pas lui survivre longtemps puisqu'il rendait son âme à Dieu le 12 Septembre 1362. Voilà donc quelques uns des personnages qui étaient au premier plan lors de la fondation de la Chartreuse. A côté des hommes, les événements, car les premiers n'expliquent pas, seuls, le développement et le rayonnement de ce monastère. Il devint une des plus importantes Chartreuses. Dès sa fondation, les dons magnifiques affluent, sans doute parce qu'on connaissait à quel point elle était chère au Pape. Les neveux du Pontife s'empressèrent, dont Etienne Aubert, évêque de Carcassonne, puis c'est Pierre Salva de Monterac, Cardinal de Pampelune, proclamé second fondateur, Audoin Aubert, évêque de Maguelone. Puis, les dons viennent d'Auxerre, de Paris.

Les moines méritaient bien ces secours, imitant leurs frères des autres contrées, ils entreprirent des travaux que nous désignerions aujourd'hui, de l'appellation de travaux publics. Un des plus importants fut l'assèchement de cette plaine fertile désormais et qui, sur notre cadastre et nos cartes est encore désigné comme étang de Pujaut. C'est Montconis qui avait résolu de procéder à cette entreprise. Ce ne fut que vers 1610 que le résultat fut acquis. Les Moines avaient construit digues et chaussées ; en contre partie, ils reçurent les lois et redevances d'usage ce qui augmenta considérablement la fortune du Monastère. Ils employaient leurs ressources à soulager les infortunes et à s'occuper de l'éducation des enfants. C'est ainsi que pendant la disette de 1709, ils ne distribuèrent pas moins de cent salmées de blé.

Nous sommes au XVIII<sup>me</sup> à l'apogée de la Chartreuse du Val de Bénédiction. En 1726, on dénombre quarante religieux de chœur, trente convers, un oblat. De grand prieurs s'étaient succédés dont on a retenu quelques noms : Don François de Simarte, Cesseneuve, Antoine de Charmes, un savant comme Don Bruno d'Afringue qui devait devenir Supérieur de l'Ordre et de

qui Henri IV fit son ami ; un saint, Louis de Lazeray. Des faits historiques illustrent son prestige, Henri III y viendra présider le couvert des Etats Généraux du Languedoc. En 1664, c'est Louis XIV qui viendra assister à la Messe. Villeneuve déborde en créant une Chartreuse à Marseille et donnera 100.000 écus pour y bâtir une Chapelle. La bibliothèque contient huit mille cinq cents volumes dont cent vingt-huit de chroniques et quatre vingt deux traitant des médailles. Certaines salles sont décorées par de beaux tableaux. Il en est un qui représente le Jugement dernier et que, la tradition attribue au Bon Roi Renée. Mérimée a recueilli cette tradition et nous donne cette garantie : il n'en coûte rien d'appeler les choses par un nom honorable. Par contre d'autres toiles sont authentiquement signées par des peintres moins inattendus. Citons : La Visitation, par Philippe de Champagne ; une Annonciation, de Gennaro ; Jésus au milieu des Docteurs, de Nicolas Mignard ; d'autres du : Guide, de Simon, de Chalons, de Parrochel, de Leveu, du Titien.

C'est sur ces trésors et en pleine expansion que tombe tout à coup le couperet de la Révolution.

Le 7 Janvier 1791, on frappe à la Porte Monumentale. Qui donc ? Les Commissaires du Gouvernement.

On va bien voir ; on cherche et l'on trouve des armes, des armes de musée : cinquante-cinq pierriers qui au temps jadis étaient utilisés pour lancer des pierres ; plus quinze pertuisanes. Tout cela remontait à plus d'un siècle au temps où Louis XIV avait autorisé les Chartreux à avoir des armes pour prévenir à toute attaque éventuelle des religionnaires. Notons que nos Commissaires n'étaient pas sans pitié puisqu'ils ont ainsi rédigé leur procès-verbal : « Ils laissent tous ces objets (c'est-à-dire des reliquaires, des calices) vu la tristesse profonde dans laquelle ces religieux sont plongés et considérant que le peuple accourt en foule à l'Eglise les jours de fête ». On dénombra dans la Bibliothèque trois mille trois cents volumes et dans l'Eglise trente quatre tableaux. Plus dans une chapelle un tombeau : celui d'Innovent VI.

Restait à liquider en morceaux : bâtiments, terrains, meubles en dix-sept lots, et dans l'un d'eux se trouvait

le tombeau du Pape. Le tout fut dispersé au cours de deux adjudications devant le district de Beaucaire pour 103.000 livres. C'était le 1<sup>er</sup> Thermidor An II.

Ainsi disparaissait la Chartreuse de Villeneuve qui seule pouvait rivaliser avec la Grande Chartreuse. La Chartreuse du Val de Bénédiction était ensevelie dans l'oubli, et une fois les convulsions révolutionnaires calmées, dans la Paix. Comme toujours la mort n'est qu'un sommeil ; ici surtout où, tant de moines et pendant si longtemps avaient chanté l'espérance.

Et voici aujourd'hui l'heure du réveil.

Mais autant pour rendre un juste hommage aux artisans de cette résurrection et l'ampleur de leur tâche, rappelons que l'enceinte de ces ruines se mesure par 1 km. 500. L'intérieur est un assemblage de terrains, de murs écroulés, de masures habitées ou abandonnées. Une première et indispensable tâche s'imposait : racheter le sol. Le mérite des premiers achats revient à M. Verdier, Inspecteur Général des Monuments Historiques ; grâce à ceux-ci on a dégagé l'allée des Mûriers, le Petit Cloître et l'Eglise. Les principales restaurations actuelles sont dûes à M. Chauvel, Inspecteur Général et à M. Pierre Biscop, architecte actuel des Monuments Historiques en Avignon : restauration de l'Eglise dont subsiste seulement une partie de colonnes ogivales, ce qui permet aux visiteurs d'admirer à travers la brèche la masse imposante de Fort Saint-André ; restauration du réfectoire et du petit cloître. Après la dernière guerre, M. Jullien a restauré un certain nombre de cellules ; le cimetière des moines, la boulangerie, la bugade. Actuellement, c'est M. Sonnier, Architecte en Chef des Monuments Historiques et M. Biscop qui dirigent les travaux. L'essentiel de leur efforts se porte sur le dégagement et la remise en état du Cloître du Cimetière et la Bugade. Précisons que les menuiseries qui sont refaites le sont d'après des témoins anciens qui ont été trouvés. Mais nous sommes jusqu'ici restés sur le seuil. Peut-être serait-il opportun d'entrer et voir, tel qu'il se présente aujourd'hui, l'intérieur du monastère.

On entre tout de suite, et de plein pied dans ce qui était l'Eglise du XIV<sup>me</sup> siècle ; des deux nefs qu'elle comportait une seule subsiste. Dépouillée de son pavé

de marbre, elle ressemble à un vestibule qui ne doit pas retenir le visiteur contemporain. Dès qu'on en sort, on pénètre dans une salle qui ne paraît pas encore avoir préoccupé les restaurations. Cela est naturel car elle semble avoir échappé aux injures des hommes et du temps. C'est le réfectoire, celui où Louis XIV a été reçu et où les députés du Languedoc ont tenu la réunion des Etats Généraux : les murs sont ornés de moulures ainsi que le plafond. Ici le Moyen Age est effacé par des vestiges du XVIII<sup>me</sup>.

Mais en sortant de cette pièce d'apparat un peu froide, une surprise nous saisit et nous restitue la chaleur d'atmosphère de la ferveur monacale. Cette pièce qui s'épanouit en rotonde s'exhausse sur des nervures ogivales, et se termine en voûte dont la clé porte les armes du neveu d'Innocent VI, le Cardinal de Monteruc, proclamé second fondateur. C'est la Chapelle d'Innocent VI et c'est là qu'était le tombeau que le vigneron de jadis avait à peine jugé digne de figurer entre ses tonneaux.

Nous sommes ici au cœur de la Chartreuse, d'où devaient aboutir et repartir toutes les pulsations de cette vie monacale pendant cinq siècles. Avec quelle ferveur a-t-on soigné, embelli cette chapelle. Sur ses murs arrondis nous admirons aujourd'hui d'admirables fresques, qui, en dépit du temps et du mépris des révolutionnaires, ont conservé leurs coloris. Désormais, elles sont à l'abri et nous pouvons les admirer. Il y a là : Une vie de Saint Jean Baptiste, une Crucifixion, l'Annonciation, une adoration du Pape devant l'Enfant Jésus ; des figures des trois martyrs avec le gril instrument de leur supplice Saint Etienne, Saint Laurent, Saint Nicolas.

A quels artistes faut-il les attribuer ? En 1873, notre Revoil, chargé de mission par le Gouvernement, découvre dans la crucifixion un monogramme ; il est fait de quatre majuscules DSIE et les deux médianes sont entrelacées. Il pense que c'est celui de Simon de Sienne. Une vérification qu'il fait à Florence à la galerie Degli Uffizi le confirme dans son opinion. Mais six ans après, en 1879, il s'aperçut de son erreur, qui

lui fut signalé par une note de la Revue Archéologique de Vaucluse. Simon de Sienne est mort en 1345 et la Chartreuse de Villeneuve a été fondée onze ans après : en 1336, d'où impossibilité d'attribuer à ce Simon de Sienne, une fresque de la Chapelle. Comment concilier cette exigence avec ce qu'on lit sur le monogramme ? Et voici l'explication : il s'agit non pas de Simon de Sienne mais de Simonet disciple et élève du Siennois. En ce temps, les disciples s'approprièrent facilement les attributs de leur maître ; ainsi s'expliquent les analogies des monogrammes. Rendons donc à Simonet la paternité de la fresque, paternité qui d'ailleurs n'est pas méprisable, car notre Simonet a décoré le tympan et le fronton de l'entrée de Notre Dame des Dons. Ce détail, que je me suis permis de vous imposer, prouve l'intérêt que les milieux artistiques portent aux richesses et à l'importance de la Chartreuse du Val de Bénédiction. C'est ici d'ailleurs que nous aurions dû pouvoir admirer le tombeau d'Innocent VI. Il n'y est pas encore. Nous ne pouvons seulement voir le soubassement et le bas des colonnes attendent leurs couronnements. Quand le monument sera parachevé, Innocent VI quittera la sacristie de l'Hospice et fera définitivement, nous l'espérons, sa rentrée dans son domaine. Mais, ici, vous le devinez, se pose un problème à la fois d'ordre administratif et religieux. Des négociations se poursuivent entre l'Evêché de Nîmes et le Vatican : un accord est, en effet, indispensable pour le transfert d'un Pape dans une Chapelle qui jusqu'ici est désaffectée.

Au delà, c'est le terrain consacré plus particulièrement à l'activité quotidienne du chartreux : il est enclos dans ce qui fut le grand cloître. Il offre aujourd'hui un aspect pittoresque par cette juxtaposition d'habitants actuels ayant trouvé abri dans les murs et les constructions d'il y a plusieurs siècles. Ici s'accroît l'impression du début et, il faut en convenir, de plus en plus étrange. Il y a des cellules de moine reconstituées avec leurs deux pièces réglementaires, l'atelier et le minuscule jardin et à côté une construction identique mais habitée par une ménagère et des enfants qui jouent sur le seuil. Au centre de cette étrange cité, un clocher muet, un puits qui évoque le passé lointain (XIII<sup>me</sup>

siècle) et une élégante fontaine du XVIII<sup>me</sup> qui évoque l'apogée de la Chartreuse à la veille du pillage.

Il ne me reste plus qu'à m'excuser de vous avoir retenu trop longtemps dans cette austère enceinte, qui à cause peut-être de moi sans doute, vous a donné l'impression d'être une cellule de chartreux où par ma faute, à la paix de l'âme a succédé l'ennui. Vous me pardonnerez si j'ai cru qu'il convenait d'attirer l'attention de la Compagnie sur la résurrection d'un passé dont notre département peut être fier et l'intérêt que présente les travaux en cours pour l'enrichissement de notre patrimoine artistique.

M<sup>e</sup> Davé, à l'aide d'une carte, a complété les indications données par M. Lacombe.

---

## SEANCE DU 5 JUIN 1959

La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Seston, président.

Étaient présents : M.M. le Docteur Baillet, Chanoine Bruyère, Chanoine Anthérieu, Mlle Lavondès, Bâtonnier des Guerrois, Hutter, Inspecteur Lignières, Colonel de Balincourt, Docteur Paradis, Enjoubert, Professeur Brunel, Théron, Sablou, Bâtonnier Lafage, Pasteur Barde, Lacombe, secrétaire perpétuel.

Excusés : M.M. Barnouin, Flaugère, Hugues, Pasteur Brunel.

Il a été procédé à la réception de M. le Pasteur Barde.

M. Seston l'a accueilli par ces paroles :

« Accueillir un nouveau confrère est toujours pour le président de l'Académie un agréable devoir ; mais quand le récipiendaire est de plus un ami de longtemps, ce devoir devient un véritable plaisir, un plaisir de haute qualité où le contentement de l'esprit a peine à se distinguer de la satisfaction de cœur.

Depuis treize ans que votre ministère vous a appelé à Nîmes, j'ai été souvent — et quelquefois de très près — associé à vos activités. Je sais donc, d'expérience directe et personnelle, quel homme l'Académie a choisi en vous élisant, et je sais que c'est un bon choix. Notre compagnie aime les fortes personnalités ; si elle s'interdit de mettre sur le tapis les problèmes politiques du jour et les questions de foi religieuse, elle ne demande à aucun de ses membres de mettre ses lumières sous le boisseau, laissant à chacun la pleine liberté de ses idées.

Vous n'êtes donc pas tombé dans un piège, en venant ici. Dans ce salon, on discute, mais on ne se dispute pas, et si, en écoutant un confrère, il arrive qu'on ne comprenne pas, chacun n'en accuse que sa propre incompétence ! Notre Académie, vous le savez, remonte au XVII<sup>me</sup> siècle ; nous n'en sommes pas pour autant



de beaux esprit, mais plus préoccupés d'être que de paraître. Nous voulons être des gens sérieux, mais nous ne confondons pas le sérieux avec l'humeur chagrine. Il nous arrive de nous essayer à faire de l'esprit : beaucoup de nos confrères y réussissent. C'est vous dire qu'on ne s'ennuie aux séances de l'Académie, que si on le veut bien. Nous savons y sourire et même y rire franchement, mais sourire et rire, vous vous en doutez bien, sont toujours du meilleur aloi !

Pourquoi est-ce que je me permets de parler ainsi ? Pourquoi ne serait-il pas permis de parler de joie à un prêtre ou à un pasteur ? Est-ce parce que les problèmes sur lesquels ils méditent sont les plus graves de tous ceux qui se posent à l'homme ? Si je le fais, Monsieur, c'est que je sais que, malgré une vie qui fut traversée par bien des épreuves — dont une fut anormalement cruelle — vous entretenez au fond de vous même une joie permanente et profonde, celle qui naît des grandes certitudes de la foi. A vivre dans votre sillage, on apprend à ignorer le découragement, parce qu'on apprend, par votre exemple même, que le meilleur moyen de remercier Dieu du don sans prix qu'il nous fait en nous donnant la vie, c'est de donner JOYEUSEMENT à cette vie tout son sens.

Au surplus, si vous passez bien des heures dans la méditation et la prière, vous n'êtes pas un théologien uniquement absorbé par la spéculation théorique. Votre christianisme est un christianisme vivant et c'est à travers lui que vous vous penchez sur les problèmes modernes.

De ces problèmes, il en est peu qui vous aient échappés. Né en 1900, vous appartenez à une génération d'hommes qui n'était pas assez âgée en 1914 pour prendre les armes, mais qui l'était assez, à la fin des hostilités, pour se rendre compte que tous les problèmes humains étaient à repenser.

Votre formation personnelle vous mettait à même de l'embrasser avec compétence et aussi, si je peux m'exprimer ainsi avec une SERENITE PASSIONNEE.

PASSION, parce que l'Évangile vivant que vous professez vous fait un devoir de charité (devoir accepté

avec enthousiasme) de vous pencher sur les misères des hommes.

SERENITE, parce que ce même Evangile vous met à l'abri des tentations partisans et des considérations intéressées. Quant à votre COMPETENCE, elle est due à votre haute culture. A vos études de théologie, vous avez ajouté des études supérieures générales, puisque vous avez été kagneux à Louis le Grand et votre connaissance des langues étrangères est assez poussée pour que vous puissiez prêcher en allemand et, je crois, aussi en anglais.

De votre carrière de pasteur, je dirai peu de choses sinon, que commencée dans la paroisse de campagne de Mongon, en Poitou ; elle vous a conduit au sein des plus hautes instances de l'Eglise Réformée de France, en passant par la Société Centrale d'Evangelisation, que vous avez dirigée pendant douze ans. De plus, vous avez fait, comme aumônier, la campagne de 1939 ; vous avez été pris dans la débacle de Dunkerque et, par suite, prisonnier quelques temps, cruelle expérience, dont vous n'avez pas manqué de tirer toutes les leçons pour votre enrichissement personnel et pour celui de votre ministère.

Méditation et action, culture et expérience, cet harmonieux dosage que l'on trouve en vous, vous permet de placer les questions religieuses, morales et sociales sous leur véritable éclairage. C'est à Dieu une VUE IDEALE des solutions à trouver, mais en même temps un SENS PRATIQUE des moyens à utiliser pour les résoudre et une INTUITION JUSTE, les limites qu'il convient de leur assigner.

Vous avez fait quelquefois quelques incursions sur les terres de l'érudition historique ; vous avez en effet écrit l'histoire de votre paroisse de Mongon dont l'origine remonte à la Réforme même, mais ce sont surtout les problèmes contemporains qui vous retiennent. Vous avez été un an à la direction des Eclaireurs Unionistes de France et, par des conférences, vous avez aidé à l'action des Associations Familiales de Paris. C'est dire que les questions que posent la jeunesse et la famille, si graves à notre époque instable, ont retenu toute votre attention. Et puis vous avez beaucoup voyagé. Si

vous avez su jouir en touriste cultivé de la beauté des pays que vous avez visités, vos voyages avaient en général une portée plus profonde. Sous l'égide du Conseil Œcuménique (cette tentative pour trouver entre les Eglises de confessions diverses, un terrain d'entente, préfiguration idéale de l'accord qu'on voudrait voir s'établir entre les hommes dans tous les domaines), vous êtes allé en Amérique, en Ecosse, en Yougoslavie et surtout en Allemagne. Vous avez été, en effet, un des délégués de la Fédération Protestante de France aux journées du Kirchentag, en Allemagne de l'Est comme de l'Ouest. Ces journées où les protestants des deux Allemagnes communient sous les espèces de leur foi commune. Vous avez pu ainsi vous rendre compte sur place et par le dedans de bien des aspects de la question allemande. Vous connaissez bien l'Algérie, pour vous y être rendu souvent. Il y a deux ans à peine, vous avez passé un mois dans l'Oranais, en contact direct avec la population européenne et musulmane. De tous ces voyages, vous avez rapporté maintes impressions directes qui vous permettent de vous faire une opinion personnelle sur bien des sujets à l'ordre du jour de notre époque. L'Académie espère que vous voudrez bien dans le cadre qui est le sien, la faire profiter de toutes ces richesses.

Vous succédez à un homme, M. Hubert-Rouger, dont l'expérience des hommes était aussi fort étendue. Les sources de son expérience étaient différentes des vôtres puisqu'elles avaient jailli sur le terrain de la politique. Mais notre confrère avait tiré de sa longue carrière de député et d'élus municipal, une philosophie bienveillante et sereine, qui donnait beaucoup de charme à son commerce, et la connaissance qu'il avait de la grande petite histoire de sa chère cité de Nîmes, nous a valu de sa part des communications d'un très grand intérêt. Que vous succédiez à M. Hubert-Rouger est une preuve de l'eclectisme de notre Compagnie et du climat où l'on vit ici : un respect compréhensif de toutes les opinions, une courtoisie de bonne compagnie dans leur discussion.

Il ne me reste plus qu'à m'excuser de la banalité des paroles que je viens de prononcer. Je vous ai dit

sur vous même des choses que vous savez — et pour cause — bien mieux que moi ! C'est un peu une tradition académique ! C'est surtout un moyen de vous présenter à vos nouveaux confrères. Ils savent maintenant qui vous êtes et — le sachant — ils sont certains de ne s'être pas trompés dans leur choix.

Vous êtes désormais des nôtres ; nous en sommes tous pleinement heureux et le président l'est peut-être plus que tout autre, puisque avant de vous avoir pour confrère, il a eu la chance de vous avoir pour ami ».

M. le Pasteur Barde a répondu en ces termes :

« Monsieur le Président,

M.M. les membres de l'Académie de Nîmes,

Je ne sais, en vérité, ce qui a inspiré votre choix lorsqu'il s'est fixé sur ma personne, et vous m'en voyez tout confus. Je dois vous dire, en toute sincérité, que je ne m'attendais nullement à un tel honneur et que je me sens très loin d'en être digne. Bien des raisons auroient dû vous dicter un meilleur choix : nimois de fraîche date, ne pouvant parler ni entendre votre si savoureuse langue, il manque, dans mon jeu, plus d'un atout. Peut-être pourrais-je seulement plaider les circonstances atténuantes, en disant qu'il n'est pas de patrie plus chère que celle que l'on a adoptée, qu'il faut peut-être venir du dehors pour apprécier tout ce qu'une longue accoutumance peut faire oublier, et que jamais le soleil ne paraît aussi beau qu'à ceux qui sont nés dans les brumes nordiques. Si je sais bien, tout ce que je retirerai personnellement de ma présence parmi vous, si je mesure pleinement, soyez-en bien sûrs, tout l'intérêt, toute la richesse de votre Assemblée, de vos traditions, de vos études, des contacts humains, littéraires, philosophiques dont je bénéficierai désormais, je me demande par contre ce que pourra être mon humble contribution, et je crains fort de vous décevoir.

Mais, puisque au sein de cette Académie, se rencontrent les courants de pensée les plus divers, se réclamant d'un spiritualisme sans étroitesse et sans exclusive, je m'efforcerai tout simplement de rester fidèle,

dans le même esprit, à celui dont je me réclame, et qui a de nombreux amis dans cette assemblée : Si je ne l'avais su par avance les quelques visites que j'ai eu le privilège de pouvoir faire depuis mon élection, auraient suffi à m'en convaincre ; c'est, à mon sens, une des contributions les plus importantes que puissent apporter cette assemblée à la pensée de nos concitoyens, que cette rencontre d'hommes désintéressés, de chercheurs sincères, de gardiens fidèles des valeurs les plus hautes du patrimoine humain, d'hommes suivant la formule de celui qui est, plus que jamais, à l'ordre du jour, attachés à « chercher le vrai, enseigner le bien, aimer le beau » (Mistral).

A cet égard, épris d'universel depuis ma jeunesse, désireux d'établir des contacts toujours plus nombreux avec mes semblables, par dessus les frontières, ou les barrières de quelque nature qu'elles soient, ayant consacré beaucoup de temps, aux rencontres les plus diverses, tant sur le plan de notre pays, que sur le terrain international, je ne puis que me réjouir de pouvoir bénéficier, grâce à vous, de nouvelles et précieuses, j'allais dire relations, permettez-moi de dire amitiés. Elles me permettront, je n'en fais aucun doute, délargir ma propre pensée de prolonger mes investigations dans le domaine des choses de l'esprit pour enrichir mon bagage et en faire bénéficier tous ceux vers lesquels me conduit journellement ma vocation.

Parmi les premiers privilèges qui me sont confiés, le tout premier, et ce n'est pas le moindre, est d'avoir à vous parler de celui au fauteuil duquel vous m'avez appelé à siéger : Hubert Rouger ; j'ai trouvé un grand intérêt à faire plus ample connaissance avec sa pensée et un très grand plaisir à lire ce qu'il a écrit.

Bien des hommages lui ont été rendus, je les ai lus, mais je voudrais avant toutes choses remercier très chaleureusement ici, Mme Rouger et son fils M. Deschamps qui, avec une bienveillance et une confiance dont je ne saurais trop me louer, m'ont permis de consulter les papiers laissés par M. Rouger.

Classés dans un très grand ordre, ces écrits, bien sûr, reflètent avant tout sa personnalité politique, ce n'est pas, de son rôle dans ce domaine, que nous avons à

nous occuper ici, sinon pour souligner un trait de caractère qui se retrouvera partout et qui marquera son œuvre en général, je veux parler de sa générosité d'esprit et de l'intérêt qu'il a toujours porté à la vie, au travail, aux mille soucis des petites gens. Lorsqu'il fait de l'histoire, c'est la petite histoire qui l'intéresse, et dans cette petite histoire, plus encore que ceux que l'on appelle les grands responsables, ce sont les innombrables anonymes qui l'ont faite et l'ont vécue, qui l'intéressent: Il leur donne un visage, un nom, une existence qui n'ont rien de factice, rien d'artificiel; tout y a un caractère d'authenticité et de vécu qui vous charme et vous convainc, tout à la fois.

Il faut évidemment classer à part son projet d'histoire politique de Nîmes: les quelques fragments qu'il a donnés en communication à votre compagnie, ou publiés dans des revues spécialisées, tels que la:

« Vie de Nîmes en 1870-1871 » ;

« La Vaunage à Nîmes en 1830 » ;

« La Commission Municipale de Nîmes en 1870 » ;

« L'histoire des élections municipales du 6 Mai 1888 », suffisent à nous faire penser qu'il y aurait, dans les papiers qui restent inédits, les éléments d'un ouvrage dont pourrait s'enrichir notre bibliothèque municipale, si un jour un amateur d'histoire éclairé, doublé d'un déchiffreur patient, voulait dépouiller, pour nous, les manuscrits qui attendent leurs lecteurs.

C'est que M. Hubert-Rouger, qui était né, rappelons-le en 1875, à Calvisson, a donné soixante ans de sa vie politique, comme on se donne disait-il lui-même, lors de sa réception à l'Académie en 1947, à « un idéal qu'on croit capable d'élever les âmes et de transformer le monde ». Homme de la terre, viticulteur vaunageol, fils de viticulteur, Hubert-Rouger fut pourtant de bonne heure initié au travail de la ville, et il se passionna tout de suite pour les problèmes que posent les conditions du travail. N'est-ce pas d'ailleurs pour mettre en pratique ses convictions sur ces conditions qu'il fonda, dès 1904, l'Imprimerie Coopérative « l'Ouvrière » ? C'est dire qu'il avait une connaissance assez complète de l'homme de son temps, tant celui de la campagne que celui de la ville, ce qui est le fait de bien peu d'hommes.

Il me semblait qu'il fallait rappeler ces choses, tout en convenant, bien sûr, que chacun, interprêtera l'idéal et l'action de Hubert-Rouger selon sa propre optique des choses, pour comprendre sur quelle toile de fond s'est inscrite l'activité littéraire proprement dite d'Hubert-Rouger.

Il devait d'abord consacrer une petite brochure à son cher village de Calvisson, retraçant brièvement cette histoire qu'il fait remonter jusqu'aux nécropoles de l'âge de pierre, en passant par l'époque romaine, concrétisée par l'Oppidum ; il s'attarde longuement sur les temps de la Réforme et ceux de la Révolution, ce qui n'étonnera personne après ce que nous avons dit de sa carrière.

Peut-être, certains jugeront-ils cette histoire légèrement infléchie par l'intérêt que porte l'auteur, à tout ce qui est conquête de la liberté. Il n'en reste pas moins qu'il sait reconnaître les signes de la tolérance d'où qu'ils viennent et les salue au passage avec joie. Il sait aussi manier sans méchanceté, une saine humour, ce qui élève ses récits à la hauteur d'une sage sérénité. Je n'en veux pour preuve que la manière si pittoresque dont il conte l'histoire de la première cloche du Temple de Calvisson, histoire pleine de vicissitudes, de disparitions, de réapparitions, sujet de contestations avec les Nimois, histoire si mystérieuse qu'Hubert-Rouger y reviendra plus tard pour défendre, devant l'Académie, ses chers Calvissonnais, surnommés à la suite de ces aventures « Li Mangepa Campana », et pour rétablir la vérité.

Cette monographie se termine par un de ces morceaux dont il a le secret et qui nous amènera à ce que je considère comme un petit chef-d'œuvre, ses « Histoires Calvissonnaises » ; que ce soit une légende, ou un portrait, une coutume, ou un épisode de la vie de tous les jours ou de celle de la cité, Hubert-Rouger excelle dans l'art de raconter. Et s'il a su camper les personnages historiques de Calvisson, comme plus tard ceux de Nîmes, il a su aussi nous rapporter des contes de la veillée, comme celui de la Fada du Castellas. Qu'il nous conte en dialecte ou en français tout émaillé de mots, d'expressions languedociennes, nous sommes

toujours transportés au cœur même du village, dans la grande cuisine d'un oustaou peiroulaou, et nous voyons sur ces visages, éclairés par un feu de racines d'oliviers ou de sarments, ou par la lumière du caleou, vivre, penser, aimer ou souffrir notre humanité.

C'est cela en effet qui l'intéresse, autant que les faits historiques et c'est cela qui fait l'attrait irrésistible de ses contes Calvissonnais « A pleine Cruche ».

Cette galerie de portraits nous fait entrer dans l'intimité de « l'aimable cité » et de ses habitants ; leurs coutumes, leurs usages, leurs franchises communales, leurs sobriquets, sont tour à tour évoqués : voyez ce coquin de Pierre, qui fait enrager la vieille voisine Madame Potière et se gausse de son avarice, ce nigaud de Bertrand qui pour n'avoir pas voulu se laisser berner, comme toujours, est, plus que jamais pris au piège de sa sottise, mais surtout ce malin de Triaire, le chef de musique aux pantalons de bure auxquels il manquait toujours quelques boutons : « Une redingote ample, couleur lie-de-vin lui descendait jusqu'aux mollets, son cou calfeutré dans trois ou quatre tours d'une épaisse cravate, qui avait été noire, un chapeau large comme un cabas de moulin à huile ». Tel était Monsieur Triaire.

Naturellement, les bons républicains et les hérétiques tiennent une grande place dans cette petite société : partisans de la liberté, ils ont l'affection de l'auteur, mais il sait aussi découvrir leurs travers et gentiment souligner leurs ridicules, rivalités des cercles dans le village, saveur des arguments, sagesse du maire, trouvant toujours le bon mot pour faire plaisir et rassembler ses partisans, tout cela est conté avec humour, avec finesse, sans égratigner personne, et avec une saveur et une fraîcheur qui vous ravissent.

Comment ne pas déplorer que d'autres brochures, annoncées par l'auteur, avec leurs titres, n'aient jamais vu le jour. Ce « Travail en Vaunage », ces « Fêtes Vaunageoles » nous eurent, sans doute, charmés comme les premiers contes, et auraient, pour nous, contribué mieux à fixer encore une époque qu'il sut comprendre, aimer et peindre, et qui n'est peut-être pas entièrement révolue. En nous donnant ces souvenirs, il nous aura au moins appris à nous rafraîchir à cette cruche, rem-



plie par les petites sources de bonheur, à côté desquelles, trop souvent, nous passons, sans les voir et sans nous y désaltérer.

Et c'est ainsi qu'un homme qui fût un homme d'action, un militant dans la société, dans la cité, un homme dont l'œuvre publique fût considérable, puisa et renouvela ses forces dans le contact avec la vie simple, la vie de la terre, la vie du village, auquel il resta toujours fidèle, où dort aujourd'hui sa dépouille mortelle, mais où, comme ici, son souvenir restera longtemps vivant ».

M. Hutter fait une communication sur : « LE DRAME DE LA PYRAMIDE ENSEVELIE » :

« Lorsque le Docteur Mohamed Zakaria GONEIM fut nommé, en 1951, Inspecteur Principal, Conservateur du Site Archéologique de SAKKARAH, il voyait enfin se réaliser un rêve qui lui était cher.

Jusqu'à ces dernières années, tous les savants qui travaillèrent en Egypte étaient étrangers. C'est à leur école que se mirent à leur tour des étudiants Egyptiens et c'est ce que fit Zakaria GONEIM. Après des études effectuées sous l'égide des Professeurs Percy NEWBURY et Herman JUNKER, il avait obtenu le titre d'Archéologue du Service des Antiquités Egyptiennes et à sa sortie de l'Université du Caire, son premier poste fut celui d'Assistant à SAKKARAH.

Différents postes lui permirent ensuite de participer à d'importantes exhumations dans les Secteurs Archéologiques d'EDFOU, de THEBES et de LOUKSOR, mais il avait toujours souhaité revenir dans le Secteur de SAKKARAH. Quoique ce site ait été un des plus fouillés de l'Egypte, le Docteur GONEIM était hanté par l'espoir d'y découvrir encore quelque monument enfoui dans son sol bouleversé.

Une étude sérieuse du terrain, et son raisonnement, firent que dès son retour à SAKKARAH, GONEIM entreprit des recherches dans un vaste quadrilatère assez proche de l'enceinte de la fameuse Pyramide à degrés du Pharaon DJEZER. Il cherchait les traces de quelque monument élevé par un Souverain de cette III<sup>me</sup> Dynas-

tie si peu connue, et celles qu'il parvint à déceler lui parurent suffisantes pour motiver une demande d'autorisation de fouilles. Cette autorisation lui fut accordée avec un modeste crédit qui permit à GONEIM l'ouverture d'un chantier dès le 27 Septembre 1951.

Comme Kakaria GONEIM cherchait à ramener au jour les restes d'une ancienne Pyramide inconnue jusqu'à alors, il est bon, avant de suivre ses travaux et de partager ses espoirs, de rappeler rapidement, quoique tout le monde connaisse plus ou moins tout ce qui se rapporte aux Pyramides d'Egypte, ce que furent dès leur début ces énormes constructions.

Elles seraient les premiers monuments en pierre élevés de main humaine et leur conception serait due au génie du très illustre IMHOTEP qui fut un grand savant en toute chose et le tout puissant vizir du Pharaon DJEZER.

Selon l'opinion de Léonard COTTREL, la Pyramide à degrés de SAKKARAH, qu'IMHOTEP construisit pour DJEZER, serait le premier monument de ce genre. IMHOTEP aurait ainsi été le Père de l'Architecture comme il fut aussi celui de la Médecine. IMHOTEP divinisé fut l'objet d'un culte qui, à l'époque grecque, fut assimilé à celui d'ESCULAPE.

Jusqu'à alors, les Mastabas ou Tombeaux, étaient construits en briques. Mais c'était là un matériau bien fragile pour des édifices devant braver l'Eternité, car ces formidables forteresses étaient vouées à la protection perpétuelle d'un cadavre.

Malgré toutes les hypothèses plus ou moins extravagantes auxquelles les Pyramides d'Egypte se sont prêtées, il semble bien que ces tombes royales aient matérialisé, en quelque sorte, les dogmes héliopolitains qui étaient à la base des concepts religieux égyptiens de cette époque (environ 3.000 ans avant notre Ere).

Le Pharaon était fils du Dieu souverain, RA, le Soleil, toujours présent sous une forme ou sous une autre. La fiction était parfois poussée assez loin pour qu'aucun doute ne puisse subsister sur la façon dont l'héritier légitime du trône avait été engendré par la Divinité. Fils de RA, il avait pour première mission de rendre à

son Père Divin le culte qui lui était dû et d'obtenir ainsi de lui tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de son peuple. C'est par la régularité de ce culte qu'étaient obtenue les crues du NIL nécessaires aux récoltes abondantes, la défense contre les épidémies, contre les animaux nuisibles tels que crocodiles et serpents, et contre les pillards des déserts. Les devoirs du culte s'alliaient ainsi aux soucis d'une bonne administration pour que le Pharaon devienne le bienfaiteur du peuple, le « multiplicateur des naissances ».

A la mort du Pharaon, son âme ne restait point dans le sombre royaume d'OSIRIS, mais rejoignait son Père Divin dans la Barque Solaire. Des textes anciens font même allusion aux Pyramides comme à une immense échelle magique propre à faciliter à l'âme royale son ascension vers la Barque Céleste, magnifique échelle qui apparaissait le soir comme les rayons d'or du Soleil pétrifiés.

Il était admis aussi que l'âme royale pouvait souhaiter revenir sur terre, visiter sa momie et apporter ses bienfaits à ceux qui lui étaient chers. Mais il fallait, pour cela, que cette âme désincarnée puisse retrouver son corps intact, ou, à son défaut, une de ces nombreuses statues « douées de vie » qui lui étaient consacrées et l'accompagnaient dans sa tombe, ou peuplait ses temples, en plus, ultérieurement des « oushebtis » ou répondants, destinés à effectuer aux lieu et place du double du défunt les travaux qu'OSIRIS pouvait avoir à lui confier dans les champs d'IALOU.

Ainsi, non seulement le désir du Pharaon d'assurer sa survie et de manifester sa puissance l'engageait-il à élever ces monuments gigantesques, mais encore, le peuple lui-même, peut-être, s'y intéressa par sa conviction que la conservation du corps de son souverain pouvait avoir pour lui d'heureuses conséquences. Ce qui n'empêchait naturellement pas les bandes de voleurs de préparer de longue main, le pillage des tombes royales en vue d'un bénéfice plus immédiat.

La Pyramide n'était elle-même que l'édifice central d'un ensemble architectural qui, pour être complet, ainsi que l'expose l'éminent Egyptologue J.-P. LAUER, de-

vait comprendre : 1<sup>o</sup>) Un temple d'accueil, ou Temple bas, situé à la limite du désert, en bordure de la vallée, ou avaient lieu la momification et la préparation des funérailles ; 2<sup>o</sup>) Une voie d'accès, généralement couverte, reliant le Temple bas au Temple haut ou à l'enceinte de la Pyramide ; 3<sup>o</sup>) Une enceinte entourant la grande Pyramide et une petite Pyramide satellite placée à l'origine au sud de la grande ; cette enceinte se raccordant au Temple Haut ; 4<sup>o</sup>) Un Temple haut sur la face orientale de la Pyramide, avec ses stèles, ses autels d'offrandes, ses magasins et où se perpétuait le service divin de l'âme du Pharaon.

A ces divers éléments s'ajoutera, dès KHEOPS et peut-être antérieurement à lui, un élément constitué par de grandes barques solaires creusées dans le roc et réparties au nord et au sud du Temple haut ou le long de la voie d'accès.

Il est évident que cet urbanisme d'outre-tombe nécessitait une quantité et une variété extraordinaires d'exécutants. Les gros travaux devaient probablement comporter l'emploi de nombreux prisonniers, mais devaient demander aussi le concours de paysans salariés au moment où la culture ne les réclamait pas. Mais les délicats travaux de finition, de sculpture, de gravure, de peinture, de confection du mobilier et de la vaisselle funéraires nécessitaient un appel à tous les corps de métiers et des villages d'artisans s'élevaient à côté de ces immenses chantiers.

Il y avait là une activité nationale importante à laquelle devait s'ajouter celle du personnel religieux qui pendant des siècles rendit les honneurs divins aux Pharaons et reçut les offrandes qu'aux jours de fête des délégations des différents nomes apportaient au Temple du Pharaon.

Pour en revenir aux fouilles effectuées dans le site de SAKKARAH, on peut citer en exemple celles de la fameuse Pyramide à degrés de DJEZER. Après maintes explorations de pillards, cette Pyramide fut visitée par l'Italien SEGATO en 1821 et par PERRING en 1839. FIRTH en 1926, avec LACAU et LAUER, découvrit les chambres ornées de faïence bleue, et reprenant ces fouilles en 1929, pénétra dans les chambres renfermant les stè-

les de DJEZER. LAUER, en 1937, découvrit de nombreuses galeries saccagées par les pillards, et contenant encore trente mille et quarante mille vases et pièces de vaisselle en pierre, en albatre, etc... Ce ne fut, enfin, qu'au cours de travaux effectués en 1938 et 1939 que la cour de cette Pyramide fut déblayée.

Ce rapide aperçu montre combien le temps est un élément important dans toutes ces recherches et combien les espoirs du Docteur GONEIM pouvaient s'appuyer sur un tel exemple, et cela d'autant plus que c'est dans les environs mêmes de cette enceinte de DJEZER que sa curiosité avait été éveillée par des traces d'une superstructure paraissant avoir été arrasée, ou simplement été arrêtée, mais dont les fondations indiquaient l'importance.

Aidé de son Chef de Chantier, HOFNI IBRAHIM, il détermina bientôt l'emplacement d'une terrasse axée du Nord au Sud et mesurant 250 m. de long sur 180 m. de large.

Les premières fouilles firent apparaître un mur fait de grandes pierres de grès d'espèce locale et dont il ne restait que la base d'une épaisseur de 18 mètres. Après bien des tâtonnements, le 1er Janvier 1952, GONEIM trouva sur le flanc nord de la terrasse une série de marches d'escalier qui le conduisit à un mur orienté d'Est en Ouest et totalement différent de ceux qui avaient été recoupés jusqu'alors.

Ce mur était revêtu de belles pierres blanches, formant des saillants et des pans creux d'un aspect très comparable à celui de l'enceinte de la Pyramide de DJEZER. Il paraissait n'avoir jamais été achevé. Préservé par des débris de maçonnerie et par le sable, ce mur intact suscita un enthousiasme bien compréhensible chez GONEIM et ses collaborateurs.

En certains points, les ouvriers qui avaient construit ce mur avaient fait des dessins pour se distraire, soit en encre rouge, soit au noir de fumée. Des figures d'hommes et d'animaux avaient été saisies sur le vif. Un Lybien en longue robe et haute coiffure armé d'un arc, des lions et autres bêtes du désert et même des bateaux d'un modèle utilisé sur le Nil pendant des millénaires.

Cette saison de travail qui se termina au mois de Mai 1952, avait permis le déblaiement de 180 m. de ce magnifique mur blanc dont l'extrémité orientale avait été enlevée par des démolisseurs ayant pris ces pierres pour leur ré-emploi. Elle avait permis aussi de découvrir des substructures en murs inclinés qui encourageait les espoirs de GONEIM, car ce dernier ayant aussitôt consulté l'Égyptologue LAUER qui travaillait alors dans l'enceinte de DJEZER, reçut de lui la confirmation de son opinion qui était qu'il paraissait bien s'agir d'éléments de fondation d'une pyramide à degrés du genre de celle de DJEZER.

Ce n'est qu'en Novembre 1953 que le chantier clos en Mai 1952 put être rouvert. Les premiers travaux confirmèrent bien qu'il s'agissait des vestiges d'une Pyramide à degrés d'un Pharaon inconnu. Quatorze couches de maçonnerie subsistaient encore et formaient avec le sol un angle de 71 à 75 degrés. Si cette Pyramide eut été terminée, elle eut atteint 70 m. de haut, soit 9 m. de plus que celle de DJEZER.

L'entrée de la Pyramide, longuement recherchée, fut enfin décélée et son ouverture officielle eut lieu le 9 Mars 1954, en présence du Docteur ABBAS, Ministre de l'Éducation, du Docteur Mustapha AMER, Directeur Général du Service des Antiquités, d'autres personnalités officielles et des envoyés de la Presse égyptienne et étrangère. Le couloir d'entrée dégagé ne permit cependant pas de pénétrer très profondément dans la pyramide car il était obstrué à peu de distance et les visiteurs durant rebrousser chemin.

Une cheminée d'accès fut découverte. Elle contenait des débris d'animaux plus ou moins momifiés, des détritits divers et était bouchée par des blocs de rochers. On entreprit aussitôt son déblaiement.

Tandis que les ouvriers retiraient les énormes blocs qui y avaient été jetés, et avaient atteint une profondeur d'environ 5 mètres, un grave accident se produisit.

Un des blocs du fonds lâcha prise et tomba dans le couloir inférieur en entraînant avec le sable et les gravats les hommes qui étaient dans la cheminée. Deux hommes légèrement blessés purent être rapidement re-

montés, mais malheureusement un troisième ouvrier périt asphyxié avant d'avoir pu être dégagé.

La nouvelle de cet accident se répandit aussitôt dans le village proche d'Abousit, et de là, dans les villages des environs. Plusieurs centaines de personnes accoururent ; les femmes criaient et pleuraient. La Presse s'en fit l'écho et l'on annonçait que la Pyramide inconnue s'était entièrement effondrée en ensevelissant quatre-vingt hommes.

Pendant deux semaines les travaux furent suspendus. Les hommes étaient terrorisés : la Pyramide était hantée... et le Pharaon se vengeait...

Le Docteur GONEIM parvient, peu à peu, à convaincre ses ouvriers de l'inanité de leurs craintes. Il put, au bout de quinze jours, leur faire reprendre le travail.

Ce travail fut d'abord d'évacuer cette masse de décombres puis une partie du plafond du couloir qui s'était effondrée. Ceci fait, GONEIM trouva, sous la glaise qui recouvrait le sol, des débris de vaisselle de pierre, des centaines de bols en diorite noire, des coupes, des plats en albatre, puis, peu après, vingt et un bracelets d'or, parmi lesquels un anneau plus petit, une baguette en forme de faux dont le bois avait disparu et une très belle pièce, une petite boîte à cosmétique en or repoussé de la forme d'une coquille Saint-Jacques.

Dans cette glaise se trouvaient également une petite pince et une aiguille en alliage d'or, un grand nombre de perles soit en or, pierreries ou faïencé qui avaient dû être placées dans un coffret de bois disparu mais dont subsistaient les petites plaques d'or qui devaient l'orner. A ses côtés avait été placé un grand bol en diorite noire. GONEIM estima que ces richesses avaient dû appartenir à une femme de la Maison du Roi.

La découverte que fit ensuite le Docteur GONEIM lui parut de beaucoup la plus importante. Il s'agissait de petites jarres scellées par des bouchons de glaise sèche sur lesquels il put déchiffrer pour la première fois un nom royal, le nom du Souverain à qui avait dû appartenir cet édifice. Le nom de ce Pharaon qui se lit « SEKHEM-KHET » (Puissance du Corps) était parfaitement inconnu. Il peut s'agir d'un roi de la III<sup>me</sup> Dynastie, peut-être même du successeur immédiat de DJEZER, car

le Docteur GONEIM nota qu'un nom presque semblable figure associé à celui de DJEZER aux mines du SINAI.

Le Docteur GOGHEIM continuait avec enthousiasme ses recherches et c'est le 31 Mai 1954 qu'il crut avoir enfin atteint la chambre sépulcrale du Pharaon. Un mur de trois mètres d'épaisseur en fermait l'entrée.

Il fit pratiquer une ouverture au haut de ce mur et dès qu'elle fut suffisante il la franchit suivi de son fidèle HOFNI.

Au centre d'une chambre grossièrement taillé, s'allongeait un sarcophage d'albatre translucide et doré. Les visiteurs restèrent d'abord muets d'admiration puis, profondément émus, récitèrent des versets du Coran.

Le sarcophage paraissait avoir été taillé dans un bloc et ne pas avoir été touché depuis sa mise en place. Il n'avait pas de couvercle mobile, mais un panneau latéral coulissant et parfaitement scellé. Le dessus en était couvert de poussière et de gravats tombés du plafond et supportait une gerbe mortuaire laissée là quatre mille sept cents ans plus tôt. (Cette date fut confirmée par une analyse au radio-carbone).

La nouvelle de cette découverte fut aussitôt transmise et les Services d'Etat firent prendre toutes les précautions en usage en semblable circonstance. Dès le 17 Juin, la Presse fut autorisée à pénétrer dans la Pyramide et la publicité s'empara de l'événement.

Ce ne fut cependant que le 26 Juin, que le Docteur GONEIM, dans un état d'esprit qu'il est facile d'imaginer, reçut le Docteur Mustapha AMER, Directeur du Service des Antiquités, accompagné d'autres personnalités et donna, en sa présence, le signal d'ouverture du sarcophage.

Après un premier essai, rien ne bougea. Le panneau était comme soudé. Enfin, un glissement fut sensible, mais il fallut deux heures de travail pour soulever ce bloc d'albatre de 200 kgs. GONEIM se précipita pour regarder à l'intérieur : le sarcophage était vide.

Après un moment d'intense stupéfaction, GONEIM reprit avec soin l'examen des parois du sarcophage. Non seulement il était absolument vide, mais encore il



était visible que rien n'y avait jamais été déposé. Les parois portaient encore les traces des foreuses tubulaires qui avaient servi à les creuser. Comment expliquer alors la présence de la gerbe mortuaire ?

Pour le Docteur GONEIM, le choc avait été terriblement dur. Toutes les explications possibles hantèrent son cerveau : Contre-ordre du constructeur, sépulture menacée et abandonnée, sépulture simplement symbolique ??? Mais alors, où SEKHEM-KHET est-il enterré ?

Après cette cruelle déception, GONEIM partit en mission en Amérique. Là, il fut réconforté et encouragé par ses collègues américains. Lorsqu'il revint, en 1955, il avait retrouvé toute sa confiance et toute son énergie.

Il reprit donc ses travaux dans les flancs de la Pyramide ensevelie et découvrit de nouvelles galeries. Son butin s'enrichit de centaines de pièces en diorite, en albatre, en porphyre, d'autres jarres portant le sceau de SEKHEM-KHET, de perles et de fils d'or.

Malheureusement, l'état des roches dans ces couloirs était déplorable et pouvait avoir motivé l'abandon de travaux anciens. Des outils en cuivre pouvaient, par leur abandon sur place, appuyer cette hypothèse.

Dans son livre « LA PYRAMIDE ENSEVELIE », le Docteur GONEIM après avoir fait l'émouvant récit de ses espoirs, de ses travaux et de ses découvertes, et aussi de ses dernières fouilles, conclut ainsi :

« Sous les sables, d'autres galeries recèlent sans doute d'autres mystères. Qui sait si l'une d'elles ne nous conduira pas demain à cette chambre préservée où le roi dort depuis des millénaires parmi les siens, reines, princes ou courtisans ?

« Je ne crois pas excessif de prévoir qu'il faudra vingt ans encore pour achever cette immense découverte. Mais que sont quatre lustres dans le destin d'une œuvre entreprise il y a cinquante siècles, alors que l'histoire des civilisations était encore à écrire presque tout entière » ?

Mais, les Autorités Egyptiennes ne partagèrent pas le point de vue du Docteur GONEIM et l'on confia à ce dernier d'autres missions.

GONEIM ne pouvait, cependant, oublier sa tragique aventure. Sa promotion lui enlevait tout espoir de réaliser son rêve, de rejoindre SEKHEM-KHET dans son tombeau fabuleux.

Le 10 Janvier 1959, le Docteur GONEIM reçut la visite de son fidèle Chef de Travaux IBRAHIM HOFNI qu'il invita à dîner au Casino FOUNTANA. Il faut croire que les souvenirs réveillés au cours de leur entretien vainquirent la force de résistance de GONEIM, car ce dernier, après le départ d'HOFNI, se jeta dans le NIL.

Une antique tradition conférait, sinon les honneurs divins, comme ce fut le cas pour ANTINOUS, du moins une certaine auréole à ceux qui mouraient dans les eaux sacrées de ce fleuve.

C'est par ce geste que le Docteur GONEIM s'inscrivit au martyrologe de la Science Egyptologique ».

---

## SEANCE DU 19 JUIN 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de Mlle Lavondès, ancienne présidente.

Étaient présents : M.M. le Docteur Baillet, Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Hitter, Lignières, Théron, Barnouin, Colonel de Balincourt, Pasteur Brunel, Pasteur Barde, Bâtonnier Lafage ; Lacombe, secrétaire perpétuel.

Au cours de sa dernière séance, M<sup>e</sup> des Guerrois a fait une communication des plus intéressantes sur l'avant-dernier roi d'Italie : Victor-Emmanuel III.

La vie de ce souverain peu connu est tout d'abord retracée. Il est né le 11 Novembre 1869 d'Humbert de Savoie, fils de Victor-Emmanuel II et de la princesse Marguerite de Savoie, fille du duc de Gênes.

Au moment de sa naissance, la monarchie italienne était à peine constituée et n'avait pas encore Rome pour capitale, ce qui ne devait se produire qu'en 1870 après le départ des troupes françaises.

A ce moment-là, le couple princier vint s'installer à Rome. La jeune princesse ne tarda pas à faire la conquête de ses futurs sujets dont elle devait devenir la reine en 1878 après la mort de son beau-père.

Devenu à ce moment-là prince héritier, le héros de cette communication reçut une éducation très sévère entre les mains du colonel Osio. Son instruction fut très sévère et ce n'est qu'à l'âge de 20 ans qu'il cessa d'être sous la férule de son précepteur. Il poursuivit alors sa carrière militaire rapide comme celle de tous les souverains et se trouvait commandant d'un corps d'armée lors de l'assassinat de son père le 29 Juillet 1900 à Monza.

Il s'était marié en 1896, le 24 Octobre avec la princesse Hélène de Monténégro qui, pour l'épouser, abjura la religion orthodoxe. Il se trouvait en croisière avec sa femme au moment de l'assassinat de son père et dut rentrer précipitamment en Italie.

Son règne, commencé le 19 Juillet 1900, ne devait prendre fin qu'en 1946, époque où il abdiqua en faveur de son fils Humbert, qui avait épousé la princesse Marie-José de Belgique, fille du roi Albert.

## DEUX GRANDES PERIODES

On peut distinguer pendant ce règne deux grandes périodes :

1) La période constitutionnelle, de 1900 à 1922.

2) La période où la royauté était en quelque sorte captive, de 1922 à 1944, les deux dernières années ne constituant en quelque sorte que le crépuscule du règne.

Pendant la première partie, le roi s'efforça d'être avant tout un souverain constitutionnel, prenant ses ministres et ses présidents du conseil dans la majorité parlementaire, conservant les prérogatives royales en ce qui concerne l'armée, la marine et la diplomatie.]

Tout en conservant la triple alliance conclue par son père, il s'efforça de maintenir les liens amicaux avec la France et l'Angleterre. Le personnage politique le plus marquant de cette époque fut Giolitti, qui fut plusieurs fois président du Conseil.

En 1914, l'Italie ne se joignit pas à l'Allemagne et à l'Autriche, estimant que le traité ne jouait pas, étant donné que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie et l'Allemagne à la France sans consulter leur alliée.

En 1915, le roi refusa de renvoyer le premier ministre Salandra et accepta la responsabilité d'engager l'Italie dans la guerre aux côtés des alliés.

Pendant la guerre, s'il ne commanda pas l'armée, il sut s'occuper du bien-être des soldats fut pour beaucoup après Caporetto dans le remplacement comme généralissime de Cadorna par Diaz, ainsi que dans le redressement du moral de l'armée qui devait aboutir à la victoire de Vittorio Veneto.

Malheureusement, si l'Italie avait atteint ses buts de guerre, Trieste et le Trentin, elle n'obtint pas Fiume que lui avait promis le traité de Londres en 1915.

De là l'équipée de d'Annunzio, en même temps que l'amertume des Italiens qui se crurent lésés.

En même temps, des troubles politiques et sociaux éclataient en Italie amenant l'occupation des usines sous le ministère de Giolitti, et l'apparition du fascisme dirigé par Mussolini. En 1922, sous le ministère Facta, le roi refuse de signer le décret sur l'état de siège qui aurait arrêté la marche sur Rome et confie le pouvoir, à Mussolini. Il avait agi ainsi pour éviter la guerre civile, pensant ainsi sauvegarder l'unité et l'avenir de l'Italie.

#### LA DEUXIEME PERIODE : 1922-1944

On a pu dire que la monarchie était captive et comparer les rapports de Victor-Emmanuel et de Mussolini à ceux de Louis XIII et Richelieu.

En réalité, le roi se faisait tenir au courant par son premier ministre des événements intérieurs et extérieurs mais il eut le tort de ne pas savoir se dégager du fascisme lors de l'affaire Matteotti et plus tard lors du retrait de l'opposition sur l'Aventin.

Bien que n'aimant pas les Allemands, et voyant d'un mauvais œil le rapprochement entre Mussolini et Hitler, il ne sut pas ou ne put pas l'empêcher.

En 1939, il fit l'impossible pour empêcher l'entrée de l'Italie en guerre aux côtés de l'Allemagne, qui devait amener finalement la défaite italienne. En 1943, le 25 Juillet, à l'issue du grand conseil fasciste, il congédiera Mussolini qu'il fera arrêter et confiera le pouvoir au maréchal Badoglio qui, progressivement, s'efforcera de traiter avec les alliés et d'abandonner l'Allemagne.

Mais il était déjà trop tard pour le roi qui dut bientôt quitter Rome pour Brindisi, et qui, après avoir nommé son fils lieutenant général du royaume, dut abdiquer en sa faveur en 1946 et se réfugier en Egypte, où il devait mourir.

Victor-Emmanuel III, conclut l'orateur, a été un roi consciencieux, pénétré de ses devoirs envers l'Italie, mais qui, dans un but de conciliation, n'a pas su toujours discerner les véritables intérêts de la couronne et de l'Italie. Il a tout de même terminé l'unité italienne

par la conquête de Trieste et de Trente, en même temps qu'il a participé à la réconciliation de l'Italie et du Vatican.

Il n'a pas réussi à empêcher en 1940 l'entrée en guerre de l'Italie contre la France, mais s'est efforcé dès qu'il a pu de la ramener aux côtés des alliées.

Après cette communication, M. Noé, membre correspondant, entretient l'Académie de Louis Bousquet, de Parignargues, auteur de « La Madelon » ; il décrit d'abord ce petit village gardois discret, modeste, comme le fut Louis Bousquet, dont la musique a contribué à rendre célèbre « La Madelon ».

L'auteur a recueilli les souvenirs de l'ami très lié avec Bousquet, il s'agit de M. Théron : « Je suis bien content, dit-il, que vous veniez me parler de Bousquet. A l'occasion de la mort du compositeur Camille Robert, il a été dit qu'un film avait été tourné dans la ferme où il avait composé « La Madelon ». C'est faux. Bousquet, quoique habitant Paris, venait ici dès qu'il le pouvait. Il a composé une chanson sur Parignargues et d'autres : « Les ballons rouges », « Trésors cachés », « La caissière du grand café », etc... A dix-neuf ans, engagé dans les zouaves, il fut envoyé à Blida. Il fréquentait un café tenu par le père d'une jeune fille. Plus tard, voulant composer une marche pour soldats, la jeune fille devint la Madelon, tandis que Bousquet était le caporal en tenue de fantaisie. « La Madelon » n'a donc pas été écrite pour la guerre de 1914, c'était en 1913 que Bousquet fut mis en rapport par Bach avec Camille Robert, à l'occasion d'un concours. Musique et paroles connurent le succès que l'on sait ».

Mlle Lavondès remercie les orateurs et la séance est ensuite levée.

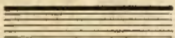
Au début de la réunion, l'Académie avait procédé à l'élection d'un membre résidant en la personne de M. le Professeur André Nadal.

---

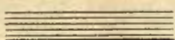
**BULLETIN  
DES SEANCES**

DE

**L'ACADÉMIE DE NIMES**



**3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> Trimestre 1959**



IMPRIMERIE CHASTANIER Frères & BERTRAND  
**NIMES - 12, RUE PRADIER, 12 - NIMES**

1960

# SOMMAIRE

## FAITS ACADEMIQUES

	Pages
Deuil de M. Gibelin .....	96
Cérémonies en l'honneur de Montcalm .....	96
M. Lignières, Commandeur de l'Instruction Publique .....	96
M. Nadal, membre résidant .....	101
Décès de M. le Bâtonnier Bosc .....	130
La tombe de Reboul .....	136
M. Marc Bernard, membre non résidant .....	152

## COMMUNICATIONS

M. Lignières : Mistral et les Catalans .....	91
M. le Chanoine Bruyère :- Voyageurs anglais à Nîmes .....	96
M. Velay : le mot de la fin .....	130
M. Fabre : Choses et gens du vieil Uzès .....	132
M. Enjoubert : Le Marquis de Mirabeau .....	132
Mlle Lavondès : Selma Lagerlöf .....	136
M. André Nadal : Les Soucoupes Volantes .....	152

## HOMMAGES

Marquis de Lordat : Les Peyrenc de Moras .....	130
--	-----

---



# BULLETIN

## DES

### SEANCES DE L'ACADEMIE DE NIMES

---

SEANCE DU 3 JUILLET 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Etaient présents : M.M. Hutter, Docteur Baillet, Chanoine Anthérieu, Pasteur Brunel, Docteur Vincent, Inspecteur Lignières, Chanoine Bruyère, Hugues, Bâtonnier Lafage, Pasteur Barde, membres résidants ; Maître Lacombe, secrétaire perpétuel ; Maître des Guerros, secrétaire adjoint, M. Nadal.

Excusé : M. Davé.

M. Lignières, Inspecteur d'Académie, entretient ses confrères du sujet suivant : « MISTRAL ET LA CATALOGNE » ou de façon plus précise « MISTRAL ET LES CATALANS ».

L'orateur tient tout d'abord à préciser qu'il n'est pas un mistralien, c'est-à-dire un spécialiste des œuvres de Mistral, ce qui ne veut pas dire qu'il n'apprécie pas ces œuvres, alors qu'il pense au contraire que si Mistral, ne les avait pas écrites, il manquerait quelque chose, de grand et de beau, non seulement à l'occitanie, mais au trésor de l'humanité.

S'il a donc été amené à examiner dans quelques uns de leurs rapports le mouvement de renouveau littéraire provençal, incarné par Mistral, et celui de la Catalogne, c'est l'hispanisant qui est en lui qui en est responsable autant et plus que le provençalisant.

Mistral en effet possède outre-Pyrénées un prestige incontestable qui n'est pas sans surprendre à première vue.

Deux livres viennent de paraître l'un en Catalan, l'autre en Espagnol, donnant les œuvres complètes de Mistral, à l'exception toutefois de ce monument qu'est « LE TRESOR DU FELIBRIGE » et de quelques œuvres mineures.

L'un de ces ouvrages paru en 1955, fait partie de la Bibliothèque des prix Nobel, de la maison Aguilar, de Madrid, l'édition soignée sur papier bible, est réservée aux seuls auteurs (espagnols ou étrangers ayant obtenu le prix Nobel de littérature).

Mistral fut un de ceux-là. A l'origine, on pensait qu'il serait seul titulaire du prix mais à la suite d'une traduction Suédoise défectueuse de « Mireille », il n'eut plus l'unanimité et dû partager le prix avec le dramaturge espagnol Echegaray.

Cette compétition rendit le nom de Mistral, plus célèbre encore dans la péninsule.

A vrai dire son œuvre était déjà connue et appréciée aussi bien dans ses traductions Catalanes et Espagnoles, que dans son texte provençal.

L'orateur rappelle ensuite qu'au mois de Juin 1911, il assista à Perpignan, à la commémoration du centenaire de la promenade des platanes.

A cette occasion eut lieu une grande fête filibréenne au cours de laquelle le félibre Alésien Arnavielle, récita le poème de Mistral bien connu la « Comtesse ».

Ce poème qui est un symbole de la captivité de la Provence incarnée par la Comtesse enchaînée par sa sœur aînée, souleva l'enthousiasme de l'auditoire dans lequel se trouvaient de nombreux catalans.

Il fit ensuite un parallèle entre la renaissance de la

langue provençale suscitée par Mistral, et la renaissance de la langue catalane.

Le premier contact entre les deux écoles eut lieu par l'intermédiaire de l'ingénieur chimiste espagnol Damaso Calvet envoyé en mission en 1861 à l'étranger qui s'arrêta à Tarascon, pour assister aux fêtes de la Tarasque, et y fit la connaissance de Roumanille, Mistral, Aubanel et Bonaparte-Wyse. Il leur apprit la renaissance, des lettres catalanes et le rétablissement des jeux floraux.

C'est alors que Mistral écrit en Août 1861 son Ode aux troubadours catalans, qui fut le début du duo d'amour Catalano-Provençal.

Dès Janvier 1867, le poète catalan Victor Balaguer, exilé d'Espagne pour des raisons politiques fut reçu à bras ouverts par les provençaux.

Le 30 Mai 1867, les Catalans viennent en Provence à Font Segugne où un grand banquet est organisé en leur honneur.

Au cours de ce banquet, la coupe des Catalans, fut offerte à Mistral, cette coupe d'argent ciselé qui inspira au poète son célèbre chant de la «Coupo Santo»

Balaguer profitant d'une amnistie rentrera en Catalogne, à la fin de 1867. Il invita les provençaux aux jeux floraux de Mai 1868 à Barcelone, qu'il devait présider.

Le félibrige fut représenté par Mistral, Roumieux, Bonaparte-Wyse et Paul Meyer.

Il fut reçu partout avec enthousiasme.

Le 11 Mai 1868, on leur offrit un banquet à Barcelone au cours duquel Mistral prononça un discours dans lequel il exalta la communauté des destins de la Provence et de la Catalogne, et fit un parallèle entre les destinées historiques des deux pays. Ce discours souleva l'enthousiasme.

Quelques mois après, en Septembre 1868, les provençaux, rendirent leur invitation aux Catalans à qui un banquet fut offert à Saint-Rémy.

Mais Mistral apprit qu'un livre venait de paraître à Paris, sous le titre «Français du Nord et Français du

Midi», dans lequel on portait contre le félibrige l'accusation de séparatisme.

Mistral comprit qu'il ne fallait pas laisser se politiser la cause.

Désormais, à la fraternité catalane, devenue trop dangereuse, va succéder l'idéologie plus large de fraternité latine qui englobera les catalans dans un ensemble où ils seront moins compromettants.

Ainsi auront lieu les fêtes du centenaire de Pétrarque en Juillet 1874 à Avignon, ensuite les jeux floraux de Montpellier en 1875 enfin les fêtes de la Sainte Estelle, à Montpellier en Mai 1878, au cours desquelles Mistral récita son Ode à la race latine.

Désormais pour lui **la cause** c'est l'idée latine.

Sans doute il n'oubliera pas les Catalans, mais il les évoquera avec l'attendrissement sentimental de l'amooureux pour les amours abolies.

De même du côté Catalan, les ardeurs des premières années s'émooussaient dans la mesure où la renaissance Catalane connaissait avec Verdaguer, son glorieux destin.

On peut dire que dès ce moment l'aventure Catalane était close.

Quelles ont été se demande l'orateur les conséquences de cette fraternité catalano-provençale.

Du côté des provençaux, ce fut la prise de conscience plus nette de leur cause : la rénovation de leur langue, la remise en honneur de leur Nation provençale.

Du côté catalan, les œuvres des provençaux et plus particulièrement Mireille et Calendal, furent un motif de confiance en eux-mêmes et d'espoir pour l'avenir.

Le duo d'amour entre provençaux et catalans eut encore l'avantage de leur faire sentir aux uns et aux autres ; la nécessité d'un idéal plus élargi de fraternité occitane.

Lors de la mort de Mistral, Auguste Calvet, fils sans doute de ce Damaso Calvet, qui découvrit en 1861, la Provence, et fit connaître le renouveau cata-

lan aux provençaux, écrivit un article dans lequel il affirmait qu'en disparaissant, Mistral, le vieux félibre, n'était pas mort à la Provence mais plus précisément à la Catalogne.

En un mot, conclut M. Lignièrès, l'aventure catalane fut riche féconde et exaltante pour deux peuples, elle fut digne en un mot de la grandeur du génie de Mistral.

Monsieur Seston, remercie l'orateur de sa brillante communication, et renvoie la prochaine réunion de l'Académie à la première quinzaine d'Octobre.

---

## SEANCE DU 2 OCTOBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Étaient présents : M.M. Chanoine Anthérieu, Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Barnouin, Davé, Professeur Brunel, Hutter, Livet, Bâtonnier Lafage, Pasteur Brunel, Nadal.

M. le Président, en ouvrant cette séance de rentrée, retrace les faits qui se sont produits et ont intéressé la Compagnie pendant les vacances. Il adresse tout d'abord les condoléances de ses confrères à M. Gibelin, éprouvé par un deuil cruel. Il félicite ensuite M. l'Inspecteur Lignières qui vient d'être élevé au grade de Commandeur de l'Instruction Publique.

M. le Bâtonnier des Guerrois a représenté l'Académie de Nîmes à la cérémonie qui s'est déroulée aux Vans, le 20 Juillet ainsi qu'aux fêtes en l'honneur de Montcalm à Vestric-Candiac, le 1<sup>er</sup> Août.

M. le Chanoine Bruyère donne lecture de sa communication sur : QUELQUES VOYAGEURS ANGLAIS A NIMES AU XVIII<sup>me</sup> SIECLE.

Notre ville, grâce à ses monuments romains, a, depuis la Renaissance, attiré les étrangers épris d'antiquité, et, parmi eux, les Anglais qui passent pour les plus grands voyageurs du monde.

Au XVIII<sup>me</sup> siècle, quelques uns qui vinrent à Nîmes ont écrit leurs impressions qu'il est instructif de connaître.

Le premier en date est John Breval, dont la visite s'effectua en 1738 : S'inspirant en grande partie de l'ouvrage du sieur Gautier, architecte, qui avait paru en 1724 : HISTOIRE DE LA VILLE DE NIMES et de ses ANTIQUITES, il décrit surtout les anciens remparts de notre ville, dont alors il existait une certaines portion en assez bon état, et donne sur eux de précieux renseignements. Il termine son étude par cette remarque :

Le commerce est florissant à Nîmes, et la bourgeoisie y vit sur un pied peu commun.

Plus de quarante ans s'écoulaient sans que nous ayons trouvé de visiteur anglais à Nîmes. Mais, en 1775, venant de Montpellier, Sir N. Vraxall y séjourna du 17 au 20 Novembre. « L'Amphithéâtre et la Maison Carrée, déclara-t-il dans un livre qui parut à Londres : **TOURNEES DANS LES PROVINCES DE LA FRANCE**, sont connus par tous les royaumes de l'Europe. Le premier impressionne le spectateur de la plus profonde vénération, le seconde excite le plaisir le plus élégant et le plus raffiné. Elle lui parut le morceau le plus parfait d'architecture au monde. Le Temple qu'une tradition immémoriale rapporte avoir été consacré à Diane, est généralement supposé, affirme-t-il, avoir été dédié aux Dieux Infernaux. A côté sort une source qui peut rivaliser avec celle de Vaucluse en beauté sinon en renommée. Pour ce qui est de la Tourmagne, à quelle époque elle a été bâtie ou à quel but elle a servi sont chose totalement inconnues. Sir Vraxall traversa le Rhône à Tarascon sur un pont de bateaux et avoue qu'il y passa avec quelque appréhension, car on l'assura qu'il n'était pas rare que des voitures soient jetées dans le fleuve par de violentes rafales de vent.

C'est un personnage de qualité et un littéraire, Philip Thickness, que nous trouvons à Nîmes en 1777, venant de Pont-Saint-Esprit à Nîmes par le Pont du Gard, « beau morceau d'architecture dans un pays si charmant ». A Nîmes, il nota que la plupart des habitants (en réalité un tiers) sont des protestants qui s'assemblent publiquement tous les dimanches entre deux rochers escarpés dans un endroit qui n'est pas loin de la ville et où leurs ministres font le culte. La Maison Carrée subsiste encore en parfait état et porte encore assez de ses beautés originales en détail pour pouvoir enchanter tous ceux qui la voient tant connaisseurs que profanes. Ce n'est qu'en 1738 que l'archéologue Séguier put établir quand et dans quel but elle avait été bâtie. M. Thickness regretta que les habitants de Nîmes qui d'ailleurs en général sont « gens très estimables » laissent salir et gâter cet excellent édifice par toutes sortes de malpropétés dues à la négligence,

car il est environné de baraques et sali de tous côtés par la boue et les ordures des voisins.

Il reste encore assez du Temple de Diane pour donner au spectateur l'idée de son ancienne grandeur. Il a été non seulement bâti par un très grand architecte, mais les mains d'excellents artisans l'ont embelli encore et perfectionné. La Fontaine des Romains restaurée est devant le Temple et les larges promenades qui l'environnent sont en vérité magnifiques.

M. Thickness ne dit pas dans quelle rue il était logé à Nîmes en garni, mais sur sa logeuse, qui parfois s'habillait en homme, il nous donne d'amusants détails. Ce n'est qu'« avec beaucoup de regret » que notre voyageur quitta Nîmes où il avait fait la connaissance de M. Séguier, alors âgé de 80 ans, mais dans toute « la vigueur et l'activité de la jeunesse sans avoir le babil de la vieillesse ».

Ce n'est pas un, mais trois anglais qui, le 18 Mars 1785, vinrent à Nîmes avec leur domesticité, Sir Cradock, riche propriétaire du Comté de Leicister, son épouse, et le Dr Fischer, un ami. De son voyage en France, Lady Cradock écrivit le récit qui serait demeuré manuscrit et aurait été perdu si un heureux hasard ne l'avait fait découvrir chez un brocanteur de Londres et publier en français. Les voyageurs descendirent à l'Hôtel du Louvre, dont « la nourriture était bonne, et tout assez propre ». Ils virent le Temple de Diane, l'Amphithéâtre et la Maison Carrée « un des chef d'œuvre d'architecture du monde entier. Il est probable qu'on le conservera, car il vient d'être converti en Eglise par les Augustins. Malheureusement, la magnifique simplicité de l'intérieur en a été gravement compromise par une quantité de petites chevelles ornées de mauvais tableaux et des dorures clinquantes d'un goût déplorable ». Avant leur départ pour Montpellier, Lady Cradock et le Dr Fischer visitèrent la bibliothèque et le cabinet d'objets antiques ayant appartenu à M. Séguier, mort depuis peu.

C'est dans le but de perfectionner ses méthodes de culture en Angleterre qu'Arthur Young vint en France à trois reprises, en 1787, 88 et 89. Au cours de



son premier voyage, il était à Nîmes le 26 Juillet. Sur la route de Montpellier à Nîmes qu'il fit à cheval, il rencontra beaucoup de voitures chargées et quelques diligences qui allaient à la foire de Beaucaire où en venaient. Il fut frappé de la solidité avec laquelle l'Amphithéâtre avait été bâti sans mortier, et qui lui a permis de résister aux attaques du temps et aux déprédations pires des Barbares. La Maison Carrée l'émerveilla par l'harmonie magique de ses proportions : c'est un tout parfait de symétrie et de grâce. Le Temple de Diane et les anciens bains avec leur moderne restauration, et la promenade sont, déclare-t-il, de magnifiques ornements de la ville.

Arthur Young prit logement au Louvre « auberge, vaste, commode et excellente ». Il y dina et soupa à la table d'hôte, où ce qui le surprit fort fut le silence des convives, car il était venu en France s'attendant à avoir les oreilles constamment fatiguées par la volubilité et la loquacité infinies de gens, dont tant de personnes ont écrit, « assises, je suppose, à leurs foyers anglais ».

Avant de quitter Nîmes, il alla visiter le Pont du Gard, « œuvre merveilleuse, dont le puissance et la solidité massive de l'architecture pourra probablement supporter encore deux ou trois mille ans ».

L'appréciation de Nîmes par Arthur Young est flatteuse pour nous : « J'aime beaucoup Nîmes, et si ses habitants valaient l'apparence de leur ville, je la préférerais, pour y vivre, à la plupart de celles que j'ai vues en France, sinon à toutes ».

Deux ans plus tard, 1789, et presque jour pour jour, nous trouvons un autre anglais à Nîmes dont les LETTRES ne parurent qu'en 1880 à Londres, mais furent traduites en français en 1910. C'était le Dr Rugby, médecin distingué, à la fois naturaliste et économiste. Après avoir assisté à Paris, aux débuts de la Révolution, il vit, sur le chemin d'Avignon à Nîmes, des milliers d'oliviers détruits par les gelées de l'hiver précédent. Il alla tout d'abord au Pont du Gard où « le paysage fait d'énormes rochers correspond bien à la magnificence du Pont où l'habileté des Romains a entas-

sé les unes sur les autres d'immenses arches». Bien entendu, il visita nos monuments antiques. De la Tourmagne il dit qu'elle devait avoir été un ancien observatoire car elle dominait une immense étendue de pays

En terminant sa communication, M. le chanoine Bruyère s'étonne que les voyageurs dont il a cité les témoignages n'aient pas parlé de la Porte de France bien visible, tandis que la Porte d'Auguste et le Château d'eau n'avaient pas encore été mis à jour ; pas parlé également des monuments modernes de la ville. Ces lacunes mises à part, il n'en reste pas moins que notre ville a produit sur eux une forte impression.

---

## SEANCE DU 16 OCTOBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Étaient présents : Mlle Lavondès, M.M. Docteur Baillet, Chanoine Anthérieu, Chanoine Bruyère, Inspecteur général Paganelli, Professeur Dupont, Bâtonnier des Guerrois, Pasteur Brunel, Inspecteur d'Académie Lignières, Flaugère, Archiviste départemental Sablou, Enjoubert, Professeur Brunel, Colonel de Balincourt, Docteur Paradis, Velay, Barnouin, Davé, Docteur Max Vincent, Hugues, Théron, Bâtonnier Lafage, Pasteur Barde, Edgar Tailhades, André Nadal, membres résidants; Raoul Stéphan, membre non-résidant; Bâtonnier Lacombe, Secrétaire perpétuel.

Il est procédé à l'installation de M. André Nadal.

M. Seston, s'adressant au récipiendaire s'exprime ainsi :

« Monsieur,

Si une tradition bien établie exige que nous appelions la réunion d'aujourd'hui « une séance de réception », la réalité des faits et la propriété des termes voudraient — s'agissant de vous — que nous la nommions plutôt « cérémonie de consécration ou de confirmation ».

En effet, votre assiduité à nos séances comme membre correspondant, votre contribution active à nos travaux, par les communications que vous nous avez données, vous ont si bien incorporé à l'aile marchante de l'Académie, qu'il eut été scandaleux de vous laisser plus longtemps assis au second rang de nos fauteuils.

En vous priant aujourd'hui de vous asseoir aux premières places, nous ne faisons donc qu'apporter une consécration officielle à un état de fait, une confirmation « de jure » à une situation acquise depuis longtemps « de facto ».

Nous vous avons fait peut-être un peu attendre.

Nous n'y pouvons rien. Il fallait qu'une vacance se produisît, que l'un des nôtres disparût pour que nous vous fassions sortir de la pénombre — tant il est vrai que notre compagnie n'échappe pas à cette grande loi de la condition humaine qu'il n'est pas de plaisir qui ne se paye de quelque peine. Le vieux Socrate l'a dit il y a longtemps : « le plaisir et la douleur sont tellement bien attachés à un unique sommet, *μιακόρυφη* qu'on ne peut tirer l'un sans entraîner l'autre à sa suite ». C'est ainsi que la tristesse que nous avons eue de perdre Marcel Coulon nous vaut la joie de vous accueillir.

Flatteuse mais lourde succession que celle de Marcel Coulon, dont la notoriété s'est étendue bien au-delà de notre Académie et de notre cité — mais aussi succession que vous étiez digne de recueillir ! Il y a, me semble-t-il, quelques affinités entre la personnalité intellectuelle de Marcel Coulon et la vôtre, quand ce ne serait que cette curiosité universelle qui vous a porté, l'un et l'autre, à explorer les champs de la connaissance les plus divers dans les domaines des sciences, des lettres et des arts. Sans doute, votre œuvre imprimée est loin d'atteindre les trente deux volumes publiés par Marcel Coulon. Trente deux volumes, c'est beaucoup ! et personne, certes, ne songe à vous reprocher de n'en avoir pas fait autant. Mais nous sommes autorisés à penser que, si vous le vouliez, vous pourriez tirer bien des pages dignes de voir le jour des notes accumulées dans vos archives. En tous cas, nous comptons bien que vous continuerez à ouvrir vos précieux tiroirs pour l'édification et le plaisir de vos confrères.

Ce siècle avait deux ans quand vous avez vu le jour à Alès, mais votre vie nimoise a commencé dès votre enfance. Vous avez été élève de notre lycée jusqu'à la classe de mathématiques spéciales et vous n'avez quitté notre cité que pour satisfaire aux exigences de vos études aux Facultés des Sciences de Montpellier et de Paris — et à celles de votre carrière de professeur de mathématiques. Le Lycée de Quimper, le Lycée français de Londres, le Lycée de Carcassonne vous ont successivement confié une chaire, jusqu'au jour où, en 1942, le Lycée de Nîmes ouvrait ses por-

tes à son ancien élève. Vous y avez été mon collègue pendant douze ans. En 1954, vous avez été appelé — mais sans avoir à quitter Nîmes —, comme professeur de mathématiques au « Centre National d'enseignement par correspondance, radio et télévision » à Paris. Vous faites partie du corps des mille professeurs qui diffusent la science française à plus de 40.000 élèves, dispersés dans tous les coins du monde.

Vous n'avez pas voulu quitter Nîmes, ai-je dit. En effet, cet attachement à notre ville est un des traits essentiels de votre personnalité — et cet attachement est loin d'être passif et exclusivement sentimental. Vous n'avez jamais cessé d'œuvrer pour le rayonnement intellectuel de Nîmes. Vous aviez à peine vingt ans quand vous avez fondé avec quelques amis en 1922 la Société littéraire « Lis Estrambord ». Vous y aviez comme compagnons de travail et d'enthousiasme des jeunes gens qui, depuis, ont conquis par leur savoir et leur talent des places éminentes dans notre pays et particulièrement dans les lettres. Sans compter André Coulon, neveu de Marcel Coulon, le Sénateur-Maire Edgar Tailhades ; je relève les noms des écrivains Jean Camp, Marc Bernard (qui eut le prix Goncourt), André Fraigneau — et je n'aurai garde d'oublier votre frère Octave Nadal, professeur à la Sorbonne, le subtil et puissant exégète de l'œuvre de Paul Valéry. Grâce à eux et grâce à vous, lis Estrambord ont maintenu longtemps le culte des Muses au pied de la Tour Magne.

Ah ! La colline de la Tour Magne ! Est-ce parce que vous habitez sur ses pentes, mais elle semble nourrir les méditations de vos jours et hanter les rêves de vos nuits ! Vous avez voulu, en effet, qu'elle ne fût pas seulement un des hauts lieux du passé nîmois ; — par vos interventions obstinées auprès des autorités de notre ville, vous avez obtenu que les rues ou places qu'on y trouve portent les noms des grands poètes contemporains : Verlaine, Mollarmé, Rimbaud, Valéry, Appolinaire. A la Tour Magne, le chant des cigales et l'azur du ciel évoquent l'antique Hellade — les vieilles pierres disent la puissance défunte de Rome — mais les noms des chemins qui y mènent rappellent au pèlerin cul-

tivé que la poésie, elle, ne meurt pas... Et cela, c'est un peu grâce à vous.

Cependant, cette Tour Magne, vous n'êtes pas de ces Nimois qui ne peuvent la perdre de vue un seul jour. Vous avez, en effet, beaucoup voyagé. En Europe vous avez visité vingt-cinq pays, de l'Irlande à la Russie — En Afrique : l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Égypte, les Iles Canaries, Madère — En Asie : le Liban, la Jordanie, Israël. En Amérique : les États-Unis et le Canada. De tous ces voyages, vous êtes revenu enrichi non seulement d'images pittoresques, mais d'expériences humaines et d'éblouissantes visions d'art et d'histoire.

En ai-je dit assez pour conclure dès maintenant qu'en vous s'unissent un profond amour du rêve et de la poésie, domaine de la sensibilité — et un sens aigu du réel et du concret, comme en témoignent votre attachement au terroir et votre goût des voyages — Et pourtant, vous êtes aussi — vous êtes surtout — un fervent des mathématiques, science par excellence de la raison et de l'abstraction.

Oui, vous êtes professeur de mathématiques. C'est votre profession ; il y a deux façons de concevoir un professeur. La première : voir en elle surtout un gagne-pain ; on l'exerce avec conscience en essayant de s'y intéresser. Mais il y en a une autre, celle qui est la vôtre : c'est l'exercer parce qu'on l'aime et qu'on trouve en elle des satisfactions profondes, correspondant à vos goûts. Vous êtes mathématicien dans l'âme. Je pourrais en apporter bien des preuves, tirées en particulier de notre longue collaboration auprès de nos élèves de première. En voici deux seulement : Dans le cadre de votre enseignement, vous composez des manuels de méthode, destinés à mettre la science à la portée des adultes de l'Afrique Noire. D'autre part, dans les mathématiques, vous avez une dilection particulière pour l'astronomie et vous travaillez, en ce moment, à une étude sur l'Astronomie à Nîmes et dans sa région. Gageons que dans cette recherche perpétuelle où vous êtes des secrets du cosmos, à côté du savant en quête d'équations et de courbes, le poète,

en vous, est à l'écoute de la musique silencieuse des sphères.

Cette alliance en vous de la science et de la poésie, du calcul et de rêve, d'où vient-elle ? Bien sûr, de dans innés. Mais j'ai l'impression que ces dispositions naturelles ont été développées par le commerce que vous avez eu avec quelques grands esprits, en particulier le poète Paul Valéry et le philosophe Alain. Pour Valéry, j'en suis sûr. Vous l'avez connu personnellement et avez vécu souvent dans son rayonnement. Dirai-je même que la méditation de son œuvre se hausse, dans la famille Nadal, à la ferveur d'un culte ? Aussi, ne m'étonnerai-je pas que Valéry lui-même ait donné de vous une bien jolie définition. Sur un de ses livres, il a tracé à votre intention cette dédicace : « A André Nadal, mathématicien dépravé par la poésie ». Que voilà, Monsieur, une bien vertueuse dépravation ! Mais le poète était homme d'esprit ; passons sur la petite malice que l'on devine dans ces mots et retons-en l'intention profonde. Valéry, dont on pourrait dire qu'il fût, lui, un poète révélé à lui-même par les mathématiques, a simplement et spirituellement souligné par cette boutade l'harmonieuse association de la science et de la poésie que l'on saisit en vous. Et ceci me fait penser à Alain.

Alain ! Vous ne l'avez pas eu pour maître direct ; mais vous avez été imprégné de sa pensée à travers votre professeur de philo, Michel Alexandre, le disciple le plus aimé et le plus fervent du philosophe. Or, il y a dans les propos d'Alain une page sur les principes fondamentaux de l'éducation et de la culture, que votre exemple me paraît illustrer. Permettez-moi de vous en lire quelques lignes :

« Napoléon, écrit Alain, a exprimé en deux mots ce que tout homme doit savoir le mieux possible : géométrie et latin. Elargissons ; entendons par latin l'étude des grandes œuvres et principalement de de toute la poésie humaine. Alors tout est dit.

« LA GEOMETRIE EST LA CLEF DE LA NATURE. Qui n'est point géomètre ne percevra jamais bien ce monde où il vit et dont il dépend. Mais plutôt il rêvera selon la passion du moment, se trompant

« lui-même sur la puissance antagoniste, mesurant mal,  
« comptant mal, nuisible et malheureux... Celui qui  
« n'a aucune idée de la nécessité géométrique man-  
« quera l'idée même de nécessité extérieure.

« La POESIE EST LA CLEF DE L'ORDRE HUMAIN  
« et le miroir de l'âme. Mais non pas la niaise poésie  
« que l'on rime exprès pour les enfants : au contraire  
« la plus haute poésie, la plus vénérée... La puis-  
« sance de la poésie est en ceci, à chaque lecture,  
« que d'abord, avant de nous instruire, elle nous dis-  
« pose par le son et le rythme, selon un modèle hu-  
« main universel... La grande poésie a prise sur tous.  
« Les plus rudes compagnons veulent la plus grande  
« poésie. L'homme qui n'est pas discipliné selon cette  
« imitation n'est pas un homme. Géométrie et poésie,  
« cela suffit. L'un tempère l'autre ; mais il faut les  
« deux. Homère et Thalès le conduiront par la main ».

\*

\*\*

Ainsi, Monsieur, Thalès et Homère vous ont conduit par la main sur les chemins d'une vie déjà longue ; ils vous ont guidé le long des méandres du grand fleuve de la connaissance ; ces méandres ont croisé l'orbite de la Planète Nemausa, mais ils vous ont permis aussi de chercher dans le sable de leurs rives les paillettes d'or du style de Mallarmé. Ils vous ont conduit aussi à notre académie. Et puisque me voici embourbé dans le marais des métaphores, laissez-moi vous dire en terminant. Ne considérez pas notre compagnie comme un port où l'on s'enlise — encore moins comme une mare stagnante. Ouvrez grandement vos écluses devant vos confrères ; dispensez leur largement les richesses que votre connaissance du monde, votre culture si solidement étayée par l'art et la science, vous ont permis d'accumuler.

C'est le souhait que je forme en vous installant aujourd'hui dans l'immortalité provisoire de membre résidant de notre compagnie ».

M. Nadal répond en prononçant le discours suivant :



« Monsieur le Président,  
Mademoiselle, Messieurs,

Je n'ignore pas, Monsieur le Président, que je dois la meilleure part de vos éloges à l'amitié qui me lie à vous depuis bien des années. Je ne puis que les accepter puisqu'ils viennent de vous mais sans trop me réjouir ayant conscience de ne pas les mériter tous, ni aucun pleinement. Je dis cela du plus profond de l'affection que je vous porte, quoiqu'il en soit c'est bien de tout cœur, Monsieur le Président, que je vous remercie.

Vous m'avez appelé, Mademoiselle, Messieurs, comme membre correspondant depuis bientôt cinq ans à connaître votre savante compagnie. J'ai souvent éprouvé ce sentiment précieux que dans cette enceinte où se tiennent vos séances l'esprit se sent chez soi. Vous m'y avez habitué à penser qu'un jour je serai entièrement des vôtres. J'étais donc insensiblement préparé par vous-mêmes à l'honneur que vous entendiez me faire. Croyez de ma part à toute la gratitude que je vous prie d'accepter.

Cet honneur pourtant ne va pas pour moi sans quelque inquiétude puisqu'il me fait succéder à votre éminent et regretté confrère Marcel Coulon. Je dis bien succéder ; il ne saurait être question de le remplacer. Je ne peux vous faire qu'une promesse, me montrer autant que je le pourrai, digne à la fois de votre confiance et de la place qu'il a laissée vacante.

Marcel Coulon, Mademoiselle et Messieurs était nimois de souche ; il ne pouvait l'être davantage puisqu'il s'en faillit de peu qu'il naquit dans la Mairie même de Nîmes. Il vit en effet le jour le 12 Octobre 1873 au 12 de la rue de la Trésorerie, dans la maison contiguë à l'arceau cafetier de l'Hôtel-de-Ville.

Il donna de lui-même certaines notes à « l'Indépendant du Gard » et fit part aussi de quelques faits de son enfance à son ami M. le Bâtonnier Lafage qui a eu l'obligeance de me les signaler.

« C'est âgé de douze ans et demi, dit Marcel Coulon que je vins vivre à l'ombre de la Cathédrale dans

le ballant-ballant de ses cloches ; de mon premier habitat près de la Mairie pas l'ombre d'un souvenir ».

La nouvelle demeure où il passa son enfance et les premières années de sa jeunesse, se trouve au commencement de la rue des Marchands où est actuellement la Pharmacie Mutualiste.

Il ajoute : « Enfance catholique d'un jeune huguenot. Ma bonne et celle du voisin Bardonnanche étaient catholiques. Elles m'amenaient d'église en église, de cérémonie en cérémonie. L'une d'elles était parente avec la concierge de l'Evêché notre voisin. J'avais donc souvent l'occasion de baiser l'anneau de l'Evêque, Mgr Besson. Quand je n'étais pas sage : « Tiens-toi tranquille, me disait-on, et Monseigneur te fera visiter le Palais ». Ce Palais pour moi, c'était comme aujourd'hui Versailles. De la fenêtre de ma chambre, j'avais une vue plongeante sur la cour de l'Evêché. Je me réveillais le matin, au chant des cloches de la Cathédrale, chant qui m'a habité toute ma vie ».

Le jeune Marcel Coulon allait tous les jours, à la tombée de la nuit, chercher son lait rue Saint-Castor au magasin de Madame Darboux, la mère de l'illustre mathématicien, veuve de bonne heure et sans ressources. De quatre à six ans on l'accompagnait au quartier de la Placette, chez son grand-père maternel qui lui apprit à lire. Sa grand'mère maternelle, catholique, avait un cousin germain Monsieur Ducros qui dirigeait l'école communale de Vergèze. Au cousin catholique que son père jugeait « raisonnable » les sept ans de Marcel furent confiés. Hélas ! Mme Ducros n'était pas une catholique tout à fait « raisonnable » ; elle était à longueur de journée à l'Eglise ainsi que ses trois filles, toutes trois enfants de Marie. Si bien que Vergèze vit ouvrir par le jeune Marcel la procession de la Fête-Dieu ; il marchait dignement en tête habillé en Saint-Jean Baptiste, portant attaché au cou par un ruban rouge, une corbeille dans laquelle se trouvait l'agneau du bon saint. Le cousin Ducros n'était pour rien dans l'affaire, seules étaient coupables sa femme et ses filles ; elles savaient qu'il était absent ce jour-là ; et le costume du petit Saint-Jean avait été préparé sans qu'il le sût.

L'année scolaire s'acheva chez le cousin, mais au mois d'Octobre suivant, il ne pouvait être question de retourner à Vergèze.

« J'entrais, dit Marcel Coulon, à l'école juive dirigée par M. Joseph Simon et située au coin de la rue Montjardin et du quai Roussy. Je faisais ainsi le tour de tous les milieux religieux.

J'allais tous les matins à cette école avec un grand jeune homme qui habitait comme moi rue des Marchands, Lazare Bernard qui devint plus tard Bernard Lazare, premier défenseur de Dreyfus. Fin Juillet, je sortais couvert de lauriers de la distribution des prix donnée à la synagogue. Un autre Marcel du même âge que moi, avec qui je m'étais lié d'amitié, et qui s'appelait Abram sortait sans rien. « Parbleu, s'écria-t-il, assez fort pour être entendu de ses parents et des miens, Simon t'a donné tous les prix pour que tu restes; pour que tu reviennes l'an prochain, moi, il sait bien que je n'irai pas ailleurs ».

En Octobre, Marcel Coulon entre à la première école laïque ouverte rue Porte-d'Alès; l'année suivante il est mis comme interne à l'Institution Protestante Gilly, rue Titus. Pendant cette année scolaire, le frère cadet de Marcel eut besoin de l'air marin; on expédia au mois d'Avril les deux enfants au Grau-du-Roi. Là, il eut pour instituteur, un débutant qui n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Le hasard fit qu'ils habitaient tous deux chez la même logeuse; aussi allaient-ils ensemble à l'école et ensemble ils en revenaient, ce bon maître était M. Rouverand; le jeune Marcel avait pour camarade de classe, le fils d'un pêcheur du Grau, Victor Granier, le futur fort ténor Granier, de l'Opéra.

En Octobre 1884, l'élève Marcel Coulon entre au Lycée en classe de sixième; pendant sept ans il y fera des études secondaires brillantes. La bibliothèque était installée dans l'établissement mais le Proviseur l'avait interdite aux élèves. Connaissant le sous-bibliothécaire, le poète Alexandre Ducros, notre lycéen, déjà grand lecteur, enfreignait la consigne et allait passer toute la journée du jeudi dans « ce havre, comme il l'appelle, de solitude et de silence ».

Sa rhétorique et sa philosophie terminées, les diplômes obtenus haut la main, le lycéen devient étudiant à Paris, en Octobre 1891, aux Facultés de Lettres et de Droit.

En 1895-96, il fait sa quatrième année de droit.

En 1897, il entre dans la Magistrature en qualité d'attaché au Parquet de la Seine. Il occupe ensuite successivement les postes de substitut à Nevers, de substitut à Rocroi, à Charleville, de procureur à La Châtre, de procureur à Beauvais et enfin de juge au Tribunal de la Seine, à la 12<sup>me</sup> Chambre. C'est là que prit fin sa carrière de magistrat. En 1928, il démissionna pour raisons de santé, sans doute aussi parce qu'il aspirait à travailler en toute liberté.

Marcel Coulon exerça donc durant sa vie la profession de magistrat ; c'était son second métier, son premier restant de toute évidence celui d'écrivain et de critique littéraire. Il demeurera en effet l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, sans compter d'innombrables articles dans divers journaux, hebdomadaires et revues. C'est par là « qu'il habitera son nom » pour reprendre le mot admirable de Saint John Perse.

En examinant de prime abord cette œuvre presque entièrement consacrée aux poètes et à la poésie, on constate que les auteurs auxquels Marcel Coulon s'est intéressé naquirent ou vécurent dans les diverses régions de notre pays que sa naissance et le hasard des nominations lui imposèrent comme lieu de séjour.

Pour Nîmes et le Midi languedocien et provençal où il passa toute son enfance, une partie de sa jeunesse, les vacances annuelles et, quand il eut pris sa retraite la fin de sa vie, nous avons de lui des études sur Mistral, Bigot, Roumieux, l'Abbé Favre, Victor Gelu, l'entomologiste Fabre, Louis le Cardonnel.

Pour Paris, la ville de ses études supérieures, de ses débuts et de la fin de sa carrière de magistrat, nous avons ses travaux sur Moréas, Ponchon, Rémy de Gourmont, les trois livres de « **Témoignages** » d'une importance capitale, et celui « **d'Anatomie Littéraire** » où sont rassemblés la plupart des articles parus dans le « *Mercur* de France ».

Du séjour à Rocroi et Charleville date la partie de

son œuvre la plus remarquée à savoir ses quatre livres sur Rimbaud et Verlaine : « **Le Problème de Rimbaud** » ; « **Au cœur de Verlaine et de Rimbaud** » ; « **Verlaine, poète saturnien** » ; « **La vie de Rimbaud et de son œuvre** », ouvrages qui l'ont consacré comme critique littéraire.

La nomination dans le Berry à La Châtre nous vaudra une étude sur **Albert Aurier**, le poète et critique né à Châteauroux ainsi qu'une étude sur « **L'Amoureuse Georges Sand** », Nohant n'est qu'à une dizaine de kilomètres de La Châtre. Nous pourrions citer également, quoique publiée plus tard, l'analyse pénétrante qui révéla, le mot n'est pas trop fort, l'œuvre de **Marc de Papillon**, Seigneur et Capitaine de Lasphrise, né à Amboise en 1555. « Un grand poète inconnu, dit Marcel Coulon, chantre de l'amour sensuel le plus talentueux de la Renaissance après Ronsard, qui a réalisé ce qu'aucun poète en terre de France n'a fait depuis Bertrand de Born, ce qu'aucun poète n'a fait depuis lui Marc de Papillon, à savoir le mariage, la combinaison du soldat et du poète ».

Enfin, procureur à Beauvais, Marcel Coulon connut le poète-paysan Philéas Lebesgue de La Neuville-sur-Vault, village de l'arrondissement de Beauvais. Il fit paraître un gros ouvrage intitulé : « **Pages choisies de Philéas Lebesgue** » divisé en six chapitres : Poésie, drame, roman, critique, philosophie et variétés qu'il a préfacé.

A vingt-deux ans Philéas Lebesgue était lauréat des concours de la Revue « Le Trouvère » pour son « Hymne à la Charrue ». « Par ce poème dit Coulon, l'auteur s'affirme décidé à concilier les deux personnages qui le constituent, à mener parallèlement plume et charrue, à broder ses rêves sur le canevas de sa réalité et à offrir au poète le laboureur comme un modèle toujours prêt, avec pour thèmes ses travaux, ses sentiments, le milieu où il se déploie ».

Philéas Lebesgue entretenait avec Marcel Coulon une volumineuse correspondance. J'ai une carte-lettre du 3 Juin 1942 de Lebesgue adressée à Coulon où il lui dédie un petit poème que « peut-être vous aimerez » lui dit-il ; le septain resta inédit, le voici :

« La montagne et les bois, jadis étaient fertiles  
En artisans, bras durs et souples, cœurs tranquilles,  
Potiers et ferronniers, charpentiers, sabotiers  
Œuvraient l'un pour le chaume et l'autre pour la tuile  
Pour la cabane et le château. Dans le chantier  
La chanson donnait au travail un goût d'idylle,  
Chacun était poète en aimant son métier ».

Je me tournerai maintenant vers l'homme.

J'ai vu Marcel Coulon pour la première fois à Nîmes à l'âge où à peine échappé des classes, nous commençons à confronter ce que nous ont appris nos maîtres avec ce que nous enseigne la vie. Je me trouvais à un banquet félibréen où nous conviait une fête en l'honneur de Mistral. L'heure vint pour quelques uns d'entre nous de prendre la parole. Je me souviens qu'un de mes frères s'efforçait de se faire entendre dans ces redoutables moments où le soleil des coupes fait bourdonner autour des tables l'aparté tout d'abord timide des conversations, puis leur unanime et insupportable vacarme. Son propos concernait les traductions. Il était question de cette manière d'exil où Mistral lui-même, volontairement fait végéter en langue française son poème de Mireille alors qu'il est si magnifiquement établi en langue provençale, dans les cadences, les images, les épellations qui lui sont propres. Traduite, Mireille peut conserver sans doute l'exactitude de son sens, mais elle perd ces alliances subtiles et mystérieuses qu'y entretiennent réciproquement les idées et les musiques dans l'original. L'instrument des voix, les combinaisons multiples des timbres particuliers aux divers idiomes, et qui en demeurent fort heureusement le beau défaut, ne permettent pas de retrouver ailleurs qu'en eux seuls leur murmure authentique. Il est bien évident que leur chant, et jusqu'à leur visage, meurent en tout autre lieu que celui de leur naissance.

Je me rendais compte du caractère quelque peu insolite de cette intervention qui me semblait sombrer tout entière dans le bruit ou ce qui restait de l'attention visiblement ensommeillée des convives, à la fin d'un excellent repas. Je dus revenir de ce sentiment.

A l'autre bout de la salle s'élevait une voix qui fit s'établir très rapidement le silence. Marcel Coulon parlait, répondait, s'adressait au groupe de jeunes gens que nous formions alors et qui imprudemment et donc courageusement, venait de fonder dans notre ville, une société littéraire baptisée d'un nom tiré de la Coupo Santo.

J'étais trop attentif à regarder cet homme déjà si connu par tant d'ouvrages, que je n'ai pu retenir ce qu'il nous disait ; j'ai gardé pourtant l'étonnante surprise que sa savante improvisation fit sur moi.

La voix était coupante, heurtée, passionnée, et pourtant maîtrisée. Une extraordinaire vie intellectuelle l'animait et il ne fallut que quelques instants pour que nous sentîmes tous l'étendue et la rigueur des connaissances, la hauteur soudaine des aperçus et cette allure de l'improvisation que seul peut donner l'exercice constant de la pensée et de l'écriture. C'est ainsi que m'apparut mon éminent prédécesseur à l'Académie de Nîmes, forte personnalité pour qui la vie n'avait de sens que vivante, je veux dire comprise et vécue comme la fuite utile d'un temps à remplir : recherches, lecture, ouvrage à faire, il n'importe, l'essentiel restant d'être présent au monde, d'en être UN TEMOIN.

Je n'ai pas employé ce dernier mot de TEMOIN sans dessein. Il est celui que Marcel Coulon choisit vers 1910 lorsqu'il voulut préciser à la fois son attitude d'homme et de critique ; lors du rassemblement en volumes de ses articles réguliers donnés au *Mercur* de France, il les nomma « TEMOIGNAGES ».

Durant ces années qui furent une grande époque de critique littéraire, le symbolisme achève de vivre dans les nombreux mouvements souvent éphémères qui en prolongent les découvertes ou en attaquent et ruinent les dernières survivances. Vingt revues reflètent ces activités souvent contradictoires : la *Revue Blanche*, la *Plum*, la *Vogue*, l'*Ermitage*, les *Marges* semblent autant recueillir l'héritage symboliste qu'elles s'en évadent — laissant pressentir l'ordre nouveau établi plus tard par Apollinaire et les Surréalistes.

Sous l'impulsion de son directeur Alfred Vallette,

le *Mercur* de France connaît une de ses plus brillantes époques. Menacé il est vrai, puisque déjà rue d'Assas les premiers numéros de la *Nouvelle Revue Française* vont sortir, réunissant les noms de Ghéon, Copeau, Schlumberger, Valéry Larbaud, André Gide et Gallimard.

Au *Mercur* entre autres : Charles Morice, Charles-Henry Hirsch, Rachilde, Jules Romains, Rouveyre, Léautaud. Depuis 1905, Marcel Coulon fait partie des chroniqueurs attitrés.

Le rôle actif qu'il joua dans la critique du moment fut considérable.

Attentif à une littérature en train de se faire, mais aussi à celle du passé, ses études critiques frappèrent par l'étendue et l'acuité de l'observation. Le reportage critique, toujours alerte, est marqué par l'impérieux besoin de « porter témoignage », de « rendre justice », de « communiquer sa joie de lecteur ».

Charles Maurras ne lui a-t-il pas dit : « Vous content de porter la robe et la toque au Palais, n'êtes que TEMOIN à la ville ». En ce sens ce n'était pas un métier exercé, mais bien en effet un rôle de témoin, d'informateur littéraire. Il va de soi que ce rôle n'était pas mené sans quelque méthode, sans quelque idée ordonnatrice, sans quelque réflexion préalable sur les conditions même de cet art.

Marcel Coulon avait beaucoup aimé et étudié Hippolyte Taine ; il ne cachait pas qu'il avait trouvé d'une part dans le sang-froid de son Maître et de l'autre dans le délire de Nietzsche la double exigence d'une critique esthétique à la fois positive et passionnée, elle devait joindre dans ses démarches, logique et imagination, rigueur et enthousiasme, observation et métaphore.

De toute évidence, le caractère scientifique de la critique chez Marcel Coulon s'accordait à celui de son métier de magistrat également objectif, à cette nécessité pour lui d'enquêter sur place et sur pièces, au sérieux enfin d'une information droite et exemplaire. Une exacte description des faits littéraires, comme s'il s'agissait des sciences de la nature, s'imposait à lui



aussi bien pour l'approche des êtres que pour celle des ouvrages à juger. Je crois même qu'il dut un jour à cette conjoncture, de découvrir l'apport neuf d'une méthode : l'entrée de la sociologie judiciaire dans la littérature critique.

Nul n'ignore que du moins pour le problème Verlaine-Rimbaud, cette implication des instruments de l'investigation du magistrat au domaine des lettres n'ait apporté de féconds résultats.

A partir d'ouvrages, considérés aujourd'hui comme entrés dans le fonds des études verlainiennes et rimbaldiennes, ouvrages solidement établis sur les documents authentiques du procès de Bruxelles, on peut parler désormais avec quelque sécurité des rapports véridiques entre les deux grands poètes maudits.

A cette occasion, Marcel Coulon dut faire front à de vives attaques parties d'horizons différents ; il montra alors cette liberté d'esprit et cet esprit de liberté qu'il avait toujours revendiqués pour la critique. Qu'elle fut sans scrupules, positive dans le sens plein du mot, et à cette condition, rejetant toute morale et toute métaphysique elle rejoindrait souhaitait-il, cette tranquillité intellectuelle, dont l'époque physicienne qui précéda en Grèce l'idéalisme platonicien, lui semblait être le véritable âge d'or de l'Intelligence. Cette attitude, Marcel Coulon la retrouvait dans la science moderne. Il voulut à l'exemple de Rémy de Gourmont emprunter les modes d'investigation du physicien ou du naturaliste ; d'où une critique qui se veut tantôt psychologique, tantôt ethnologique ou sociologique.

C'est ainsi que les « TEMOIGNAGES » étonnent tout d'abord par leur extension peu commune. On pourrait les prendre aujourd'hui pour de simples incursions d'un lecteur curieux dans des régions littéraires, artistiques, scientifiques fort éloignées les unes des autres. Pourtant ce savoir éclectique, embrasse fermement à la fois dans « TEMOIGNAGES » l'œuvre d'Anatole France, Renan, Zola, Barrès, Loti, Moréas, Ephraïm Mikhaël, Ponchon, découvre Verlaine et Rimbaud, s'étend à l'œuvre du sculpteur Bourdelle, à celle de l'entomologiste Fabre, à celle si vaste et si complexe de Rémy de Gourmont.

Pour ce dernier écrivain, Marcel Coulon non seulement écrivit ses importants articles du *Mercur* de France mais aussi deux ouvrages : « **Les Pages Choisies** » et « **L'Enseignement de Rémy de Gourmont** ».

C'est Rémy de Gourmont qui écrivit cette phrase que Marcel Coulon aurait désiré voir sur le socle du buste de Gourmont lui-même : « Je pense qu'il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature ou la littérature dans la science, le temps des belles ignorances est passé. On doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une série de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain ».

Marcel Coulon montre comment Gourmont a posé avec la « dissociation des idées » un outil que les autres n'ont pas connu, y compris ses maîtres immédiats Renan et Taine. « Ils eurent l'analyse, dit-il, mais la « dissociation des idées » ce n'est pas la même chose. Il y a entre ces positions critiques, la différence d'un procédé d'artiste à une méthode de savant. La « dissociation des idées » consiste à considérer les idées comme des corps, à les décomposer en leurs éléments et à connaître ainsi leur vraie nature ; quand on connaît les parties, on connaît le tout ».

C'est par conséquent une analyse scientifique, une méthode calquée sur celle du physicien, du chimiste, du naturaliste. Il faut savoir que l'auteur de la « *Physique de l'Amour* » et d'« *Une nuit au Luxembourg* » recommençait dans son jardin sur de nombreux insectes les expériences de Réaumur et de Fabre et qu'il a étudié notamment « le sens topographique des fourmis ».

Nous venons de mettre en avant le nom de Fabre, Rémy de Gourmont fut le premier à parler en France de « l'Ermite de Sérignan ».

Marcel Coulon quelques années plus tard devait consacrer au célèbre entomologiste deux livres : « **Le Génie de Fabre** » et « **Les ennemis de Fabre et Ferton** » le second est une réponse à la campagne antifabrienne de cette époque dont les principaux artisans étaient les Professeurs en Sorbonne Etienne Rabaud et Picard ; ils opposaient l'entomologiste Ferton à Fabre en repro-

chant à ce dernier de tirer des conclusions dans le sens de sa doctrine, de faits insuffisamment étudiés, les expériences non rigoureusement montées avec preuve et contre-épreuve. « C'est toute une méthode écrivait Rabaud, c'est toute la méthode scientifique qui est en jeu ». Un autre reproche fait à Fabre était aussi celui de ne pas déterminer spécifiquement les insectes dont il s'occupait, autrement dit d'ignorer ou de vouloir ignorer la « systématique ». On lui reprochait enfin son manque d'esprit critique et en cela encore on opposait Ferton à l'Ermite de Sérignan. Le mérite de Marcel Coulon dans cette querelle de méthodologie est d'avoir défendu Fabre avec courage. Un certain parti pris de caste et de formation intellectuelle n'était, sans aucun doute, pas absent chez les savants de la Sorbonne dans cette campagne contre Fabre. Mais il faut bien le dire le plaidoyer de Marcel Coulon aurait eu plus de poids encore, si lui-même avait été versé davantage dans l'entomologie, j'ajouterais qu'il était pourtant beaucoup plus qu'un « amateur nourri de littérature » comme on le lui a assez répété à cette occasion.

Marcel Coulon disait de Rémy de Gourmont qu'il ne s'était jamais laissé tenter par le régionalisme, qu'il avait été un tenant de la République Française des Lettres une et indivisible ; il n'aurait pu en dire autant de lui, car quoique ferme tenant lui-même de la République Française des Lettres, il a cédé quelque peu au mouvement régionaliste.

Dès 1914, en effet paraissait de lui une étude sur **Bigot** ; il y montre comment la localisation précise a procuré au poète nimois des effets heureux : « Bigot est à ma connaissance écrit Marcel Coulon, le premier fabuliste qui ait donné à ses héros un état civil, qui les fait citoyens d'une ville ou d'un village déterminés. Ses allusions perpétuelles à des êtres, à des objets, à des lieux, à des incidents, à des souvenirs familiers à ses seuls concitoyens ont servi merveilleusement sa verve. Et cependant il vise d'instinct le but que les créateurs se proposent, la généralisation, la synthèse, l'analyse non pas de tel individu passager et accidentel, mais d'un type permanent ou du moins durable ». « Que manque-t-il, ajoute Coulon, à ses poèmes d'où le sen-

timent vrai déborde, ici l'amour des humbles, là le regret du sol natal ? Il y manque ce que la culture donne : la note d'art, quelques gouttes d'humanisme qu'avaient eu le privilège d'apprendre La Fare d'Alès ou Roumieux.

Sur l'œuvre poétique de Roumieux, Marcel Coulon devait aussi écrire quelques pages pertinentes : « **La gaité de Roumieux** ».

« Qu'est-ce que la gaité poétique, y lisons-nous, cette nuance dans la couleur félibréenne, c'est ce qui éclate chez Roumieux, il suffit d'ouvrir au hasard « LA RAMPELADO ». De ce tourbillon, de ce pêle-mêle hétéroclite de sujets, d'idées, de sentiments, d'élan, d'images, de mots, de rimes, nous voyons et nous entendons jaillir quelque chose que nous n'avions encore tout à fait vu et entendu. La gaité pétillera toujours chez Roumieux, alors que chez les autres félibres, elle a été un feu de jeunesse non pas éteint mais couvert un peu par le poids des cheveux blancs. Roumieux jusqu'à la fin de sa vie restera gai, alerte ; sa nature l'y portait ; à l'inverse de son ami Bigot les circonstances longtemps l'y aidèrent, il eut la santé, ce bien sans qui les autres ne sont rien. On a reproché à Roumieux son trop de facilité ; la gaité est quelque chose de spontané, de primesautier, la sienne aurait eu peut-être moins d'éclat, moins de fraîcheur s'il eut travaillé davantage « le Mazet », « l'Anglès de Nîmes » et toutes ses galéjades ; et cette gaité ne s'est pas bornée aux simples éclats de rire, elle est profonde tout en étant naturelle, congénitale, instinctive ».

A l'occasion du bicentenaire de la naissance de l'abbé Favre, Marcel Coulon écrivait en 1927 un livre sur le poète de Sommières, de son vrai nom Jean-Baptiste Castor Fabre. Comme écrivain de langue française, l'abbé Favre serait depuis longtemps oublié, par contre comme écrivain de langue d'oc, il s'est fait une place dans la littérature de notre région. Certains voient même en lui un précurseur du félibrige. Ce n'est pas tout à fait l'avis de Marcel Coulon qui écrit : « En langue d'oc nous tenons en l'abbé Favre par la valeur du vocabulaire, par la fermeté du style et sa précision et la vie de la pensée un grand écrivain ; le plus

grand sans doute, le seul grand que cette langue possède entre la disparition des Troubadours et l'avènement du Félibrige. Favre n'est cependant ni un héritier des uns, ni un précurseur de l'autre. Aux antipodes de l'incomparable, Mistral, il représente l'esprit de prose : comique, didactique, critique, quand le génie mistralien est synonyme de lyrisme et de poésie. Favre, un génie gaulois, un vrai descendant de Rabelais ». En 1928, paraissaient préfacés, traduits et annotés « **Les Morceaux choisis** » de Favre « **Milhou Moucels** » où se trouve le fameux « Sermoun de Moussu Sistre ».

L'année suivante en édition de luxe, préfacé également et traduit « **Jean l'ont pris** » avec quatre cuivres d'Armand Coussens.

Quelques années plus tard Marcel Coulon donnait une traduction du roman d'oïl : « **Aucassin et Nicolette** », ravissante chante-fable du XIII<sup>me</sup> siècle finissant, au premier rang des manifestations de la poésie amoureuse juvénile.

Je ne ferai que mentionner sa belle étude sur le poète Gelu de Marseille, insérée dans son livre « **Anatomie littéraire** » en 1921 sous le titre « **Victor Gelu, le terrible chansonnier** » ; son étude sur **Jean Michel, de Nîmes**, l'auteur de « **L'embarras de la Foire de Beaucaire** » ; sa préface pour l'œuvre de **Michel Pons**, le poète de Bouillargues. Je me garde d'omettre aussi sa traduction en langue française : « **De la Garriguo à la Mar bluo** » de Pierre Guérin, « **conte dou miejour en lenguo d'oc** ».

On n'en finit pas si vite avec l'œuvre critique de Marcel Coulon ; il professait une véritable vénération pour Mistral et écrira sur le grand poète de Maillane, deux livres : « **Quelques gouttes de Mistral** » en 1928 et dans ans plus tard « **Dans l'Univers de Mistral** ». Ce second ouvrage est une analyse des différents grands poèmes ; Coulon insiste sur le côté populaire, païen du catholicisme répandu dans toute l'œuvre de Mistral, dont la beauté poétique vient précisément, pense-t-il, d'être un catholicisme populaire, païen, mythologique et folklorique. « Admirable poésie dans Mireille, mais c'est Mistral psychologue qu'il faut surtout admirer dit Coulon, celui qui procure à ces enfants Mi-

reille et Vincent un tel air de vérité, de nature. Il faut être grand poète pour passer avec une telle aisance du sublime au familier, du familier au sublime, il faut être un maître de l'analyse du cœur humain. Dans *Calendal*, dans *Nerto*, dans le *Poème du Rhône*, Mistral sera un lyrique, un peintre, un musicien, un moraliste aussi accomplis que dans *Mireille*, il n'y sera pas un pareil psychologue. Paysagiste sans cesse Mistral se montre un folkloriste incessant. A la description, à l'analyse du milieu créé par la Nature, il ajoute celles d'un milieu dont la création est le fait de l'homme. Milieu spirituel comme l'autre est un milieu matériel. Il convient de remarquer ajoute Marcel Coulon que dans *Mireille* les Saints se trouvent constamment à titre d'intermédiaires entre les personnages et Dieu. Il faut une occasion exceptionnelle pour qu'on passe par-dessus leur tête, pour qu'on parle directement à Dieu. Les Saints sont des intercesseurs si faciles à trouver, à approcher, si complaisants, si puissants qu'ils suppriment le rôle du prêtre en dehors de la célébration du culte. Et il est curieux de voir à quel point les ministres de Dieu ont peu de place dans un ouvrage aussi religieux que *Mireille* et d'ailleurs dans tout Mistral : quelle différence avec *Jocelyn*, avec toute l'œuvre de Lamartine !

Ce fut ensuite en 1937 vers « **Louis le Cardonnel : Poète et Prêtre** » que se tourna la critique toujours alerte de Marcel Coulon.

« Regardons, notre poésie lyrique depuis sa naissance jusqu'à nous dans la personne de ses poètes, écrit-il dans son ouvrage, nous n'y découvrirons aucun prêtre en dehors de Louis le Cardonnel. Le fait est étonnant si l'on songe à la parenté d'esprit qui existe entre le Prêtre et le Poète ; qu'ils sont tous deux des idéalistes avant tout, si l'on songe à l'ampleur, à la profondeur du champ que le sujet religieux ouvre au lyrisme.

Louis le Cardonnel ne fut pas un poète qui devint un poète, mais plutôt un poète qui devint un prêtre et qui resta un poète ».

Marcel Coulon montre comment la chose s'est passée entre sa naissance le 27 Février 1862 à Valence et

sa mort le 27 Mai 1936 en Avignon et au fil de ses trois recueils : « Poèmes » « Carmina Sacra » et « De l'une à l'autre aurore » ; il donne entre autres citations les strophes de l'épilogue du Poète et du Prêtre :

« Il s'en ira semant la Parole céleste,  
Et pour dire le Verbe aux temps qui vont venir,  
Harmonieusement il mêlera le geste  
D'accorder la cithare au geste de bénir.

Sous le souffle divin, il la fera renaître  
Fils des premiers voyants, fils des Chanteurs Sacrés,  
Cette antique union du Poète et du Prêtre,  
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés !

Marcel Coulon a été toute sa vie, un admirateur de Moréas ; il en fut jusqu'à la mort du poète, l'ami et le familier. Etudiant à Paris, il était déjà en relation avec l'auteur des « Stances ». Au printemps 97, alors qu'il débutait dans la magistrature, comme attaché au Parquet de la Seine, Moréas, fils du Procureur Général près la Cour de Cassation d'Athènes, griffonnait un quatrain sur un papier du « Café des deux Magots ». Le voici :

« Regardez ce Coulon au masque débonnaire  
Qui parmi les Assis sera tortionnaire,  
Sous un chapeau-calvin déjà tout occupé  
A réjouir son cœur d'un crime anticipé ».

A quelque temps de là, Moréas écrira, il est vrai, le distique :

« Ce Coulon, le berger qui aime quelquefois  
Plus le plaisir des vers que le profit des lois ».

Marcel Coulon a laissé sur le poète des « Stances » des articles très denses parus au Mercure de France, il publia également un petit livre « **Au Chevet de Moréas** » où il écrit : « Clarté, précision, mesure, simplicité, sens de la perfection, il n'est pas un poème de Moréas qui ne soit pourvu de ses qualités, surtout la concision, le pouvoir d'employer toujours le minimum de mots et de sens, sans être sec, qualité qui n'est française en poésie que chez Racine et La Fontaine et dont l'absen-

ce caractérise l'art romantique. Ce don caractéristique « Les Stances » le portent à un maximum prodigieux.

Il faut ajouter une raison froide triomphant d'une sensibilité délicate. Moréas tend à satisfaire son penchant pour l'image et le mot rares; la simplicité de l'image, du mot et de l'idée est pourtant naturelle ».

René GeorGIN, l'auteur d'un ouvrage sur la vie et l'œuvre de Moréas a écrit: « Marcel Coulon est un des critiques qui ont le mieux connu et le mieux compris Moréas ».

Charles Maurras, un autre admirateur du poète des « Stances » s'adressant à Marcel Coulon dans la préface qu'il lui fit pour son livre: « **Raoul Ponchon** » lui dit:

« Moréas, ne nous a-t-il point appelés, mon cher Coulon presque par nos noms, de votre ville et de la mienne ».

- Coupez le myrte blanc aux bocages d'Athènes

À Nîmes, le jasmin...

Aux Martigues d'Azur allez cueillir encore

La flore des étangs...

Après son livre « **Raoul Ponchon** », Marcel Coulon en a donné successivement trois autres: « **Les Noël**s de Raoul Ponchon », « **Toute la Muse de Ponchon** » et « **Gazettes rimées de Ponchon** ». L'enthousiasme de Coulon pour Ponchon va jusqu'à lui faire écrire: « Pour mettre Ponchon à la place que je crois sienne: à côté de Ronsard, de La Fontaine, de Hugo, il faut ne pas devoir se contenter de la pleine assiette qu'il nous apporte dans « La Muse au Cabaret » (5.000 vers) et pouvoir juger au hasard de la fourchette dans la plus gigantesque marmite (150.000 vers) que la Muse Française a fait bouillir sur le lyrique trépied. Hugo! Ronsard! La Fontaine !

On peut en poésie n'être pas d'accord sur ce critère quantitatif; il est vrai que Coulon ne s'en tient pas là et souligne les qualités de ce poète des Vins de France dont la muse embrassa tant d'autres sujets avec verve et truculence et parfois aussi avec une certaine malice et une fine ironie, tel ce poème paru dans le « Courrier Français » du 4 Août 1895 où après l'échec de Zola à l'Académie Française, on voit les Académi-



ciens qui pris de remords vont en pénitence à Médan pour porter leur 40<sup>me</sup> fauteuil à l'auteur des Rougon-Macquart :

« En tête, blême et taciturne  
Brunetière menait le train,  
Ayant sous son bras, dans une urne,  
Les Cendres de feu Mazarin.

Bornier, prince de l'hyperbole,  
Portait, sévère comme un dieu  
Les clés de la Sainte Coupole  
Non sans tituler quelque peu.

A leur suite venaient Coppée  
Avec le costume en cerfeuil,  
Le duc d'Aumale avec l'épée  
Claretie avec le fauteuil.

A la queue, un octogénaire,  
Je ne sais quel grammairien,  
Portait le grand Dictionnaire  
C'est-à-dire ne portait rien ».

Chez Marcel Coulon, les ouvrages qui devaient d'emblée faire de lui un critique autorisé, connu dans toute la France, ces ouvrages sont bien ceux qui concernent Rimbaud et Verlaine. Ils sont trop répandus pour que j'y insiste, je n'en dirai que quelques mots.

Après la mort de Rimbaud en 1891, Isabelle, sa sœur et Paterné Berrichon, son beau-frère firent un apôtre et un saint de l'auteur d'« Une Saison en Enfer » ; ils essayèrent de passer sous silence ou de considérer comme une calomnie les rapports aujourd'hui bien connus de Rimbaud avec Verlaine.

L'édition des œuvres de Rimbaud de 1912 préfacée par Claudel soutint le mythe du poète-apôtre.

« Dans ses articles du *Mercur* de France du 16 Novembre 1913 et du 1<sup>er</sup> Mars 1914, dit René Etiemble, Marcel Coulon porta la première offensive contre le mythe familial, ces articles déclanchèrent une suite de reparties et contre-reparties de Paterné Berrichon et de Coulon, une véritable polémique ».

En 1923, Coulon faisait paraître son ouvrage : « **Le Problème de Rimbaud** » qui eut un grand retentissement.

Dès les premières pages, nous lisons : « Entré brusquement dans la demeure des Muses, Arthur Rimbaud, étrange visiteur l'abandonne avec la même soudaineté et pas plus qu'il ne semble possible de voir d'où il est venu, on ne comprend par où il a fui.

Il y a dans le départ mystère plus déconcertant encore que dans l'arrivée. Le sillage d'un météore ne donne pas une image trop poétiquement exagérée de l'apparition de Rimbaud dans le ciel littéraire. Son apparition et sa disparition sont un accident unique ».

« Quelle anormale précocité ! écrit Coulon, pour s'en convaincre il suffirait de citer ce petit poème de huit vers « Sensation » en se rappelant que c'est un enfant de quinze ans et demi qui emmagasine dans son tablier d'écolier une pareille quantité de verdure et d'air ».

Je dirai que « Sensation » est autre chose encore, que ne pensait Marcel Coulon.

« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue !

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme  
Et j'irai loin, bien loin comme un bohémien,  
Par la Nature, heureux comme avec une femme.

« A quinze ans, dit Coulon, Rimbaud est en possession de ses dons surnaturels, à seize ans il a produit ses plus beaux vers, à dix-huit ans il a terminé sa tâche. Comment les Muses ont-elles pu lasser si vite un amant si vigoureux ? Voilà le problème ».

Je ne veux pas m'étendre ainsi que je l'ai dit, sur les études critiques de Marcel Coulon qui ONT FAIT DATE concernant Rimbaud.

Toutefois, bien qu'il n'en parle nulle part, j'aimerais mentionner deux traits qui se rapportent à Nîmes sa ville natale. Voici le premier :

Le jeune Arthur Rimbaud, élève de seconde du Col-

lège de Charleville avait vu sa composition en vers latins, publiée dans le Bulletin Officiel de l'Académie de Douai.

La composition proposait une imitation libre de « **L'Ange et l'Enfant** » de Jean Reboul de Nîmes. « Malgré le sujet ingrat, dit Jules Mouquet, qui le premier révéla la chose dans « Vers de Collège », Rimbaud fit acte de créateur ; les sept premiers vers sont de son invention, ils évoquent d'heureux souvenirs ; le jour de la nouvelle année « si longtemps attendu et si vite oublié », les étrennes, les jouets. Un an plus tard, il reprendra le même thème dans « Les Etrennes des Orphelins », son premier poème en vers français où se trouve le vers :

« Mais l'ange des berceaux vient essayer leurs yeux ».

Cet « ange des berceaux » vient de « L'Ange et l'Enfant » de Reboul. L'Ange et l'Enfant de Rimbaud figure à présent en tête des « Œuvres Complètes » aux éditions de la Pléiade.

Voici le second trait :

Après l'abandon total de la poésie avant sa vingtième année, l'auteur du « Bateau-ivre » devenu aventurier des terres africaines fut le troisième Français qui pénétra jusqu'à Harrar en 1880 ; il découvrit le plateau de Bubassa, il fut en effet le premier européen qui se rendit de Harrar sur ce grand plateau où il établit des marchés, il parlait alors une douzaine de langues ; il pénétra dans l'Ogaden, désert complètement inconnu à ce moment-là.

Il était en relation avec l'explorateur nîmois **Paul Soleillet** établi à Ankober, capitale du Choa. La mort a surpris Soleillet en 1886 quand il allait se joindre à Rimbaud pour une expédition commerciale, trafic d'armes avec Ménélik, roi du Choa, avant de devenir négus d'Abyssinie.

Je signalerai de plus que les relations épistolaires de Rimbaud avec Théodore de Banville restèrent insoupçonnées jusqu'à ce qu'il fut permis à Marcel Coulon de les découvrir et que le fameux poème de Rimbaud : « Ce qu'on dit au poète en parlant des fleurs »

fut révélé par Marcel Coulon qui le premier le publia dans son livre: « **Au cœur de Verlaine et de Rimbaud** ».

Marcel Coulon a enfin entrepris un travail, une « **Anthologie de la Poésie Priapique à travers les siècles** », qu'il n'a pu mener complètement à terme, des circonstances, défavorables ou opportunes, chacun en décidera, l'en ayant empêché. Deux livres seulement ont paru : Antiquité et Moyen Age et le XVI<sup>me</sup> siècle. Le XVII<sup>me</sup> siècle est resté à l'état de manuscrit.

Marcel Coulon passa la plus grande partie des trente dernières années de sa vie à Nîmes, il allait cependant fréquemment à Paris ; les revues, les maisons d'éditions, le Prix Moréas dont il était membre du jury avec Paul Valéry l'y appelaient. Il y trouvait bien du changement avec les années de sa jeunesse évoquées par Charles Maurras : « Nous errions en bande, mon cher Coulon, par le Quartier Latin, ni votre bonheur, ni le mien, n'avaient de pareil ». Il ne pouvait plus aller au fameux « Café Vachette » où il rencontrait alors Moréas, Bracke-Desrousseaux, Raoul Ponchon et Verlaine. « Maintenant, a écrit Léo Larguier, au coin du Boulevard Saint-Michel et de la rue des Ecoles, une Maison de Crédit est installé à la place du Café Vachette, on paye des coupons et des chèques où nous récitions des vers ».

Le 19 Janvier 1934, l'Académie de Nîmes élisait Marcel Coulon, membre résidant; le 16 Février, fut le jour de la réception. Il suffit de feuilleter les bulletins de séances pour se rendre compte de son assiduité aux réunions (les toutes dernières années exceptées), du nombre et de la diversité de ses communications. Je citerai seulement entre autres : Le baccalauréat de Mistral ; Œuvres d'Annunzio ; Racine et la mort de la Duparc ; Léopardi ; Le poète chez Voltaire ; Une fable de La Fontaine : « L'homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit », qui sur les 255 fables de La Fontaine, est la seule dont le sujet soit de lui.

Je rappellerai sa curieuse communication sur les champignons. Il y énonçait ce qu'il appelait la « loi de Fabre » : le principe vénéneux des champignons, quel-  
qu'ils soient disparaît de façon complète lorsqu'on les fait bouillir quelques minutes dans l'eau lé-

gèrement salée. Après le grand entomologiste il déclarait aussi, mal fondée l'objection que l'ébullition affaiblit la saveur du mets. Je me suis laissé dire que les avis étaient partagés sur la question de l'inocuité des champignons et sur celle de leur saveur après l'ébullition qu'impose la « loi de Fabre ».

Je ne ferai que signaler ses communications sur l'Astronomie : l'astronomie de La Fontaine avec quatre fables : Le soleil et les grenouilles, l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits ; L'horoscope ; Un animal dans la lune ; Une communication sur les planètes ; Une autre sur Pascal et l'Astronomie où il s'interrogeait pourquoi Pascal qui a été mathématicien, physicien, philosophe n'a jamais été astronome ; enfin une communication qu'il intitula « Récréations astronomiques » où il pense que certaines notions astronomiques pourraient être proposées en vers, il mit d'ailleurs lui-même son idée à exécution.

Marcel Coulon était grand lecteur, un dévoreur de livres. Son adoration pour les livres était telle qu'elle lui faisait exécrer celui qui d'une façon ou d'une autre les maltraite, celui qu'il appelait « le mufle de bibliothèque » qui pétri de sans-gêne, écrit des remarques plus ou moins spirituelles dans les marges, signale son approbation ou sa désapprobation, gribouille au crayon sous un titre, déchire une page pour ne pas avoir à recopier un passage qui l'intéresse, se fait laron en enlevant des images.

J'ajouterai que l'auteur de tant d'ouvrages, d'articles sans nombre, ce grand lecteur avait un passe-temps : le jeu de dames. Il était Président de la Société : « Le Pion Nimois », il jouait avec méthode et passion. Il avait même une autre distraction : le jeu de bilboquet.

En Octobre 58, Marcel Coulon entra à la Maison de Santé Protestante de Nîmes, prenant comme unique livre de chevet : Les Fables de La Fontaine.

Malgré les soins prodigués, le malade s'acheminait douloureusement vers une fin toute proche. Les grands journaux : Le Figaro, Le Monde, les périodiques littéraires, les revues annoncèrent sa mort et sous la plume

de Samuel de Sacy, Rédacteur en Chef du *Mercure*, d'André Billy et d'autres rappelèrent ses travaux, sa place, son apport dans la critique contemporaine. L'accent fut mis par certains qui le connaissaient bien sur ses qualités d'homme, sa politesse, sa bonhomie, sa réelle bonté cachée sous une froideur apparente.

J'aimerais dire moi-même rapidement un mot sur sa sensibilité.

« Touriste de l'intelligence », Marcel Coulon était homme de goût et d'imagination.

SA RIGUEUR pour une CRITIQUE-TEMOIN n'altérait pas une autre exigence qui appréhendait avec raison L'ŒUVRE LITTÉRAIRE comme ŒUVRE D'ART.

Ce serait une erreur de croire que la description des documents et des faits d'histoire littéraire constituait pour lui toute la critique.

Qu'elle fût les assises de toute architecture idéologique, sans doute. Mais il restait encore à pénétrer ces faits de compréhension et de sympathie, à les mettre debout, à les reconstituer, au sein d'une SYNTHÈSE VIVANTE.

Or, chez Marcel Coulon, à l'impartialité du savant, à « l'obéissance au miroir », s'ajoutait ce don de pénétration amoureuse et admirative, la DISPONIBILITÉ et L'ACCUEIL qui ne reconnaissent plus comme règle et principe en dehors de la rigueur que la SÛRETÉ DE L'INTUITION ET DU GOUT.

Marcel Coulon a écrit que « tout vrai critique devrait voir sur le même plan Phidias et l'artiste de la civilisation magdaléenne glaciaire qui grava avec une pointe de silex le renne du musée de Constance ».

Une telle réflexion achève de donner la mesure d'une critique qui tenta d'unir harmonieusement SCIENCE ET ART dans ses cheminements les plus heureux.

C'est par là aussi — il faut l'avouer — qu'elle parût parfois, peut-être, un peu fragile à nos contemporains plus soucieux aujourd'hui de discrimination que d'accord entre Science et Art, analyse et goût, intelligence et sensibilité.

A vouloir saisir, en effet, le point lucide où toutes

sciences, toutes créations semblent parentes et relever d'un même principe de recherche, Marcel Coulon ne risquait-il pas de prendre pour fusion ce qui n'est peut-être que correspondance et symétrie ?

Quoiqu'il en soit, Mademoiselle et Messieurs, c'est bien **CE BUT PRESSENTI D'UN ACCORD POSSIBLE** qui fut l'âme de la méthode et de l'esprit critique de l'éminent confrère dont vous m'avez fait l'honneur d'occuper le fauteuil et de prononcer l'hommage.

---

## SEANCE DU 30 OCTOBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Étaient présents : M.M. Docteur Baillet, Chanoine Anthérieu, Paganelli, Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Velay, Colonel de Balincourt, Davé, Hugues, Sablou, Bâtonnier Lafage, Nadal, membres résidants ; de Joly, membre non résidant ; Lacombe, Secrétaire perpétuel.

M. le Président prononce l'éloge funèbre de M. le Bâtonnier Bosc.

La séance est levée en signe de deuil.

A la reprise, M. Nadal propose la candidature comme membre non résidant de M. Marc Bernard.

M. le Marquis de Lordat fait hommage de son dernier ouvrage : « Les Peyrenc de Moras », il en sera fait le compte-rendu par M. le Bâtonnier des Guerrois.

L'Académie de Nîmes a entendu une communication de M. Velay sur « le mot de la fin », c'est-à-dire les phrases remarquables sur lesquelles se sont achevées bien des vies.

Les croyants ont ce mot valable pour tous : « Ainsi soit-il ». M. Velay a cité des phrases de Lucrèce : Sénèque, Montaigne. « La mort est une partie de nous ; nous sommes des mourants dès notre premier souffle ; tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive », dit l'un.

« Pourquoi, disait Montaigne, ne pas quitter le monde aussi naturellement que nous y sommes entrés ? Si c'était un ennui que l'on puisse éviter, je conseillerais d'employer les armes de la couardise, mais puisqu'il ne se peut, apprenons à le soutenir les pieds fermes et à le combattre. Le moyen ? En y songeant sans cesse ».

Léonard de Vinci a peut-être une meilleure conclusion : « Ainsi qu'une journée bien remplie donne un doux dormir, ainsi une vie bien employée donne un doux mourir ».



M. Velay cite encore Marc Aurèle, puis il retrace la mort d'Anatole France, la belle mort de Louis XVI : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute. Je pardonne à tous mes ennemis et je souhaite que mon sang soit utile aux Français, qu'il apaise la colère de Dieu et toi, peuple infortuné... ». Un roulement de tambours couvrit sa voix.

C'est l'évocation de l'exécution de Charlotte Corday, celle de Custine, des Girondins, de Bailly, de Charles 1<sup>er</sup> d'Angleterre, de Gontaut, Biron, Lucile Desmoulins, Mme Elisabeth. M. Velay évoque ensuite la fin de Néron ; il s'étend sur les dernières années de Saint François d'Assise et qui chanta « notre sœur la mort » dans son cantique du Soleil.

M. Velay par d'autres exemples montre combien de façons diverses on a accueilli la mort. Peut-être peut-on en conclure que le plus souvent, les derniers mots sont un écho souvent fidèle de la vie qu'on a vécue.

---

## SEANCE DU 13 NOVEMBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Étaient présents : M.M. Docteur Baillet, Bâtonnier Fabre, Dupont, Inspecteur Paganelli, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Hutter, Colonel de Balincourt, Enjoubert, Barnouin, Livet, Davé, Pasteur Brunel, Bâtonnier Lafage.

Sous le titre : « Choses et gens du vieil Uzès », M. le Bâtonnier Marcel Fabre donne lecture des notices concernant des sujets tirés des archives de la ville d'Uzès. Ce sont les suivants : « Les comptes de cuisine du couvent des Cordeliers au XVI<sup>me</sup> siècle », « La police des mœurs au XIV<sup>me</sup> siècle », « Le tribut de la pièce de Boeuffeuille envers chaque foyer, au moyen-âge par les nouveaux évêques lors de leur intronisation », « La relation par Racine du feu de joie donné par les consuls d'Uzès, le 18 Décembre 1661.

« A l'occasion de la naissance du Dauphin », « Le trop galant coiffeur de Mme la comtesse d'Uzès », « Le massacre des chats d'Uzès, en 1775, par crainte de la rage », « L'opportunisme de l'ancien gendarme Leroy, en 1793 et 1794 ».

M. Enjoubert fait la communication suivante :

Quand Maurice Barrès écrivit sa LETTRE sur le printemps à Mirabeau, Mme Gyp, petite fille du vicomte de Mirabeau fut contente.

Son château n'avait pas encore été à pareille fête littéraire.

On l'admire sur son rocher « cette forte bâtisse aux quatre tours qui groupe à ses pieds son petit village de la Provence montagnarde, à l'air sarrasin et on la voit cette terrasse couverte d'ombre ensoleillée qui s'allonge devant le château comme on voit aussi ce petit bois de pins, tout brillant et tout léger ».

Le paysage âpre qui l'entoure est décrit dans des pages, pleines d'impressions fraîches qui resteront,

peut-être parmi les meilleures de celui qui nous a laissé le VOYAGE DE SPARTE et UN JARDIN SUR L'ORONTE.

Mais Maurice Barrès ne s'est pas borné à nous montrer sur sa colline sèche la vieille demeure des Mirabeau ; il y a rappelé les ombres fameuses de quelques-uns de ses occupants et de ses familiers : l'aîné, le Marquis (l'ami des hommes) son frère cadet le Bailli, son fils, l'orateur ; Vouvenargues qui fut le compagnon d'armes du Marquis.

\*  
\*\*

La correspondance entre l'ami des hommes et le Bailli, en même temps qu'elle ressuscite la vie de château, à cette époque est parfois amusante. On la feuillette avec un intérêt qui se lasse rarement. Un jour, le marquis se plaint des bouleversements que fait subir à sa maison Mme de Pailly (sa maîtresse préférée) qu'il y a installée et tout en se plaignant il ne manque pas de plaisanter : Elle met tout sens dessus dessous. Mes belles tapisseries du château où je voyais Enée et Alexandre ne peuvent désormais bouger de leur place et qu'Enée qui a été surpris embrassant Didon dans la caverne sera obligé de l'embrasser in aeternum, supplice inconnu jusqu'à ce jour et qu'il mérite au surplus, quoique ce ne soit pas le moyen de réchauffer le glacial Troyen.

On voit le Marquis à travers ses lettres mieux que dans les études qui lui ont été consacrées.

Son style est tout d'abondance et de prime tant, il y jette pêle-mêle ses idées, comme il entassera volumes sur volumes ; les archaïsmes, les trivialités s'y enchevêtrent à des expressions pittoresques. Mais par endroits quelques pensées originales crèvent toute cette broussaille et s'érigent au-dessus d'elle.

Le Marquis et le Bailli ne cessèrent jamais de s'écrire. Leur affection fut toujours chaude. Rien au cours d'une longue existence ne vint l'attiédir. Dans leurs lettres, ils abordèrent tous les sujets, même les plus délicats, même les plus intimes avec une entière franchise et une égale liberté.

Le Bailli avait longtemps gouverné la Guadeloupe et failli devenir ministre de la marine, mais une réponse

un peu trop vive à Mme de Pompadour le fit écarter du pouvoir.

Retiré d'abord à Malte où il était général des galères puis, définitivement, à Pertuis (Vaucluse) où comme le Marquis, il était né, il ne s'occupa plus désormais que de ses affaires, qu'il administra toujours sagement, et de celles nombreuses et complexes de ses sœurs, de ses neveux et surtout de son frère.

L'ami des hommes avait acheté le château du Brignon, près de Nemours, pour se rapprocher de Paris où il espérait briller en littérature et en économie politique. Mais cela il ne l'avouait pas. Et il écrivait au Bailli qu'il était chassé de son pays par un tout autre sentiment.

On n'y pratique plus ce culte du respect attaché à des races antiques dont la toute puissance est maintenant méconnue. On ne se prosterne plus devant les vieilles races.

Au Brignon, il s'installe luxueusement, somptueusement et, de là, il conseille d'un air grave au Bailli qui pensait à de petites modifications en vue de quelques commodités, de ne rien changer au château de leurs pères. C'était de l'excellente comédie, notait Barrès. pères. C'était de l'excellente comédie, notait Barrès. mettent en pleine clarté cette curieuse figure.

L'ami des hommes ne fut rien de moins que l'ennemi féroce de sa femme qu'il chassa et qu'il remplaça par de nombreuses maîtresses, et de son fils qu'il fit jeter en prison le plus souvent possible.

Il fit peser sur les siens un despotisme lourd. Il avait épousé la veuve du Marquis de Sauveboeuf. Union malheureuse mais féconde. Onze enfants en naquirent. Son cinquième enfant était le futur tribun. Né avec un pied tordu, atteint d'une petite vérole qui lui ravagea la face, Gabriel, gros et laid, laid comme Satan, ne connut jamais la tendresse paternelle. On lui donna un précepteur nommé Poisson, qui tomba malade. Le marquis écrit : Poisson mourra et je traînerai mon fils, sans savoir dans quelle rivière je le jeterai.

Gabriel fut enlevé à son précepteur et passa entre les mains d'un abbé choquant, homme sévère. Il

ne s'appela plus Gabriel. Son père changea son nom en celui de Pierre Buffières. Alors, Pierre Buffières fit quelques petites dettes, qui exaspérèrent le Marquis. Il fit jeter son fils en prison au Château d'If.

La maison des Mirabeau connut comme ses maîtres des fortunes diverses.

Depuis le début du XVI<sup>me</sup> siècle, il abrita tous les Mirabeau, toute cette lignée d'hommes violents comme ce Riquetti qui répondait à l'évêque de Digne : « A l'égard de la qualité de mouchard, que vous me donnez, je suis mouchard de police, comme vous êtes marchand d'eau bénite ; comme cet honoré qui dans une assemblée de la noblesse menaçait de sa canne ceux qui voulaient le contre-dire, comme ce Jean Antoine qui força en Espagne les portes d'un couvent pour y saisir des déserteurs et mit une procession en déroute ».

Le château avait été un point brillant qui attirait des savants et des lettrés et de beaux esprits. Mais la Révolution passa et ce fut l'incendie et il ne resta que des ruines noircies.

L'enfant adoptif du tribun, Lucas de Montigny, les releva pieusement.

Et Maurice Barrès disait, avec un peu d'exagération romantique peut-être, que si la colline de Mirabeau n'avait point gardé son couronnement féodal, c'eut été une diminution de la beauté Provençale.

---

## SEANCE DU 27 NOVEMBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Seston, Président.

Etaient présents : M.M. Docteur Baillet, Chanoine Bruyère, Bâtonnier des Guerrois, Mlle Lavondès, Bâtonnier Lafage, Nadal.

M. le Président lit une lettre en provenance des Etats-Unis et relative à un manuscrit que M. Nadal veut bien se charger de traduire.

M. le Chanoine Bruyère entretient la Compagnie des démarches qu'il a faites pour l'entretien de la tombe de Reboul.

Mlle Lavondès fait ensuite une communication sur Selma Lagerlöf.

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Je voulais vous parler depuis longtemps de Selma Lagerlöf, mais j'avais un espoir tenace de voir d'abord les lieux où elle a vécu, cette Suède qu'elle a tant aimée. Mais puisque ce mirage s'éloigne de plus en plus je le vois bien, et puisqu'on a célébré dernièrement le centenaire de la naissance de ce grand écrivain, je ne veux pas tarder davantage à évoquer sa figure devant vous.

La Suède, les pays scandinaves, on les connaissait bien mal au début du siècle dernier. Ils possédaient des poètes, mais en général, ils faisaient figure d'adolescents n'ayant pas encore trouvé une forme d'expression définitive. Et voilà qu'à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, on découvrit tout une Pléiade d'écrivains de première valeur, les Norvégiens Ibsen et Bjornson ; les Danois Andersen, l'auteur des contes qui ont enchanté les petits et les grands, et Kierkegaard, philosophe, père de l'existentialisme, la Suédoise Selma Lagerlöf à laquelle devait succéder dans les faveurs du Prix Nobel la Norvégienne Siegfried Undset.

Ibsen dans sa forme puissante mais toujours un peu

abstraite, malgré son expression dramatique, apparaît comme un esprit révolutionnaire, la Nora de la Maison de Poupée détruit les principes sur lesquels reposèrent le foyer, et défend la cause de l'émancipation de la femme. Selma Lagerlöf qui est une femme, ne se montre pas du tout révolutionnaire, elle plonge dans les traditions populaires, les coutumes, la poésie de son pays, et pourtant quand nous avons découvert son œuvre, nous lui avons trouvé une nouveauté, une fraîcheur à nulle autre pareille, parce qu'elle nous révèle de son pays même.

Selma Lagerlöf était née en 1858 dans le Werm-land, une province proche de la frontière norvégienne, mais à peu près à la même latitude que Stockholm. Son père le lieutenant Lagerlöf était un homme charmant, fort intelligent et très estimé, plein de fantaisie, mais doué peut-être d'un peu moins de raison puisqu'il avait donné sa démission de l'armée un peu par coup de tête. Il avait espéré obtenir l'importante situation de Trésorier-payeur aux Armées qui était celle de son père, mais il avait dû se contenter d'une fort petite situation de collecteur d'impôts, ce qui l'occupait quelques mois par an et le reste du temps il administrait le domaine de Morbacka qui lui venait de sa mère. La vieille Mme Lagerlöf descendait d'une lignée de pasteurs propriétaires et presque gentilshommes terriens maîtres de Morbacka, dont le dernier, le pasteur Wenerwick avait bâti la maison. Dans cette agréable demeure, le lieutenant Lagerlöf continuait à héberger sa mère, et sa sœur, la tante Louise. Quant à la jeune Madame Lagerlöf, c'était une personne charmante, encore fort éprise de son mari et qui entrait dans toutes ses vues.

Selma vint au monde à Morbacka, la quatrième d'une nombreuse famille. Au moment de sa naissance, la vieille tante Wenerwick, vint tenir compagnie à sa grand'mère installée dans sa chambre, sur un canapé en coin qu'elle ne quittait guère. La vieille tante tirait les cartes et prédisait l'avenir et la grand'mère écoutait toute surprise un horoscope très précis, très évocateur. Chez cette petite fille, il y a une maladie qui semble la suivre toute sa vie ; jamais elle ne montera un métier à tisser, il y aura auteur d'elle beaucoup

de livres, beaucoup de papier et d'encre ; elle voyagera au loin et elle ne se mariera jamais.

Une maladie : La petite Selma paraissait d'abord avoir une santé tout à fait normale, mais à trois ans et demi comme elle se levait, ses jambes se dérobaient sous elle, et elle ne put tenir debout. La bonne très dévouée, Keisa de la colline, portait l'enfant et lui disait qu'elle était un petit ange du Bon Dieu ; on lui passait tous ses caprices au point de vue de la nourriture, elle n'était donc pas très malheureuse, mais ses bons parents se désolèrent de la voir dans cet état, et au bout d'un an, ils décidèrent d'aller lui faire prendre des bains de mer à Stromstadt, petite station balnéaire et port sur la mer du Nord. Ils louèrent une maison à Mme Strömberg, femme d'un capitaine au long cours, qui possédait toutes sortes d'objets extraordinaires rapportés par celui-ci de ses voyages, elle raconta qu'il allait revenir sur son beau bateau « Le Jacob » et il annonçait cette fois à sa femme un bel oiseau de paradis, et elle engagea beaucoup ses amis à aller visiter le navire lorsqu'il arriverait. « Oh ! oui, je voudrais voir ce bel oiseau pensait la petite fille, et s'il vient du Paradis, il me guérira ». Selma prit les bains de mer qui semblèrent la fortifier beaucoup, mais sans parvenir au résultat escompté. Et lorsque le « Jacob » fut en rade, sur l'invitation du capitaine, on alla visiter le navire, Comme la bonne devait monter à une échelle de corde, un matelot robuste prit l'enfant et la posa sur le pont. « Où est l'oiseau de paradis ? » demanda-t-elle au petit mousse qui se trouvait près d'elle. Il la fit descendre un escalier, puis tous deux coururent jusqu'à la cabine du capitaine. Elle entendit la voix de ses parents qui l'appelaient avec inquiétude, ils firent irruption dans la cabine, ils comprirent qu'elle avait recouvré l'usage de ses jambes, en la trouvant contemplant avec admiration, le bel oiseau empaillé qui avait contribué de si étrange manière à sa guérison. Le maire et tous les habitants de la petite station félicitèrent ses parents pour la belle réussite de la cure. En réalité, l'enfant n'était pas complètement guérie, et nous verrons plus tard qu'elle dut être soignée à diverses reprises. Il lui restait une légère boiterie, mais elle put prendre une part



presque normale à la vie si joyeuse des enfants, à Morbackia. C'était une vie tout à fait patriarcale. La vieille Mme Lagerlöf restait dans sa chambre sur son canapé en coin, et elle enchantait ses petits enfants par toutes sortes de récits, de contes fantastiques qui influencèrent beaucoup sur la vive imagination de la petite Selma, condamnée à rester plus tranquille que les autres. La tante Lovisa, sœur du lieutenant, avait passé par une crise de désespoir, de dépression après un mariage rompu, et son frère, pour l'aider à surmonter sa tristesse, lui avait donné le soin de toutes les fleurs du domaine, et le jardin était couvert de roses, de jasmins, et de toutes les fleurs que favorisaient les longs ensoleillements du printemps et de l'été.

Elle ne montera pas de métier à tisser avait annoncé la prédiction. C'est qu'en effet, dans toutes les campagnes de la Suède, les femmes, maîtresses et servantes, filaient la laine et le lin, tissaient le linge de la maison et les étoffes des vêtements. Et l'on préparait de grandes peaux avec les bêtes abattues, et l'on faisait alors venir le cordonnier ambulante qui montait en chaussures toute la maisonnée, parents, enfants et domestiques. Les vêtements et les souliers faisaient une part des gages des domestiques. Nous reconnaissons ces modes de vie, c'étaient ceux d'Olivier de Serres au Pradel, il y a près de quatre cents ans. Voilà bien la chance de Selma Lagerlöf, elle a été contemporaine de notre jeunesse, et, morte en 1940, elle a vu se former le monde moderne, mais son talent, comme les années de sa jeunesse et les vieilles légendes dont la berçait sa grand-mère plongeait dans un milieu qui était celui du XVI<sup>me</sup> siècle et presque du moyen-âge, en France. Notre peuple est si jeune, me disait une Suédoise, que chez nous, une femme qui a donné le jour à quatorze ou quinze enfants paraît souvent leur sœur aînée, tellement elle a conservé de fraîcheur.

La vie était très gaie à Morbacka, les enfants étaient nombreux, une jeune amie venait comme institutrice, enseigner la jeunesse et elle emmenait sa sœur, ce qui allongeait encore la bande de ses élèves. Le lieutenant Lagerlöf aimait réunir les enfants autour du

piano et l'on chantait des chants suédois avec tant d'entrain que ceux-ci ne passaient jamais de meilleurs moments. La maison était d'ailleurs très hospitalière. Quelques amis intimes venaient d'abord fêter l'anniversaire du lieutenant Lagerlöf, mais ces petites réunions étaient si agréables que, de tous les environs, des amis, des relations s'invitèrent, des camarades du lieutenant avaient formé un petit orchestre qui venait exécuter un morceau en son honneur, les chambres de la maison étaient pleines de parents, dans le jardin se pressaient des hôtes accourus en foule auxquels on servait des rafraîchissements.



Selma, pourtant restait de santé délicate et l'état de sa jambe donnait de l'inquiétude à ses parents. Ils décidèrent de l'envoyer à Stockholm où un célèbre Professeur faisait des cures par l'application de la gymnastique suédoise dont on découvrait les principes. La petite fille qui a neuf ans, part pour Stockholm. On l'installera chez un oncle et une tante, l'oncle Afzélius et la tante Martha qui ont deux fils. Elle va tous les jours à l'Institut de gymnastique où de savants mouvements améliorent son état. Elle apprend l'anglais et le français, lit des livres de la bibliothèque de son oncle. On la mène aussi au théâtre où les représentations l'enchantent. Elle revient très fortifiée, c'est à peine si elle boite. Elle a perdu l'accent du Wermland et pris celui de Stockholm, ce qui choque beaucoup la jeune institutrice et lui paraît très prétentieux.

Selma a eu, tout enfant, une conscience très nette de sa vocation littéraire, et c'est cette jeune amie, cette institutrice qui a été sa confidente. Au début, elle était très enthousiasmée des projets de sa petite amie, mais ensuite elle eut des craintes, l'enfant, très imaginative, ne s'excitait-elle pas sur les perspectives d'une carrière qu'elle ne pourrait pas accomplir ? cela n'était-il pas dangereux ? Mais malgré le trouble que ces réserves apportaient à la petite fille, celle-ci gardait une foi entière dans son talent et dans l'avenir.

Le lieutenant Lagerlöf quittait sa maison pour faire des tournées de collecteur d'impôt. En hiver, ces tournées étaient assez dures et une fois qu'il avait couché dans des draps humides, il revint avec une congestion pulmonaire. Mme Lagerlöf, tante Lovisa avaient l'air inquiet, et recommandaient aux enfants de ne pas faire de bruit. Selma se demandait comment elle pourrait aider à la guérison de son père. Dans la chambre de sa tante Lovisa, elle avait vu une grosse Bible et on lui avait dit que c'était la Bible du Trésorier-payeur aux Armées, son grand-père et qu'il la consultait souvent, et elle se promit de lire la Bible d'un bout à l'autre, ce qui était un gros effort pour une fillette d'une dizaine d'année. A Stockholm, on lui avait recommandé de faire une sieste, elle s'allongeait, la Bible à la main, jusqu'au moment où sa mère venait la lui enlever pour qu'elle prît un repos plus complet. Le lieutenant Lagerlöf fut très touché du vœu affectueux de sa fille, et il se guérit pendant l'été, mais lorsque revint le froid il se remit à tousser, et semblait repris par sa maladie, il ne voulait se soigner que d'après ses propres idées assez originales mais peu efficaces.

Mme Lagerlöf insistait pour qu'il vît son ami, le Docteur Piscator, mais il refusait ; le Docteur avait pris l'habitude à l'Université de passer sa soirée à boire des grogs, il ne partait plus, c'était trop fatigant pour le malade. De plus on était en 1870, Selma avait douze ans et tous les Suédois prenaient parti avec passion pour les Français ou pour les Allemands. Le Docteur Piscator faisait partie d'une petite minorité qui défendait avec acharnement la Prusse et les Prussiens, et les Lagerlöf étaient pour les Français, ainsi que la majorité des Suédois. Comme le lieutenant Lagerlöf n'allait pas mieux, on fit tout de même venir le Docteur. Il passa toute l'après-midi en conversation. A sept heures, Mlle Lovisa se demandait avec inquiétude s'il faudrait l'avoir à dîner. Le lieutenant Lagerlöf apparaît : « Le Docteur se décide à partir, faites atteler la jument ». Mais de quoi peut-il bien te parler ? dit Mme Lagerlöf — Il ne me parle que des qualités remarquables de Bismark » on plaint bien le lieutenant ! Le Docteur continue sa conversation. Le cocher vient dire qu'avec cette température rigoureuse — il fait — 25° —

le cheval qui attend devant la porte, risque de prendre mal, et la maîtresse de maison découragée ordonne de le faire rentrer à l'écurie, mais le malade ne peut pas veiller. « J'aurais un moyen de faire partir le Docteur dit la jeune institutrice — Mais pas un moyen méchant, rien qui l'empêche de revenir ? — Non, non, pas méchant, laissez-moi faire ». Alors, elle se met au piano. — Mais qu'est-ce qu'elle joue donc dit tante Lovisa, il me semble que c'est la « Marseillaise » — On la jouait souvent à Philipstadt, ajoute Mme Lagerlöf, et je sais combien mon père aimait l'entendre.

« La Marseillaise » dit Selma, j'ai lu que les Français aimaient tellement cette marche que, rien qu'à l'entendre, ils devenaient deux fois plus braves.

On écoute la « Marseillaise » avec recueillement. « La jeune fille dit Selma, met dans son jeu de la force et un grand élan. Je ne sais pas comment cela se fait, il est difficile de rester assis à coudre ou à tricoter. On se sent poussé à s'élaner, chanter, crier, faire quelque chose de grand et de beau.

« J'entends nettement rouler les tambours, j'entends tirer les coups de fusil, je vois les hommes se battre, je sens trembler la terre... je n'ai jamais rien entendu de pareil ».

Aline donne un avertissement, veut-elle dire qu'il ne faut pas méconnaître les Français car c'est un grand et admirable peuple, ou qu'on a tort de s'affliger de leur défaite car ils se relèveront ?

Le Docteur continue d'abord à parler comme si de rien n'était, puis il se met à battre la mesure et à chantonner, enfin, il bondit, enfile précipitamment sa pélicie, enfonce son bonnet de fourrure sur les oreilles.

« Ne veux-tu pas attendre que le traîneau vienne te prendre ici — Tu crois que je connais pas le chemin de ton écurie ? Non, non, si je restais ici à entendre cette « Marseillaise », je deviendrais aussi enroué que vous autres pour vos Français ».

\*  
\*\*

Le lieutenant Lagerlöf se remit avec le retour de la belle saison, mais comme l'état de la jambe de Sel-

ma laissait encore à désirer, on l'envoya à Stockholm, comme elle avait quinze ans. Elle est maintenant une jeune fille, elle se décrit elle-même, petite, pâle, avec de longs cheveux blonds, blonds comme du lin, et elle écrit un journal intime. Elle part avec son frère aîné Daniel, étudiant à l'Université d'Upsal et dans le train, ils rencontrent un autre jeune étudiant, ami de Daniel. Il a des cheveux bruns dont une boucle lui tombe sur le front, et des yeux si sombres qu'ils étincellent comme des diamants noirs. Il habite Christianie en Norvège, mais ses parents aiment beaucoup la Suède, et il vient y faire ses études, on causa bientôt comme de grands amis. Et peu de jours plus tard, elle est sur le balcon, chez sa tante, en face de la gare, elle en voit sortir l'étudiant qui lève la tête, l'aperçoit et lui envoie un baiser. Elle est bouleversée et entièrement conquise. Peu de temps après, l'oncle Afzelius qui était franc-maçon, ce qui était d'ailleurs très différent de ce que nous avons connu en France, reçut une invitation de la Loge à assister, avec sa famille, à une réunion commémorative de la mort de Charles XV, et il y eut tant de monde que la famille alla se réfugier dans un salon. Et là, sur un tableau représentant la famille royale, elle vit le portrait de l'étudiant ! Elle posa des questions, ce portrait c'est celui du prince Gustave. On dit qu'il est mort, mais, en réalité, il aime une roturière, s'est marié et continue à vivre en Norvège, on l'a aperçu aux funérailles du vieux roi. « Une idée traversa son esprit comme un trait de feu : cet étudiant c'est le fils du prince Gustave. Il vit en Norvège et aime passionnément la Suède ». Elle a pénétré son secret.

Ce secret n'existait que dans l'imagination de la jeune fille, bientôt vient la désillusion. Elle alla à une petite réception, chez une colonnelle, amie de sa tante. Il fallut à un moment, aller se cacher dans les chambres et dans celle qu'occupait une belle jeune fille brune, en séjour chez la colonnelle, Ida, sur un guéridon éclairé par une lampe, se dressait un portrait en pied, le fiancé de la jeune Ida : c'était l'étudiant. Ce fut un coup terrible, le fiancé qu'on attendait ce soir-là, ne vint pas heureusement, autrement elle se serait évanouie. Ce furent des jours de désespoir ; puis, très

généreuses, elle fit des vœux pour le bonheur des fiancés. « Le jeune étudiant, lui dit son frère, avait trouvé qu'elle était une des personnes les plus intéressantes qu'il eut jamais rencontrées ». C'était une consolation. « Au fond, écrit-elle, je veux devenir auteur et je n'épouserai ni lui ni personne, mais j'aimerais avoir avec lui une bonne et longue causerie comme celle que nous avons eu dans le train ».

\*  
\*\*

Elle revint ainsi à sa destinée. « Elle ne se mariera jamais, avait dit sa tante Wenerwick. Elle reprit pieds sur terre, et cette réalité était d'autant plus dure que les Lagerlöf avaient des soucis financiers. Le lieutenant avait-il entrepris de trop grands travaux pour éloigner la ferme de sa gentilhommière ? s'était-il laissé entraîner à de trop grandes réceptions ? On subissait la crise qui éprouvait tous les propriétaires des domaines ?

Parmi ces soucis, Selma eut quelque répit. Un jour de printemps, parmi la nature parée de feuillage et de fleurs, deux rimes lui viennent à l'esprit. Ce fut, dit-elle, comme si une mendicante apprenait qu'elle était fille de roi ». Lorsqu'enfant, elle souhaitait écrire, c'était pour elle, composer des poèmes ; il y avait à Morbacka une nombreuse bibliothèque, mais tous ces volumes étaient des volumes de vers, tous les auteurs suédois, connus et aimés, étaient des poètes.

À partir de ce moment, elle rima sans cesse, elle était distraite, absorbée par ces rimes qui lui venaient à l'esprit. À un mariage, elle eut l'occasion d'exercer son talent, un jeune homme fut chargé de faire un compliment en vers aux jeunes filles, et Selma de lui répondre. Tous deux eurent beaucoup de succès. Et comme une femme de lettres se trouvait dans l'assistance, elle proposa à la jeune fille d'essayer de faire paraître quelques unes de ses pièces de vers. Elle attendit d'abord avec beaucoup d'espoir, puis en perdant quelque peu courage. Quelques mois plus tard revinrent les poésies ; personne n'avait voulu les prendre.

La situation de la famille s'aggravait. Selma voulut se créer une situation indépendante, et il lui fallut fournir un gros effort personnel, elle qui n'avait travaillé qu'avec de petites institutrices, pour entrer à

l'Ecole normale supérieure. Elle s'y était présentée avec appréhension et espoir et lorsqu'une amie vint lui annoncer qu'elles étaient toutes deux reçues, elle éclata en pleurs de joie si vive était sa sensibilité.

Le lieutenant Lagerlöf venait de mourir en 1885, et l'on vit que la situation de la famille était plus difficile encore qu'on ne l'avait cru. Une jeune sœur mariée et un beau-frère tachèrent de se charger de la propriété ; une ou deux années de sécheresse achevèrent la ruine de la famille et l'on vit qu'il fallait vendre Morbacka, et quand on quitta la vieille maison, on comprit que c'était un crime qu'elle se trouvât dans des mains étrangères ».

\*

\*\*

En sortant de l'Ecole normale supérieure, Selma est nommée à Lendskrona, petite ville de Scanie. Elle recueille chez elle sa mère, sa tante Lovisa dont elle peut assurer l'existence. Elle aime l'enseignement, ses élèves sont captivés par ses cours. Elle s'intéresse aux questions sociales, au féminisme — et elle n'est pas satisfaite, tourmentée par le désir d'écrire qui la suit depuis sa jeunesse. A la recherche d'un sujet, elle pense à ce groupe de vieux compagnons de son père, officiers à la retraite, dont les plus âgés se sont battus dans les armées de Napoléon, parmi eux un Français qui vit sous un nom d'emprunt, cavaliers qui n'ont pu s'astreindre à une vie régulière, chasseurs d'ours, conducteurs de cotillon, car on aimait follement la danse, chacun d'eux jouait d'un instrument, car autrement, ils n'auraient pas été des cavaliers, et l'un d'eux poète musicien, orateur, danseur et qui cependant n'aboutit à rien sera le modèle de Gosta Berling.

La jeune femme voulait écrire une saga sur Gosta Berling, une sorte de chant populaire animé d'un souffle épique, comme ceux que les Bardes chantaient autrefois dans les villages.

Entre temps, une de ses amies de l'Ecole normale a proposé à Selma, de la mettre en rapport avec une femme extrêmement distinguée, critique littéraire qui dirige une revue. On lui envoie des vers ; elle répond par une invitation à venir faire un séjour à Noël. Selma nous raconte cette visite, la baronne Adlersparre,

d'abord souffrante, la reçoit ensuite très chaleureusement, elle promet de faire paraître dans son journal les sonnets que lui a apportés la jeune poétesse et s'enthousiasme à l'idée d'une saga sur Gosta Berling, mais lorsque Selma, de retour chez elle se mit au travail et envoya les premiers chapitres du poème, la baronne, critique clairvoyante et avertie, lui répondit : «Ecrivez en prose». C'était très troublant pour la jeune femme. Comment cette saga, ce chant, pourrait-elle l'écrire en prose ? Or, un jour, à la bibliothèque de l'École normale, lui tomba sous la main un livre qui lui causa un profond saisissement, l'ouvrage du grand écrivain écossais Carlyle «Les Héros», qui eut alors tant d'influence, nous nous en souvenons. Et en savourant ce style abrupt, volcanique, ruisselant d'idées, elle eut l'intuition qu'elle pourrait écrire ainsi.

Elle recommença son œuvre et quand elle eut écrit cinq chapitres, une Revue ayant institué un concours, elle envoya ce début et obtint le prix. Elle reçut une lettre enthousiaste de la baronne.

Elle travaillait maintenant jour et nuit. En ces dernières années du XIX<sup>me</sup> siècle, c'était bien une saga qu'elle écrivait, touchant au moyen-âge puisque le diable y jouait un rôle. Notons qu'il ne faut pas nous attendre dans les littératures septentrionales à trouver la raison qui domine chez nous au XVII<sup>me</sup>, ni la mesure, produit des régions tempérées ; dans les pays des très longs jours, des très longues nuits et du froid cruel, c'est le royaume de la démesure, pourrait-on dire, des grands envols d'une imagination qui nous paraît déchaînée. Gosta Berling était un pasteur révoqué pour son intempérance. Il desservait une paroisse où il faisait tellement noir et tellement froid tout l'hiver que tout le monde buvait, il était bien difficile de ne pas se laisser entraîner. Il a bu jusqu'au sac de grains que lui a confié une pauvre enfant. Il juge qu'il a mérité la mort et se couche dans la neige, afin de s'y endormir pour toujours. Mais survient une femme grande, forte, jurant, sacrant, la femme la plus riche du Wärmeland, la Commandante qui le tire de là, lui ordonne de vivre et lui offre l'hospitalité dans son manoir d'Ekeby ; il mène là une joyeuse vie avec onze autres compagnons. Mais leur reconnaissance envers leur bien-



bienfaitrice est moins vive, lorsque les douze cavaliers, la veille de Noël, évoquent le treizième, c'est-à-dire le diable, celui-ci leur révèle que la commandante a fait un contrat avec lui, il leur montre la feuille noire, avec l'écriture rouge comme du feu. Chaque année, l'un d'eux mourra, et son âme lui sera livrée. Le commandant apprend un peu tard que tous les biens qu'elle possède ont été laissés en héritage à sa femme, par un homme dont elle a été la maîtresse. Il la condamne à errer sur les routes, en mendiant, la besace sur le dos. Les cavaliers continuent à mener une joyeuse vie, où se succèdent les grandes chasses, les fêtes avec enlèvements de femmes, nous sommes en plein romantisme. Mais toutes ces femmes si passionnées soient-elles, restant étonnamment pures. Telle la petite comtesse, elle a refusé de danser avec les cavaliers parce qu'elle ne les trouve pas assez compatissants envers la Commandante. Après ce refus, elle doit être enlevée, c'est la règle, mais on ne lui fait aucun mal. La comtesse Elisabeth avait été pour tous une charmante petite sœur. Quand elle posait ses mains sur leurs rudes pattes, n'était-ce pas comme si elle leur disait : « Vois, comme je suis fragile, mais tu es mon grand frère, tu me défendras contre les autres et contre toi-même ». Son mari peu intelligent, ne peut lui pardonner cette innocente aventure après l'avoir fait tourmenter par une méchante belle-mère, il fait annuler son mariage. La petite comtesse s'aperçoit qu'elle attend un enfant de lui, elle le lui fait dire mais ne reçoit aucune réponse. Alors, elle demande à Gosta Berling dont elle est éprise en secret, de l'épouser. Il accepte, ce sera peut-être le rachat, la réhabilitation du pêcheur. La commandante qui a perdu son mari et est rentré en possession de tous ses biens, arrive atteinte d'une congestion pulmonaire, elle veut léguer tous ses biens à Gosta Berling « Tu es faible, ce sera ta perte et tu renverras ta femme ». Il refuse. « Je veux rester pauvre » dit-il. Et comme elle insiste, un feuillet s'envole, noire, écrite à l'encre rouge, Gosta la reconnaît, il refuse encore, elle entre en agonie. Il a une dernière crise de folie, avec le désir de se tuer, sa femme le cherche, le rencontre. On ira dans la petite maison où l'on vivra simplement, où l'on travaillera, ce sera le salut.

Selma, la baronne Adlersparre attendaient beaucoup de ce livre étonnant, quand il parut à Stockholm, ce fut le silence. Une amie l'invita à Copenhague au moment de la parution de son livre. Selma avait apporté deux ou trois exemplaires de Gosta Berling à la Bibliothèque de Copenhague, et s'était assise tout près pour voir les réactions des lecteurs. On ouvrait le livre on jetait un coup d'œil distrait, on le refermait. Chez les libraires, aucun achat. C'était une cruelle, une incompréhensible déception. Une amie dit : « Il faut écrire à Brandès le grand critique ». On lui fit tenir un mot. Il fit mieux que répondre, il l'invita à venir le voir. Il l'interrogea comme un médecin. Elle lui ouvrit sa pensée comme à un médecin. Il comprit ce qu'elle portait en elle, et écrivit un très bel article. Aussitôt les livres furent enlevés, ses lecteurs lui adressaient des lettres enthousiastes, on avait passé la nuit à dévorer Gosta Berling. On lui demanda une causerie, une foule immense emplit la salle et déborda dans les couloirs. La voilà sacrée grand écrivain !

Et l'on voit le caractère moutonnier du public, bien rares sont les lecteurs qui savent découvrir les beautés d'une œuvre originale, ne suivant pas les règles auxquelles ils ont été habitués. Ils ont besoin qu'on leur fasse toucher cette beauté. Chez nous, ce sont les prix littéraires qui ont la prétention de jouer ce rôle. Les lauréats ne sont pas toujours parfaitement choisis, mais qu'ils le soient bien ou mal, c'est à eux que va la grande masse des lecteurs.

A Stockholm, l'article de Brandès avait fait son effet, toutes ces petites capitales se touchent et réagissent de même manière.

Selma Lagerlöf donne sa démission de professeur. Le gouvernement suédois lui accorde une bourse pour un séjour d'un an en Italie. Elle s'y rend, est heureuse de connaître les pays du midi et écrit un ou deux livres sur les Italiens, mais elle les comprend moins bien que les Suédois et elle retourne à ses compatriotes.

Ce sont, en effet, des paysans suédois qu'elle va voir à Jérusalem. Elle veut écrire sur eux, une autre saga, mais combien différente. Elle s'est fixée en Suède à Falun, en Dalécarlie, province voisine du Werm-

lend, et ces paysans dalécarliens, elle les montrera d'abord chez eux, on les voit agir, travailler, lents, lourds, ayant de la peine à s'exprimer; c'est du réalisme mais bien différent de celui que nous avons connu, car il nous fait sentir tous les mouvements d'une vie intérieure riche profonde et nous fait deviner ces liens invisibles qui unissent entre eux certains êtres, et auxquels elle consacra un recueil de nouvelles. Elle ne s'arrête pas volontairement aux descriptions de paysages, mais ceux-ci surgissent, saisissants dans son récit.

« La fonte des neiges fut très violente et jamais le Deleft n'avait roulé autant d'eau. Elle tombait du ciel, ruisselait de la montagne, sourdait aux ornières et aux sillons des charrues, et cherchait en bruissant son chemin vers le fleuve qu'elle grossissait avec une rapidité folle. Le Deleft n'était plus ni sombre ni calme, mais d'un jaune gris à cause de tous ces flots mêlés de terre qui s'y précipitaient et à le voir chargé de troncs d'arbres et de petits bancs de glace, il semblait étrangement sinistre ».

Au bord des eaux se trouve Grand Ingmar, c'est un paysan notable, propriétaire d'une grande ferme qui appartient à la famille depuis des siècles et dont tout le monde suit les avis parce que les Ingmar ont toujours marché dans la crainte de Dieu. Il a perdu sa femme Brita dont on nous a raconté l'histoire, il lui reste plusieurs filles et un petit garçon de onze ans, Petit Ingmar. Il voit sur les eaux, dans une embarcation de fortune, trois petits enfants arrachés par l'inondation et qui appellent en pleurant. Il pense. Ce n'est peut-être pas très prudent, mais il avance dans l'eau pour les sauver : un Ingmar ne peut agir autrement. Un arbre qui descend le courant à une vitesse folle, le frappe sous le bras, on le ramène chez lui et il meurt.

Sa fille aînée a un mari qui boit, bien qu'elle soit malheureuse, elle pourvoit à tout, marie ses sœurs, élève son petit frère, Ingmar; son mari meurt et elle épouse un homme qui l'a beaucoup aidée, il a gardé chez lui l'ivrogne pendant sa dernière maladie. Et c'est avec lui qu'en liaison avec des Suédois émigrés en Améri-

que, elle a l'inspiration d'aller fonder une communauté suédoise en Terre Sainte, pour mettre leurs pas dans les pas du Christ et cet enthousiasme mystique comparable à l'élan des Croisades, les pousse dans un moment d'aberration à vendre le domaine pour contribuer aux frais de l'expédition. Il devait revenir au jeune garçon, Petit Ingmar, qui a à peu près vingt ans et qui assiste à cette vente, désespéré. Il était presque fiancé avec Gertrude, la fille de l'instituteur. Un des acquéreurs éventuels lui dit : « Je te rachète le domaine et tu épouseras ma fille ». Il accepte et se laisse ainsi acheter. Gertrude partira pour Jérusalem, avec les voyageurs. Ce sont les remords de cet homme qui l'éloignent de sa femme et le pousse vers celle qu'il a abandonnée. Sa femme sur qui court une prédiction disant que dans sa famille les femmes donnent naissance à des enfants idiots, qui souffre et le voit souffrir lui dit qu'elle acceptera le divorce. Le petit Ingmar qui est devenu à son tour Grand Ingmar part pour Jérusalem, il retrouve les colons, Gertrude s'est attachée à un autre homme, sa pensée, maintenant, qu'il est loin, retourne vers sa femme. Il rentre, il la trouve chez ses parents, elle a eu en son absence, un bébé de lui, qui lui paraît assez mal venu, la prédiction lui fait peur. L'enfant est laid, sera-t-il idiot ? Pourtant, elle chérit ce petit qui se développe tous les jours. « Il est laid, mais nous n'avons jamais été bien beau » dit le père. Et le ménage réconcilié s'établira sur le domaine, avec le nouveau tout petit Ingmar qui en héritera à son tour.

A mon avis, Jérusalem est le chef d'œuvre de Selma Lagerlöf mais il y a aussi à côté un autre petit chef-d'œuvre fait par elle pour apprendre aux enfants de Suède à connaître et à comprendre leur pays. « Le merveilleux voyage de Nils Holgerson. Il se rattache à ce monde des Trolls auxquels, elle a consacré un livre, à ces petits génies créés par l'imagination païenne des paysans du nord, qui cachés dans le sol, dans la forêt ou l'intérieur des fermes, font réussir ou échouer les travaux, distribuant le bon ou le mauvais sort, suivant leur humeur.

Un petit garçon assez sot, Nils Holgerson, aperçoit un troll, un tomte s'agiter auprès de lui, lui as-

sène un coup, reçoit un soufflet qui l'étourdit. Le voilà devenu aussi petit qu'un Troll. Et comme une bande d'oies sauvages passe dans le ciel en criant au jârs blanc « Viens avec nous, viens avec nous », Nils Holgerson monte à califourchon sur le jârs et verra ainsi toute la Suède, jusqu'à la Laponie. Cette vie des oiseaux, leurs aventures avec le renard, avec le grand aigle, sont rendues de façon si vivante qu'on pense à Kipling et les paysages sont placés volontairement dans le récit, cette fois, mais ils apparaissent entre deux coups d'aile, après la levée de la brume du matin ou à travers la fuite des nuages poussés par le vent. Telle la description de Stockholm « La Ville qui nage sur l'Eau » comme l'appellent les oies sauvages (Stockholm a été bâtie d'abord sur trois petites îles de la rivière Malar). « Nils n'aperçut que des brumes ou de légers brouillards. Puis, il entrevit quelques flèches pointues et quelques maisons avec de longues rangées de fenêtres. Elles surgissaient et disparaissaient à chaque instant. Tout semblait reposer sur l'eau ».

Selma Lagerlöf écrit encore un ou deux ouvrages : l'Anneau de Lovenskold ; le Vieux Manoir. Elle est au faite de la célébrité. Ses ouvrages sont traduits en trente deux langues. Elle obtient le prix Nobel en 1909 ..et elle rachète Morbacka, non pas la terre du domaine qu'elle ne saurait exploiter, mais la maison et le jardin qu'avait planté son père et soigné sa tante Lovisa. Elle est élue en 1914 à l'Académie Suédoise où elle siège seule femme. Elle vit encore de longues années à Morbacka où chacun lui parle de ses parents et du passé — et elle s'y revoit petite fille avec ses nattes et ou ont été placées certaines manifestations au moment du centenaire de sa naissance.

En attendant de connaître mieux les manifestations du centenaire, je suis heureuse que nous ayons pu reprendre contact avec Selma Lagerlöf, c'était un grand écrivain scandinave, et qui aimait notre pays, nous l'avons vu. Il était donc bien juste que nous honorions sa mémoire.

---

## SEANCE DU 11 DECEMBRE 1959

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Seston, Président.

Étaient présents : Mlle Lavondès, M.M. des Guerrois, Sablou, Théron, de Régis, Flaugère, Colonel de Balincourt, Inspecteur général Paganelli, Docteur Baillet, Barnouin, Chanoine Bruyère, Chanoine Anthérieu, Pasteur Brunel, Professeur Dupont, Bâtonnier Lafage, Nadal, membre résidants ; de Joly, membre non-résidant ; Lacombe, Secrétaire perpétuel.

Il est procédé à l'élection d'un membre non-résidant : l'écrivain Marc Bernard, Prix Interallié 1934 avec son roman « Anny » et Prix Goncourt 1940 avec « Parents à des enfants ».

M. le Président donne ensuite la parole à M. André Nadal pour une communication sur : « **Les Soucoupes Volantes** ».

M. Nadal fait tout d'abord un rappel rapide de l'origine des Soucoupes Volantes lorsque le 24 Juin 1947, l'homme d'affaires américain Kenneth Arnold pose son avion personnel sur l'aérodrome de Yakima près de Washington ; il est sur le coup d'une intense émotion, il vient d'apercevoir il y a à peine une vingtaine de minutes, neuf disques argentés évoluant à quelque 2.000 kilomètres à l'heure. Pour ces disques vu leur forme, Kenneth Arnold invente l'expression de « Soucoupes Volantes ».

Six mois plus tard, le 7 Janvier 1948 dans le Kentucky a lieu le premier drame. Au-dessus de la base américaine de Godman, le capitaine Mantell, un héros de la dernière guerre se lance à la poursuite d'un disque gigantesque. Après deux messages à la tour de contrôle de Godman, Mantell ne donne plus de réponse : il avait disparu ainsi que la soucoupe. Son avion se pulvérisa dans l'air, on ne sut jamais pourquoi, les débris furent retrouvés éparpillés. La soucoupe était suivant toute probabilité un faux-soleil causé par les cristaux de glace d'un cirrus situé plus haut que

Mantell ne pouvait jamais monter ; c'est du moins là l'explication du grand savant américain, le Professeur Menzel, Directeur de l'Observatoire de Harvard.

M. André Nadal, après avoir passé assez vite sur les observations sans nombre de soucoupes d'intérêt secondaire et qui n'ont pas résisté longtemps à une explication, s'étendit longuement sur les cas les plus typiques soit par la qualité des témoins et des témoignages soit par les difficultés réelles, véritables qu'ils opposaient à une explication rationnelle. Le plus fameux de ces cas est la vision de Clyde Tombaugh, l'astronome américain qui en 1930 découvrit Pluton, la neuvième planète du système solaire. Dans la nuit du 20 Août 1948, Clyde Tombaugh aperçut, pendant trois secondes seulement, à Las Cruces, New Mexico, un groupe géométrique de rectangles lumineux, de faible luminosité et silencieux. « J'ai scruté, dit Clyde Tombaugh durant des milliers d'heures le ciel nocturne, mais je ne vis jamais un spectacle aussi étrange que celui-là ». Officiellement, le phénomène resta inexpliqué et classé sous le nom général de : « mystérieux objet céleste », en abrégé M.O.C.

Ce fut encore le Professeur Menzel qui donna une explication fort pertinente de la vision de son collègue Clyde Tombaugh, en faisant intervenir l'inversion de température dans l'atmosphère : couche d'air chaud entre deux couches d'air frais et aussi la lentille dite atmosphérique produite par une turbulence de l'air à la surface de contact de deux couches atmosphériques de températures différentes ; cette turbulence peut conserver pendant quelques secondes à la lentille sa forme géométrique et aussi sa distance focale. « Je pense dit Menzel que le phénomène des disques lumineux observés par Tombaugh est quelque réflexion sur un léger rideau de brume probablement juste au-dessus de la tête des observateurs ; la source lumineuse pourrait avoir été une maison proche ou lointaine ou les lumières d'une rue ou encore des phares d'auto. Pour qu'il y eut image véritable il fallait alors qu'une lentille atmosphérique convergente fusse interposée entre la maison et le ciel, l'écran à son foyer étant la brume ».

Il est permis de dire aussi qu'une lentille atmosphérique est assurément imparfaite et se déforme au vent, l'image qu'elle donne de l'objet ramassé au sol doit voler çà et là pour finalement disparaître rapidement, ce qui expliquerait la vision très courte de trois secondes de Clyde Tombaugh qui est considéré comme le témoin le plus illustre d'une apparition de soucoupe volante.

M. Nadal affirme que 95 % de toutes les visions de soucoupes rapportées ont pu être définies comme appartenant à des catégories très diverses examinées par lui l'une après l'autre : matériel usuel et oiseaux de proie, réflexions solaires sur des engins, ballons météorologiques, les ballons-sondes en particulier ainsi que les ballons géants pour l'étude des rayons cosmiques, halo-solaire et faux-soleils, planètes dont Vénus et Jupiter, étoiles mêmes, aurores de basse-latitude, éclair en boule, tache lumineuse des projecteurs néphoscopiques, mirages de tous genres dûs à l'inversion de température et aux lentilles atmosphériques, certaines étoiles filantes très lentes, réflexion des rayons solaires sur des tourbillons d'air et toutes sortes de phénomènes lumineux, brefs, fortuits faisant illusion.

Il convient d'ajouter ce qui est plus important qu'on ne croit l'hallucination collective et aussi une certaine malhonnêteté intellectuelle de quelques auteurs qui a contribué à créer cette psychose, cette hallucination collective.

Les services d'enquête des ministères de l'air de divers pays arrivent à la conclusion que les 5 % de visions qui n'ont pu être classifiées ne l'ont pas été parce que les rapports des témoins étaient trop vagues pour pouvoir en fixer la nature ou si long à parvenir qu'il n'était plus possible d'en faire l'examen.

En terminant, M. André Nadal pose les questions suivantes : Si les soucoupes existaient réellement, si elles n'étaient pas des illusions, des fantômes, si elles étaient vraiment pilotées, pourquoi donc ces visiteurs venus de si loin, d'un autre monde, ne se seraient-ils jamais posés sur notre planète ? Pourquoi n'auraient-ils pas tout au moins pris contact ? Pourquoi



ne seraient-ils pas entrés en relation par un moyen ou un autre ? Pourquoi enfin aussitôt venus sont-ils repartis ?

Non a-t-il conclu, il n'y a place pour aucune discussion sérieuse. C'est une insulte à l'intelligence humaine. Les soucoupes volantes sont un mythe, une mystification.

---